



Relecture dans l'histoire intellectuelle et sociale de la France rurale : Jacquou le Croquant par Eugène Le Roy et La Vie d'un Simple par Émile Guillaumin

Jeffrey K. Fleming

► To cite this version:

Jeffrey K. Fleming. Relecture dans l'histoire intellectuelle et sociale de la France rurale : Jacquou le Croquant par Eugène Le Roy et La Vie d'un Simple par Émile Guillaumin. Histoire. 2016. dumas-01426007

HAL Id: dumas-01426007

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01426007>

Submitted on 4 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



U.F.R. Lettres, Langues et Sciences Humaines

Mention « Cultures, Arts, Sociétés » - Spécialité « Histoire Contemporaine »

Master 2 Histoire: RECHERCHE

***Relecture dans l'Histoire Intellectuelle et Sociale de la France Rurale :
Jacquou le Croquant par Eugène Le Roy, et La Vie d'un Simple par Émile Guillaumin***

– II. –

Par Jeffrey K. Fleming,

Sous la direction de Mme Sylvaine Guinle-Lorinet, Maître de Conférences,

À l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

UPPA 2015/2016

Remerciements

Robina, Pauline, Magali, Ryan de l'*University Studies Abroad Consortium* (USAC)

Mme. Catherine Guesle, directrice de l'Institut d'Études Françaises pour étudiants étrangers
(IEFE)

Mme. Christine Julian, directrice des Archives de l'Agglomération, l'Usine des Tramways,
Et Corinne Demirdjian, Virginie Castagnet, Alexandre Antonin, Rémi Lacouette-Fougère,
Fabien Pouey-Dicard

Georges Le Nestour de la Bibliothèque Universitaire, pour son aide décelant des erreurs
reproduites dans l'historiographie.

Mélanie Le Couédic pour son concours dans la réalisation des cartes
et l'utilisation du logiciel QGIS.

Ma directrice de recherche et mentore ces deux dernières années,
Mme. Sylvaine Guinle-Lorinet, sans laquelle ce travail n'aurait pas vu le jour.

Table des Matières

1 INTRODUCTION.....	1
2 RECHERCHE PRÉLIMINAIRE.....	6
2.1 JACQUOU « <i>THE REBEL</i> ».....	7
2.2 THE LIFE OF A SIMPLE MAN.....	11
2.3 LA VRAIE FRANCE ?.....	19
3 RELECTURE DES SOURCES.....	21
3.1 JACQUOU « LE CROQUANT ».....	22
3.2 LA VIE D'UN SIMPLE.....	32
3.3 ROMANCIERS : PAYSANS, DE TERROIRS, RUSTIQUES ?.....	40
4 NOUVELLES PISTES.....	43
4.1 LES ADAPTATIONS DE <i>JACQUOU LE CROQUANT</i>	44
4.2 MISE EN PERSPECTIVE DE LA FRANCE RURALE.....	49
4.3 LANGUE ET CULTURE.....	59
5 CONCLUSION PROVISOIRE.....	63
6 ANNEXES.....	I
7 SOURCES.....	III
8 BIBLIOGRAPHIE.....	V
9 DOCUMENTS À EXPLOITER.....	VII

Figures

Fig. 1 : Les Casseurs de pierres par Gustave Courbet, 1849.....	18
Fig. 2 : L'Église de Fanlac.....	28
Fig. 3 : Sculpture de Jean La Jalage.....	28
Fig. 4 : Origine nobiliaire du comte de Nansac.....	30
Fig. 5 : Schéma des Sources.....	45
Fig. 6 : Éditions du roman.....	48
Fig. 7 : Image Satellite de France, Lieux des romans.....	50
Fig. 8 : Données Géographiques de France, Lieux des romans.....	51
Fig. 9 : Lieux de Jacquou le Croquant, « Groupe A ».....	52
Fig. 10 : Lieux de La Vie d'un Simple, « Groupe B ».....	53
Fig. 11 : Frontières Linguistiques.....	54
Fig. 12 : Détail des Frontières Linguistiques.....	56
Fig. 13 : Détail des Frontières Linguistiques.....	58
Fig. 14 : « Â faut espérer q'eu s jeu la finira ben tôt ».....	66
Fig. 15 : « J'savoit ben qu'jaurions not tour / vive le Roi, vive la nation ».....	66

Tables

Tableau 1 : Rapport Sociolinguistique.....	34
--	----

1 Introduction

En Licence, je m'intéressais à l'Histoire, la Sociologie et la Philosophie du 19^e siècle. Au bout de trois ans d'études, il fallait écrire un mémoire. Je voulais étudier un sujet qui combinait mes intérêts. Alors, je me suis focalisé sur la mentalité de la paysannerie française du 19^e siècle. C'était une classe qui était curieusement obscure à mes connaissances. M'inspirant d'un cours « d'Histoire Intellectuelle et Sociale » qui traitait le roman classique en tant qu'un document, j'ai construit la première tentative du projet. Pour voir spécifiquement la représentation des paysans d'après cette classe, j'ai comparé deux romans « paysans » : *Jacquou the Rebel* par Eugène Le Roy¹, et *The Life of a Simple Man* par Émile Guillaumin². En les étudiant, je me suis rendu compte que ma problématique n'était pas mûrie. Je devais l'approfondir. Ainsi ces sources m'orientaient vers ce projet qui s'est agrandi d'une manière inattendue à travers mes parcours à l'UPPA, y compris l'apprentissage en langue française et le Master Recherche.

La première tentative s'appelle « *Tales of Two Peasants* ». Je me suis inspiré de Dr. Colin Loader à l'UNLV (*University of Nevada, Las Vegas*), qui a pris sa retraite cette année. Il enseignait le cours d'Histoire Sociale et Intellectuelle de l'Europe à travers des romans *classiques* en plusieurs périodes. Par « classique », il faut entendre ceux qui étaient lus à peu près partout, et reflétaient les sentiments intellectuels ou idéologiques d'une période. Son cours a été perfectionné depuis les années 70, lorsque j'y ai assisté au début de 2012³. Ce cours ouvrit la porte sur les sources éclectiques de l'histoire des idées, et la *mentalité*. L'étude me passionnait pendant la rédaction et la recherche, à mesure égale qu'elles me mirent à l'épreuve.

La notion d'un « roman paysan » du 19^e siècle, est-elle paradoxale ? Cette classe demeurerait largement illettrée jusqu'au 20^e siècle, et auparavant n'avait point de loisir pour écrire le « roman paysan ».

¹ Eugène Le Roy, *Jacquou the Rebel*, trad. d'Eleanor Stimson Brooks, édité par Barnet J. Beyer, (New York : E. P. Dutton & Company, 1919)

² Émile Guillaumin, *The Life of a Simple Man*, trad. de Margaret Holden, préface d'Edward Garnett, (London : Selwyn & Blout, 1919)

³ Colin T. Loader, « The Popular Classic as a Document in Intellectual History. » *The History Teacher*, Vol. 10, No. 2 (Feb., 1977), pp. 199-210.

Notre premier auteur, Eugène Le Roy, écrit d'une façon très précise quant aux faits historiques, mais il n'était pas un « paysan », étant né au château d'Hautefort en Périgord. Cependant il connaissait bien la paysannerie. Émile Guillaumin rédige à partir du témoignage de son vieux voisin. Ainsi que *Jacquou the Rebel*, *The Life of a Simple Man* est racontée d'une manière autobiographique. Pourtant, n'est-ce plus un « roman » au sens propre ? En revisitant l'étude, j'essaie d'approfondir la problématique. Le roman joue-t-il un rôle dans la transmission des faits historiques ? Quelles sont les limites d'une source littéraire dans l'étude historique ?

En 1918, l'éditeur Barnet J. Beyer écrit la préface d'une série littéraire qu'il réalise, dans laquelle le roman d'Eugène Le Roy apparaîtra pour la première fois en anglais. Il explique d'une façon générale, le mérite qu'un roman peut avoir pour ceux qui s'intéressent à la France. Ainsi, *Jacquou the Rebel*, parmi d'autres livres mieux connus, apparaît dans : *The Library of French Fiction* (Bibliothèque de Littérature Française) à la fin de la Première Guerre mondiale. Il la justifie dans une note introductrice :

« But France is an old nation that has... developed distinctive institutions and a unique social and intellectual life. This life is complex, manifold and subtle, and can only be fully grasped by long and close association. For those who cannot live for any length of time in France the nearest approach to a realization of French life and manners must be through her literature, particularly the novel.⁴ »

Mais M. Beyer ne cite pas explicitement Eugène Le Roy, et la petite biographie qu'il fournit n'est pas poussée, citant sa brève carrière militaire en lien avec l'époque. Il mentionne des écrivains mieux connus : « *The works of Balzac, Flaubert, Maupassant, Zola and Daudet, to mention some of the older novelists, bring us into closer contact with the real France than any historian can possibly do.*⁵ » Il dit que ces romanciers, mieux que l'historien, nous mettent en contact avec « la vraie France ». Bien entendu, il vend la série, mais y a-t-il de la vérité ? D'une part c'est grâce aux plumes des écrivains que l'on connaît les mœurs des peuples silencieux. En revanche, c'est difficile d'ignorer les préjugés qui existent entre classes dans toute société ; ce qui risque de déformer la représentation si l'observateur vient de l'extérieur. Nous faisons allusion à la paysannerie du 19^e siècle qui ne pouvait pas établir son

⁴ Barnet J. Beyer, « *Introductory Note* » pour la série « *The Library of French Fiction* », dans *Jacquou the Rebel* par Eugène Le Roy (1919), p. VI. « La France est une vieille nation... qui a développé des institutions distinctes et sa propre vie sociale et intellectuelle. Cette vie est complexe, diverse et subtile, et ne peut être appréhendée qu'avec une relation proche et prolongée. Pour ceux qui ne peuvent pas vivre en France pendant une durée déterminée, la littérature, le roman en particulier, est la meilleure alternative pour comprendre la vie et les mœurs de France. » (Traduction personnelle)

⁵ Beyer, « *Note Introductrice* », p. VI.

histoire à majuscule en raison de l'éducation, parmi d'autres embarras. Les romanciers de renommée introduisent la classe paysanne dans le monde littéraire, donc ils contrôlent en même temps l'image d'elle dans la mentalité domestique, et à l'étranger. Est-ce la représentation qu'un paysan ferait ?

Dans le cours de Dr. Loader, j'ai étudié *Germinal* (1885), où Zola traite des ouvriers du nord de la France du 19^e siècle. Je pensais à un mémoire en Licence sur le père du Naturalisme. Sans parler du préjugé sur l'œuvre « sociologique » de Zola, il me semblait que toutes facettes de *Germinal* et l'auteur ont été bien couvertes dans des travaux immenses. Un semestre ne suffisait pas. Ses œuvres appartiennent au mouvement littéraire, *Naturalisme*, qui prétendait faire une observation sur la « nature » des ouvriers, paysans, etc. Quant à la paysannerie, je connaissais le roman *La Terre* (1887) qui a fait scandale, et peignait cette classe d'une manière sombre. La capacité mentale des paysans est réduite à l'élan animal. Ne voulant rien que de posséder la terre, ils sont en esclavage à leur « race ». Bien que ses œuvres fussent renommées d'une qualité littéraire très élevée, c'est la pseudoscience qui règne dans la généalogie de ses personnages. Encore nous posons la question : un paysan peint-il sa classe de la même façon ?

Si un paysan écrit un roman ayant sa classe comme sujet, qu'est-ce qu'il écrit ? Pour répondre à cette question, je voulais éviter la perspective de l'extérieur (bourgeoise) sur la paysannerie. Recherchant la question, j'ai trouvé un couple de romans « paysans », relativement peu étudiés, dans l'annexe d'un livre d'histoire sociale par l'historien Peter McPhee :

« Perhaps the most effective introduction to nineteenth-century society, and to the social history of ideas, is the literature generated in response to the social and political uncertainties of these decades. The novels of Stendhal, Flaubert, Balzac, Hugo, and Zola are well known; of less renown or literary merit, but of real interest for the countryside are Emile Zola's *The Life of A Simple Man*; Eugène Le Roy's, *Jacquou Le Croquant*, and *Le Moulin de Frau* ; and *Le meunier d'Angibault* and *François le Champi* by George Sand.⁶ »

Ainsi, dans « *Tales of Two Peasants* », j'ai comparé deux romans « paysans » qui traitent du 19^e siècle, pour étudier l'histoire intellectuelle et sociale de la France Rurale. Même si l'étiquette « paysan » est problématique, ces sources sortaient de la société qu'elles avaient

⁶ Peter McPhee, *A Social History of France: 1789-1914* (Gordonville: Palgrave Macmillan, 2004), 344 p. « L'introduction la plus efficace à la société du dix-neuvième siècle, et l'histoire sociale des idées [ou l'histoire intellectuelle], est peut-être la littérature créée en réponse aux incertitudes sociales et politiques à l'époque. Les romans de Stendhal, Flaubert, Balzac, Hugo, et Zola sont reconnus ; de moindre reconnaissance ou mérite littéraire, mais ayant un véritable intérêt quant à la campagne sont *La Vie d'un simple* par Émile Zola ; *Jacquou le Croquant* et *Le Moulin de Frau* par Eugène Le Roy ; et *Le meunier d'Angibault* et *François le Champi* par George Sand. » (Traduction personnelle)

comme sujet. Par ailleurs, le choix s'est fait pour s'équilibrer quant aux propos des romans : *Jacquou* se prête à l'histoire d'aventure, et *La Vie* est sous-titrée « mémoire d'un métayer », alors il est d'une nature plus documentaire. Des liens plus palpables apparaîtront pendant la présente étape. McPhee dit que les romanciers de campagne n'ont pas la renommée des grands écrivains, et peut-être non plus leurs qualités littéraires. Mais cela ne regarde pas l'étude qui cible la *mentalité*.

L'histoire intellectuelle et sociale n'a pas la même approche que l'histoire littéraire. Notamment en ce qui concerne la *mentalité*. Au lieu de demander comment tel ou tel roman renvoie à d'autres époques, ou comment un roman « marche », l'historien cherche à comprendre comment le roman s'inscrit dans le milieu intellectuel⁷. James S. Allen démontre les embûches de l'emploi du roman comme une source historique. Il met le point entre deux perspectives : *intrinsèque* et *extrinsèque*. Un regard intrinsèque traite le récit en tant que commentaire ou critique sur l'Histoire. Ceci est plutôt du champ de la critique littéraire. Tandis que le regard extrinsèque prend le roman comme un document de son temps, qui reflète l'idéologie de l'époque et son auteur. D'une part, la première tentative est restée inachevée à cet égard. Je ne distinguais pas assez clairement entre les analyses intrinsèque et extrinsèque. D'autre part, me suis parfois trouvé très éloigné de la culture et la langue du roman. Par exemple, je lisais une chanson occitane présentée en français par Le Roy, dans son roman traduit en anglais. Quoiqu'elle donne de bonnes pistes, la traduction lissait la texture culturelle des expressions, et des rapports sociaux exprimés dans la langue originelle.

C'est en lisant attentivement que je me suis rendu compte d'un manque d'expertise en ce qui concerne les enjeux spécifiques à la France Rurale, dont la présence de plusieurs familles de langue, « d'Oc » et « d'Oïl », et cultures distinctes. Au bout de la rédaction de la « première » étape de recherche, ma façon de concevoir la France s'était bouleversée. Auparavant j'imaginais la France plus ou moins plate, où tout le monde parlait le français de Paris. Alors je voulais surmonter la barrière de langue (en France si possible) pour m'approcher autant que possible des sources originelles.

Je ne vivais pas depuis longtemps chez les Palois avant de me poser encore plus de questions : Qu'est-ce que le *Béarn* ? Puis, la langue *béarnaise* ? Et la langue *périgordine* ? Qu'est-ce qu'un patois et un dialecte ? En France, ce sont des questions qui renvoient tôt ou

⁷ James S. Allen, « History and the Novel, *Mentalité* in Modern Popular Fiction » *History and Theory*, Vol. 22, No. 3 (Oct., 1983), pp. 233-252.

tard à l'Occitanie. Je vais essayer de prendre en compte la réalité linguistique, et la relation entre les dialectes du français et de l'occitan en campagne.

Ce mémoire se divise en trois parties. En premier lieu, nous allons considérer la recherche préliminaire sur les deux romans. Par curiosité pure, j'avais les textes originaux au côté en étudiant les traductions de 1919. Si une ligne me frappait comme profonde, il y en avait beaucoup, je la repérais dans l'édition de 1899 ou 1904 voir à quoi elle ressemblait en français. C'est pourquoi je voulais lire plus simplement en français. Je revisite quelques un de ces extraits, et une réflexion sur la traduction d'un titre dans mon ancien carnet de recherche.

Dans la seconde partie du mémoire, nous faisons la « relecture ». Nous verrons comment la recherche s'était poursuivie à l'UPPA. La dernière partie est une suite de la relecture, où la recherche doit continuer par le biais des nouvelles pistes que j'étudierai pour la thèse en Master à l'UNLV.

2 Recherche Préliminaire

Cette partie se divise en trois sous-parties en fonction des titres traduits. En premier lieu : Jacquou « *the Rebel* ». Ce titre correspond au travail démarré avec l'édition américaine de 1919. Cette année-là, le roman d'Émile Guillaumin est traduit aussi en Angleterre, « *The Life of a Simple Man* », donnant le deuxième titre. Ces deux romans différents équilibraient la recherche préliminaire : Jacquou est un rebelle-paysan qui luttait contre l'injustice. En revanche, *La Vie* parle d'Étienne Bertin, appelé Tiennon, qui est un paysan ordinaire, ayant une vie simple. La dernière sous-partie va synthétiser la recherche, clarifiant la problématique qui oriente cette recherche.

Ces romans furent intéressants dans leurs natures biographique et historique. Ils traitent les événements réels à partir d'un personnage principal qui s'en souvient vers la fin de sa vie. Le Roy incite l'attention du grand public par le biais d'un roman *biographique*, tandis que Guillaumin va favoriser la véracité par le support d'un « roman » biographique : les « Mémoires d'un Métayer ».

La traduction n'empêche pas la compréhension, ni l'appréciation des romans. Elles m'ont donné envie d'explorer les textes plus profondément en français. Regardant mes notes sur les romans qui datent de 2012, je vérifie des premières hypothèses, d'autres je réfute tout à fait. Il ne s'agit pas ici de reproduire toutes mes notes. Pour la recherche préliminaire, je vais reproduire quelques extraits qui m'ont impressionné le plus, ceux que j'ai mis en *Google Translate*. En tout cas, je continue à apprendre sur les auteurs, leurs œuvres, et la société rurale. La différence en compréhension de l'histoire en anglais et français n'est pas énorme, mais les détails culturels peuvent changer le sens d'une phrase.

Nos sources font un point d'ancrage, et l'occasion de considérer comment la mentalité des spécialistes et le grand public changeait au fil du temps. Publiés à l'aube du 20^e siècle, elles présentent une perspective intéressante sur la paysannerie du 19^e siècle. Tous les deux sont racontés d'une façon autobiographique. Ce sont deux vieux hommes de campagne qui se rappellent leurs vies : l'un de la fiction inspirée par l'Histoire, l'autre ayant réellement « vu » le va-et-vient des régimes au 19^e siècle.

2.1 Jacquou « *the Rebel* »

Dans un premier temps, nous parlerons de la mise en scène du roman dans la société périgordine. Ensuite, nous allons considérer le changement du sens du titre entre deux langues, et l'importance générale de la langue et la culture. Ce mémoire consacre plus de temps à *Jacquou le Croquant*, alors la réflexion sur ce roman sera élaborée davantage dans les parties suivantes.

Jacquou le Croquant est paru en feuilleton en 1899, puis en volume l'an prochain. L'histoire se déroule lorsque le vieux Jacquou se souvient de son enfance. Le roman s'ouvre sur la nuit de Noël, 1815. Jacquou et sa mère, Françou, rentrent de la messe de minuit au château de l'Herm alors qu'il neige. Son père Martissou est sorti pour faire la chasse aux oiseaux. Il y avait une abondance de bonne nourriture alléchante à la chapelle, pendant que Martissou chassait dans la neige même pas pour manger son gibier. Une fois rentrée, Françou cherche des mauvaises « miques » pour son drôle. Le lendemain ils ne vont pas à la messe à cause de la neige qui continue à tomber et Jacquou a hâte de pouvoir sortir. Il a du temps à bien considérer l'intérieur de sa petite maison. Alors Le Roy met en scène deux lieux périgordins : le château et une triste maison de métayers. Il commence à nous donner une *fenestrou* sur la vie paysanne en Périgord :

« En ce temps dont je parle, je ne faisais pas guère attention à ça, étant né et ayant été élevé dans des baraques semblables ; mais, depuis, j'ai pensé qu'il était un peu bien odieux que des chrétiens, comme on dit, fussent logés ainsi que des bêtes.⁸ »

Quant à la religion, il met en question le discours et la pratique. En lisant, j'étais séparé de la tradition « cléricale », et par ailleurs « laïque ». C'est pour dire, il n'y avait pas pour moi le réflexe : Le Roy est anti-clérical. Cependant la mise en perspective des valeurs chrétiennes avec une observation sur le partage inégal des biens nécessaires, et d'habitations insuffisantes m'ont impressionné. Nous verrons dans la partie prochaine, à l'époque où Le Roy écrivait le plus (1891-1901), il menait des études sur le christianisme en même temps.

Je constate que Le Roy ne fait pas une critique sur le catholicisme seul. Il critique généralement la religion par la mise en évidence de l'application sociale de la religion. Ce projet cherche à avancer sur le plan de l'influence intellectuelle des écrivains dans la partie prochaine. Le mémoire va démontrer de quoi les auteurs s'occupaient avant, pendant, et après le genre de fiction. Encore, c'est un roman, non un manuel d'histoire. Alors Le Roy peut créer une gamme diversifiée de personnages religieux pour montrer ces points.

⁸ Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant* (Paris : Calmann-Lévy, 1899), p. 18.

En dépit de ses critiques, il y a un bon curé, Bonal, qui est un exemple des hommes bons comme il n'y en a guère. Il ne prend pas l'argent des pauvres, et leur donne « sa chemise de son dos » comme on dit.

En revanche, Le Roy montre comment les riches peuvent se réfugier derrière la religion. Par exemple, un gros chapelain habite chez le comte de Nansac, tout près pour lui rendre service après n'importe quel péché. Alors, dire que Le Roy est « anti-clérical » ne correspond qu'à une partie du message global de la moralité et de la justice⁹. Or, il va argumenter que toutes les religions accèdent à une moralité universelle dans ses *Études Critiques*, mais le roman lui donne un format infiniment plus accessible où il expose ses idées travaillées¹⁰.

Le deuxième extrait se lie encore avec la religion. Le père de Jacquou est envoyé à Rochefort, dans les marais de la Charente sur la demande du comte de Nansac. Malgré l'envie de quitter la terre de Nansac, Françou et Jacquou furent renvoyés, exclus sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas tenir le métayage sans le Martissou. Donc ils habitent sur la lisière de la Forêt Barade, à la Tuilière, qui est en ruine. Françou s'en va chercher du travail tous les jours, sauf le dimanche pour s'occuper de la maison et des habits de Jacquou. Ils vivaient donc comme des « *higounaous* », car elle ne fréquente plus l'église. Jacquou nous confie la raison : à cause de l'inaction de la sainte Vierge et du « bon » Dieu qu'elle suppliait avant le procès de Martissou à l'église Saint-Front à Périgueux. Il est condamné sur l'appui du comte, et mort tôt dans sa peine de 20 ans aux galères. Ainsi, ni Dieu, ni Marie, ni le bon avocat (qui ne représente que les gens honnêtes) ; personne ne pouvait contourner la volonté du comte de Nansac dans une « forêt fermée ». La manière par laquelle la mère répond à la nouvelle me frappe encore comme très scrutée quant à la fonction d'une religion et la compromission de son rôle dans la société :

« L'avant-veille de la Toussaint, le maire fit appeler ma mère, et lui dit brutalement devant le curé, qui était avec lui sur la place de l'église :
– Ton homme est mort là-bas, il y eut hier quinze jours ; tu peux lui faire dire des messes.
– Les pauvres gens n'en ont pas besoin, répartit ma mère : ils font leur enfer en ce monde.¹¹ »

Il faut savoir d'une part à quoi sert une messe, d'autre part le rapport entre ce monde et l'enfer selon l'ontologie catholique. Sans entrer dans toutes les croyances et les obligations que le catholicisme exige, il faut au moins se confesser une fois par an. Sinon l'individu n'est pas

⁹ Eugène Le Roy, *Études critiques sur le Christianisme* (Périgueux : La Lauze, 2007), p. 366. « La vraie base de la justice est la morale : sans justice, pas de morale. »

¹⁰ Le Roy, *Études critiques*, p. 353.

¹¹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 177.

dans une bonne relation avec Dieu. On peut faire dire des messes pour une personne déjà morte, sinon elle entre dans le Purgatoire pour se faire purifier. D'après Françou, les pauvres souffrent tellement qu'ils sont « purifiés » en ce monde ; par conséquent, pas besoin de dire des messes, ni la religion elle-même. Le roman représente une société complexe, où l'histoire des idées en campagne est extrêmement riche.

Ne parlant pas le français pendant ce temps-là, j'ai recherché ces deux extraits dans *Google Translate*, mais le titre français me fascinait le plus. Puisque les mots « *Rebel*, [*Jacquou the*] » et « rebelle » sont assez proches, qu'est-ce qu'un « Croquant » ? J'ai tapé « Jacquou le Croquant » dans *Google* pour voir le sens du titre. Le moteur de recherche m'a donné « *Jacquou the Crunchy* », ce qui veut dire « Jacquou le Croustillant »... Alors j'ai compris qu'un « croquant » exprimait en principe « paysan-rebelle ». Il fallait étudier comment le titre se lie avec l'Histoire du pays et la culture.

Dans l'édition américaine, nous ne voyons pas « *Rebel* » au lieu de « Croquant » puisque ce dernier enracine l'histoire dans l'Histoire. En anglais, il fallait traduire le titre par une description holistique du personnage principal. Lors de la première tentative, j'ai essayé de comprendre « Croquant » par rapport à la personnalité du personnage. (Comme le titre hypothétique, « *Jacquou le Rebelle* », se créerait en fonction de son caractère, ou son rôle dans l'histoire). Dans mon carnet de recherche, je me demandais si Jacquou est un « Croquant » parce qu'il « croque » l'ennemi (comme un loup), écrase-t-il des bâtiments comme dans les soulèvements jadis ? Nous continuons d'explorer ce sobriquet dans le roman, et son usage dans la communauté populaire et académique.

Plus tard, le bon curé est renvoyé de Fanlac par les *ultras*, puis il se retire à sa petite ferme La Granval. Jacquou l'aide, et le chevalier Galibert (le « bon » noble), leur rend visite. Un jour, ce dernier explique la signification des noms de villages et de familles. Le nom [Jacquou] « Ferral » veut dire celui qui travaille le fer dans les anciennes forges du Périgord, et « pour le surnom de *Croquant* que vous portez de père en fils, tu sais d'où il te vient.¹² » Sans le dire, il explique ensuite l'origine du nom de village *Maurezie*, qui est tiré des Maures ou Sarrasins qui y avaient peut-être rencontré saint Avit. (Voyant Jacquou pour la première fois, le chevalier suggère ce patrimoine sarrasin)¹³. Ensuite, le curé Bonal élabore un peu sur le sobriquet en question :

¹² Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 260.

¹³ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 162. « Quels yeux noirs, et quels cheveux ! il y a là une goutte de sang sarrasin... »

« Bonal nous faisait voir aussi la ressemblance de certains mots de notre patois avec le langage breton ; il nous parlait des Gaulois nos ancêtres, de leur religion, de leurs coutumes ; nous racontait les soulèvements des Croquants du Périgord, sous Henri IV et Louis XIII, et puis aussi toutes les vieilles histoires de la Forêt Barade qu'il connaissait à fond.¹⁴ »

Effectivement, « croquant » peut se traduire comme « rebelle », mais il se lie spécifiquement aux paysans révoltés sous le règne du bon roi Henri IV, que la ville de Pau reconnaît comme patron, et « la poule au pot ». Dans le contexte du roman, Jacquou n'est pas un paysan quelconque, il partage un surnom ainsi qu'un patrimoine avec son père et grand-père qui remonte aux Guerres de Religion.

Or, ce sobriquet n'était point dans le tout premier titre qui empruntait un mot occitan : « La Forêt *Barade* », qui veut dire « La Forêt Fermée/Close ». Ce titre originel ne dirait pas grand-chose au grand public, étant publié à Paris, de la même manière que « *the Croquant* » ne dirait rien au public américain en 1919.

Voici trois éléments qui m'ont laissé avec beaucoup de questions. Je me suis posé la question sur la traduction du roman et ses titres. C'était une motivation de venir en France, et par hasard je suis venu à la ville d'Henri IV, « le bon roi » ou « le roi des paysans ». Ayant appris que des soulèvements en campagne se passaient lors de son règne, je me méfie un peu de ces accolades.

Le Roy aborde la religion dans *Jacquou le Croquant*, pourtant elle n'est pas toute mauvaise. Il crée des bons et mauvais curés, ainsi que des bons et mauvais notables. Étant donné la nuance dans la description du Périgord, il fallait creuser ces questions plus profondément. Nous verrons qu'Émile Guillaumin écrit avec autant de nuance, lorsqu'il décrit les mémoires d'un paysan de son pays bourbonnais.

¹⁴ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 260-261.

2.2 The Life of a Simple Man

Émile Guillaumin (1873-1951) a vu moins du siècle qu'il décrivait qu'Eugène Le Roy (1837-1907). En écrivant, Le Roy s'appuyait sur son propre vécu, ainsi que ses recherches menées sur la religion, la généalogie, la linguistique, et l'histoire du Périgord et de la France. Il est clair que Le Roy écrit d'un point de vue intime sur le pays. Cependant, il n'est pas un « paysan » au sens propre. Le tout premier paysan-écrivain fut Émile Guillaumin.

Son livre *La Vie d'un simple* est traduit en anglais : « *The Life of a Simple Man* ». En quoi le personnage principal est-il *simple* ? Dans un premier temps, nous parlerons de la préface de l'auteur, « Aux Lecteurs ». Ensuite, nous allons considérer une partie substantielle du chapitre XV, où le personnage principal, Étienne Bertin, appelé Tiennon, donne quelques pistes sur les classes de la société française au 19^e siècle. Ce point de vue est intéressant grâce au détail qu'il faut mettre en perspective. Nous terminons sur le courant littéraire et artistique de la seconde moitié du 19^e siècle.

Il faut considérer chaque cas individuellement en ce qui concerne la source littéraire. Nous tâchons ici de montrer combien ces deux romans sont extraordinaires dans leurs buts, et dans les produits finaux. Fidèles à leurs intentions, et au peuple qu'ils représentent, Le Roy et Guillaumin éclairent la campagne sur le plan national, voire international. J'appuie sur les faits relatés par Guillaumin (point de vue intrinsèque), et les enjeux sociaux et politiques de l'époque d'après les historiens (point de vue extrinsèque).

La Vie d'un Simple est paru en 1904, Guillaumin s'inspirait de la lecture de *Jacquou le Croquant*¹⁵. Lors de la troisième édition dès 1906, il était déjà très impliqué dans les mouvements syndicaux pour les petits agriculteurs. Il favorise les « syndicats indépendants », composés exclusivement de paysans¹⁶. Il montre un désir d'améliorer la situation de la paysannerie par les paysans eux-mêmes. Guillaumin veut combattre consciencieusement une mentalité méprisante de la paysannerie qui la mettait en dehors de la politique. En écrivant, Guillaumin avait pour but d'éduquer les gens de Moulins (chef-lieu du département de l'Allier) et Paris, comme ailleurs. Ainsi nous commençons comme Guillaumin souhaitait :

« Aux Lecteurs »

« Le père Tiennon est mon voisin : c'est un bon vieux tout courbé par l'âge qui ne saurait marcher sans son gros bâton de noisetier... Je rencontre souvent le père Tiennon dans la

¹⁵ Eugen Weber, l'Introduction pour *The Life of a Simple Man* par Émile Guillaumin (Lebanon, University Press of New England, 1982), p. XXVIII. Weber suggère aussi l'inspiration du roman d'Antoine Lavergne, *Jean Coste ou l'instituteur du village* (1901).

¹⁶ Émile Guillaumin, *Six ans de Lutte Syndicale : Articles d'Émile Guillaumin parus dans « Le Travailleur Rural* (Moulins : Cahiers Bourbonnais, 1977), pp. 26-39.

grande rue qui relie à la route nationale la ferme où il vit et celle où j'habite, et chaque fois, nous causons. (...)

« Ayant vécu longtemps, il se souvient de beaucoup de choses et il les raconte de façon pittoresque, en émettant sur chacune des opinions personnelles, parfois fort justes, et souvent peu banales. Sans s'en apercevoir, il m'a conté toute sa vie par tranches ; elle n'offre rien de bien saillant : c'est une pauvre vie monotone de paysan, semblable à beaucoup d'autres.¹⁷ »

Émile Guillaumin naquit en 1873, alors il bénéficie des lois Ferry, mais aussi de ses propres efforts, étant autodidacte. Le récit vient d'un paysan qui a vu le va-et-vient des régimes au 19^e siècle ; par conséquent une personne qui faisait partie d'une classe largement illettrée. Ainsi, Guillaumin fut le médium de cette mémoire précieuse, qui n'avait autrement que le droit à l'oubli. En 1899, Le Roy parle d'une époque passée par le biais d'un vieux Jacquou. Guillaumin s'inspire de lui, et publie en 1904 un roman sur la vie simple d'un vieux métayer, qui raconte sa vie de la même façon que Jacquou faisait. Tous deux invoquent la mémoire d'un peuple défavorisé que l'on n'entend guère.

« Je me suis dit : « On connaît si peu les paysans ; si je réunissais pour en faire un livre les récits du père Tiennon... » Et, un beau jour, je lui ai fait part de mon idée. Il m'a regardé avec étonnement.

– À quoi ça t'avancera-t-il, mon pauvre garçon ?

– À pas grand'chose [sic], père Tiennon, à montrer aux messieurs de Moulins, de Paris et d'ailleurs ce qu'est au juste une vie de métayer, – ils ne le savent pas, allez, – et puis à leur prouver que tous les paysans ne sont pas aussi bêtes qu'ils le croient : car il y a dans votre façon de raconter une dose de ce qu'ils appellent « philosophie » et dont ils font grand cas.

– Si ça t'amuse, fais-le... Mais tu ne vas pas rapporter les choses comme je les dis : je parle trop mal ; les messieurs de Paris ne comprendraient pas...

– C'est juste ; je vais écrire en français pour qu'ils comprennent sans effort ; mais je ne ferai que traduire vos phrases, ce sera bien de vous quand même.

– Allons, c'est entendu : commence quand tu voudras.¹⁸ »

Le Roy fabrique une histoire d'un paysan devenu lettré, un cas exceptionnel pour la Restauration, quoique les autres paysans n'aient pas moins de sagesse. Guillaumin fait un pont entre les générations de paysans illettrés et l'avenir. En effet, il préserve un témoignage infiniment important pour la société française. Sa confession fut passionnément riche. À peine un roman, il demeure problématique comme source. Normalement, un paysan du 19^e siècle n'avait guère le souci, ni les matériaux, ni le temps, ni les acquis pour gaspiller de l'encre sur sa vie simple.

« Cela l'a occupé beaucoup, le pauvre vieux ; il est venu me trouver à plusieurs reprises pour me rapporter des choses qu'il avait oubliées, ou bien d'autres qu'il s'était juré de ne jamais dévoiler.

¹⁷ Émile Guillaumin, *La Vie d'un Simple : Mémoires d'un Métayer* (Paris : P.V.-Stock, 1906), pp. V-VI.

¹⁸ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. VI-VII.

– Puisque je raconte ma vie par ton intermédiaire, je dois tout dire, vois-tu, le bon et le mauvais. C'est une confession générale.

« Il a donc fait tout son possible pour me satisfaire. Mais peut-être n'ai-je pas été constamment fidèle à ma promesse ; peut-être ai-je mis dans certaines pages plus de moi qu'il n'eût fallu... Cependant j'ai lu au père Tiennon, aussitôt écrit, chacun des chapitres ; j'ai fait à mesure les retouches qu'il m'a indiquées, réparé les petits accrocs à la vérité, changé le sens des pensées que je n'avais pas bien saisies de prime-abord.

« Quand tout a été terminé, je lui ai fait de l'ensemble une nouvelle lecture ; il a trouvé bien conforme à la vérité cette histoire de sa vie ; il s'est déclaré satisfait : lecteurs, puissiez-vous l'être aussi !

- Émile Guillaumin.¹⁹ »

Guillaumin dit franchement qu'il ouvrit un peu les récits pour faire une histoire cohérente. Peut-être il invoque des sentiments, ou des réflexions communs aux paysans nombreux qui furent dans une même situation. Mais il vérifie tout avec Tiennon dans un esprit démocratique pour écrire un « roman » biographique. Guillaumin pouvait exclure l'avis du vieux monsieur lors de la rédaction. Au contraire, Guillaumin écrivait avec un but : partager franchement le vécu d'un métayer avec les bourgeois, les étrangers à l'Allier, etc.

Dans le 15^e chapitre, il y a la rixe entre les campagnards et « *ceux du bourg* ». Je trouvais un peu *romanesque* la dichotomie entre « ceux de la campagne » et « ceux du bourg ». Pourtant les événements ne sont pas exagérés, comme tout au long du roman. Je vais reproduire plusieurs extraits de ce chapitre, car ils montrent distinctement les couches de la société et le rapport entre elles.

À 18 ans, Tiennon vit encore chez ses parents qui lui donnent de l'argent de temps en temps pour s'amuser au bourg. Tiennon raconte la rixe à Saint-Menoux ainsi :

« J'eus, à dater de ce moment, passablement d'inquiétudes pour mon compte. Le bourg de Saint-Menoux était important ; il possédait au moins cinq auberges, dont l'une avait un billard, et une autre un jeu de boules...

« Je sortais à peu près régulièrement un dimanche sur deux et, chaque fois, je demandais à mes parents une pièce de quarante sous... Des fois, ils ne me donnaient que vingt sous et même rien du tout ; alors, furieux, je parlais d'aller me louer ailleurs.

« Nous étions cinq ou six garçons de la classe prochaine à nous fréquenter et nous avions de longues parties de quilles ou de neuf trous. Il nous arrivait, les jours de gain, de boire force litres, de nous soûler et de rentrer tard. Dans ces moments il ne faisait pas bon venir nous chercher noise : nous n'étions pas d'accès facile, ni d'humeur à plaisanter. Ce fut ainsi qu'un beau dimanche nous nous prîmes de dispute avec *ceux du bourg*.²⁰ »

Ce n'est pas en excès : un dimanche sur deux. Cependant, tôt dans le roman, le père de Tiennon a abusé un jour à la foire, laissant le petit gelé à moitié, avec trois petits cochons non

¹⁹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. VII.

²⁰ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 90-91.

vendus²¹. Tiennon comprend pourquoi les paysans se lâchent en ville, et pardonne à son père qui s'est privé des bonnes choses et du repos toute sa vie²². C'est dans ces réflexions générales que je soupçonne la plume de Guillaumin, qui a dû être conscient des préjugés de la paysannerie paresseuse, feignante ou alcoolique. (C'est pourquoi il faut un maître...) Tiennon ne fréquentera plus Saint-Menoux lorsqu'il quitte la maison de ses parents dans le chapitre suivant. Ils n'ont pas payé sa protection de tirage de sort, mais aussi il n'était guère payé pour le travail chez ses parents. Revenons à la rixe, et une réconciliation éventuelle des classes :

« *Ceux du bourg*, c'étaient les jeunes ouvriers des différents corps d'état : forgerons, tailleurs, menuisiers, maçons, etc. Il y avait entre eux et nous un vieux levain de haine chronique. Ils nous appelaient dédaigneusement *les laboureux*. Nous les dénommions, nous, *les faiseurs d'embarras*, parce qu'ils avaient toujours l'air de se ficher du monde, qu'ils s'exprimaient en meilleur français, et qu'ils sortaient souvent en veste de drap, sans blouse. Ils avaient leur auberge attitrée comme nous avions la nôtre, et on ne s'aventurait guère les uns chez les autres sans qu'une dispute s'en suivît [sic]. Ce jour-là, trois du bourg, ayant bu du vin blanc le matin, se trouvèrent être éméchés de suite après la messe. Ils vinrent pour jouer avec nous au jeu de neuf trous. L'un de notre groupe dit :

– Nous ne jouons pas avec les bourgeois, nous autres !
– Eh bien, firent-ils, nous voulons jouer avec les *bounhoummes*, nous ; aussi bien qu'eux nous avons de l'argent pour mettre nos enjeux.²³ »

D'un point de vue paysan, *ceux du bourg* étaient prétentieux, « *les faiseurs d'embarras* ». C'est ici je pense où nous pouvons encore anticiper la plume de Guillaumin. Il dresse une liste des métiers que l'on trouve au bourg. Ce sont des détails, mais les faits sont très crédibles. Les gens du bourg s'exprimaient en meilleur français, tandis que les paysans portaient des accents typiques des dialectes régionaux. On se moque de l'accent : le « o » se dit « ou » ; « bonhomme » se prononce « *bounhoumme* ».

Ensuite, Tiennon va faire semblant d'avoir autant d'argent qu'eux, et puis rencontre le grand Aubert qui est l'instigateur de la mêlée sur le côté paysan :

« Un de mes intimes, un grand, nommé Aubert, qui n'avait pas froid aux yeux, leur lança je ne sais plus quelle injure cinglante... nous les chassâmes de la cour où était le jeu... Vers huit heures du soir, quand nous eûmes mangé, le diable nous tenta d'aller dans l'auberge où ceux du bourg étaient réunis autour du billard...

– Les porchers ne sont pas admis ici !
– Répète voir, *feignant*, répète voir que *j'sons* des porchers ! dit Aubert en roulant des yeux furieux. (...)

« L'aubergiste intervint, nous supplia de ne pas nous battre, puis nous invita à sortir, nous, campagnards, derniers arrivants.²⁴ »

²¹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 26-40.

²² Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 125. « Il était un très brave homme à qui la vie n'avait pas été tendre : son frère avait vécu à ses dépens, ses maîtres l'avaient grugé, sa femme l'avait malmené. C'est seulement dans ses rares séances prolongées d'auberge qu'il avait trouvé quelques satisfactions. »

²³ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 91.

²⁴ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 92-93.

En sortant, Aubert frappe un petit cordonnier brun qui « se démenait le plus ». (C'est lui qui voudra reprendre la rixe plus tard). La mêlée se déchaîne ensuite :

« Aubert serrait à l'étouffer un ouvrier maréchal qui, impuissant, le mordait au bras et à la figure ; un charron vint délivrer le maréchal et, combinant leurs efforts, ils renversèrent mon grand copain. Lui, au paroxysme de la colère, sortit son couteau, en porta un coup sur la main de l'un, laboura la joue de l'autre. Il y eut des cris de fureur...

« Le lendemain, les gendarmes de Souvigny vinrent à la Billette pour m'interroger. Mes petits neveux, qui jouaient dans la cour, furent les premiers à les voir.
– Les gendarmes ! firent-ils d'un ton d'effroi, les gendarmes ! ...
Les gendarmes m'interrogèrent sommairement et m'enjoignirent de me rendre au bourg de Saint-Menoux le lendemain à midi...

« Nous nous regardions, amis et ennemis, sans haine ; nos yeux baissés, nos physionomies atterrées disaient seulement combien nous regrettions cette bêtise aux si vilaines suites. Je remarquai qu'Aubert était le plus pitoyable de tous...

« Je dois dire que ceux du bourg firent meilleure impression que nous à l'interrogatoire : ils s'exprimaient mieux et avec plus de facilité, étaient moins impressionnés. Et il en fut de même au jour du jugement. Les campagnards, habitués à travailler solitairement en pleine nature, font toujours mauvaise figure en présence de gens qui ne sont pas de leur milieu.²⁵ »

Tiennon se rappelle encore comment « *ceux du bourg* » s'exprimaient mieux, ils étaient plus à l'aise chez eux. Ensuite, tout le monde ne sera plus « chez soi ». M. Boutry, le propriétaire de la métairie de la famille Bertin, condamnait catégoriquement l'acte : « Vous avez agi en sauvages, en barbares ! concluait-il.²⁶ » Quoiqu'il cherchât un avocat pour ces paysans. Or, un article sur les œuvres de Zola démontre une tendance paternelle chez les bourgeois et les grands propriétaires envers leurs subordonnés. Ils reprochent aux ouvriers ou paysans, puis les aident²⁷. Émile Guillaumin se méfiait fermement de la classe bourgeoise en tout ce qui concerne « l'aide » pour les paysans, surtout pour le mouvement syndical²⁸.

Ensuite, le roman de Guillaumin se lie avec *Jacquou le Croquant*. Lorsque Jacquou et sa mère se rendent au chef-lieu pour assister au procès de Martissou, ils ne sentent pas chez eux. Ils s'étonnent des grands ponts et des bâtiments jolis et terribles²⁹. Leurs sabots font un grand bruit sur les rues pavées à Périgueux, relevant autrui³⁰.

²⁵ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 93-97.

²⁶ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 97.

²⁷ Donald Reid, « Metaphor and Management : The Paternal in *Germinal* and *Travail* » *French Historical Studies* Vol. 17, N° 4 (Autumn, 1992) pp. 979-1000.

²⁸ Guillaumin, *Six ans de Lutte Syndicale*, p. 37. « Même animés d'aussi excellentes intentions, c'est-à-dire disposés à rendre des services et rien de plus, un riche propriétaire ne peut faire autrement que d'être un maître... Le syndicat, vraisemblablement, serait sa chose. »

²⁹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 80-84.

³⁰ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 83. « Tous les gens de métier levaient la tête, oyant nos sabots sur le pavé, et avaient l'air de se dire : « D'où diable sortent donc ceux-ci ? » »

« Le jour du jugement, nous nous rendîmes à Moulins à pied, en deux groupes, à une demi-heure d'intervalle : ceux du bourg les premiers, nous ensuite. Il me souvient que je fus bien étonné en passant sur le pont de l'Allier. Je n'avais jamais vu que l'étroite Burge de Bourbon et les tout petits ruisseaux de nos près : il ne me semblait pas qu'il pût y avoir des rivières aussi larges. Ceux de mes compagnons qui venaient au chef-lieu pour la première fois partagèrent, d'ailleurs, mon étonnement.

« En ville, nous nous trouvâmes vite embarrassés. Nous allions lentement... nos sabots glissaient sur les trottoirs humides. J'avais connaissance que, pour les gens de la ville, nous devions former un groupe ridicule... nous aperçûmes un autre groupe en contemplation devant l'entrée d'un grand bazar : c'étaient nos compatriotes ennemis, les gars du bourg. Ma foi, on était là hors de son atmosphère habituelle, on n'était plus chez soi... Ils se tournèrent de notre côté : nous échangeâmes des sourires.³¹ »

Lorsque les campagnards et « *ceux du bourg* » (« *gens de métier* » chez Le Roy) se sont retrouvés dans une grande ville, les groupes n'étaient plus aussi éloignés qu'auparavant. Malheureusement, un seul exemple de confrérie n'a pas réconcilié les classes comme M. Boutry souhaitait. Au contraire, Tiennon dit que la rixe continuait soixante ans plus tard ; le petit cordonnier brun le présage :

« Étant sortis, nous allâmes manger tous ensemble dans un caboulot de la place du Marché, après quoi nous nous mîmes en route pour l'étape de retour, qui se passa bien, sauf que plusieurs avaient les pieds écorchés et que tout le monde était très fatigué. Le petit cordonnier essaya pourtant, à différentes reprises, de se payer nos têtes ; mais ses amis n'eurent pas l'air de le soutenir et les rapports restèrent cordiaux entre les deux groupes réunis. »³²

Les descriptions qui sont présentées dans *La Vie d'un Simple* me semblent crédibles, considérant le but qu'avait Guillaumin dans la préface « Aux Lecteurs », marié au témoignage de Tiennon. Il n'y a pas l'incendie fantastique d'un château. Simplement l'animosité entre des jeunes gens de classes différentes. Les strates de la société sont fidèlement démontrées. Le changement de milieu fait que les ennemis se reconnaissent en amis, et le roman est nuancé dans la réalité.

Jacquou « le Rebelle » se prête facilement au genre de l'aventure, de l'épopée. Tandis que *La Vie d'un simple* est moins romanesque, à peine un « roman » au sens propre. Ce dernier se prête plus au documentaire. Nous n'avons pas encore constaté le but de Le Roy, tandis que Guillaumin voulait informer le public (suivant le succès de *Jacquou*) du vécu réel de la paysannerie en Allier. Nous ne voulons pas encore généraliser à toute la France. Néanmoins sa perspective illumine un point de départ spécifique duquel la comparaison globale peut se faire par la suite.

³¹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 97-98.

³² Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 100.

La Vie d'un Simple suit les mouvements artistiques et littéraires appelés Réalisme et Naturalisme. Ces mouvements prétendaient à une description de la réalité telle qu'elle est. Guillaumin relève la situation de la paysannerie à travers une vie qui se passe jusqu'au début du 20^e siècle. Il y aurait normalement des parallèles avec d'autres projets dédiés à montrer le sort de la classe paysanne. D'après le roman, en 1848, les républicains promettaient des réformes nombreuses dont la création d'écoles et de routes³³. Tiennon est sorti de chez ses parents pendant ce temps. Il s'est marié avec Victoire qui lui donne deux enfants. Il travaille son exploitation, et trouve du travail à la carrière vers 1849 :

« Victoire, enceinte une seconde fois, me donna une petite fille. Heureusement, les affaires n'allaient pas trop mal. Le [beau-] père Giraud était intégralement remboursé, je payais régulièrement mon fermage et j'avais quelques pièces de cent sous devant moi. Mais ce succès ne m'empêchait pas de travailler, bien loin de là ; au contraire, il me donnait du contentement, partant, du courage. Je continuais, quand cela m'était possible, d'aller besogner hors de ma locaterie [sic]. J'avais trouvé pour la mauvaise saison un emploi stable et assuré ; c'était à la carrière du Pied de Fourche, derrière l'église, à l'est de la ville ; j'y cassais de la pierre pour le compte d'un entrepreneur qui faisait des routes.

« À vrai dire, si nous avions, nous, la faculté de respirer à l'aise, de nous sentir caressés par les souffles sains de la campagne et de la forêt, nous méritions bien d'être plaints aussi, car c'est un travail peu récréatif que de casser la pierre. D'être toujours inertes et pliées, nos jambes s'ankylosaient ; et nos mains s'écorchaient au contact des trop petits manches de houx de nos masses. Souvent la lassitude nous gagnait, et l'ennui... »³⁴

En 1849, au bord de la route en Franche-Comté, le peintre Gustave Courbet croise deux ouvriers semblables : « J'allais au château de Saint-Denis faire un paysage. Proche de Maisières, je m'arrête pour considérer deux hommes au bord de la route, il est rare de rencontrer l'expression la plus complète de la misère, aussi sur le champ m'advint-il un tableau.³⁵ » Voici la naissance du tableau « *Les Casseurs de pierres* » que la scène dans *La Vie d'un simple* illustre parfaitement. Les jeunes et vieux de même participaient à ce travail dur. Y compris Tiennon quand il avait vingt-cinq ans, et plus tard son frère Louis ayant soixante ans.

Exposé à la Gemäldegalerie Alte Meister, à Dresde, la toile fut détruite lors du bombardement de la ville en février 1945. Heureusement l'image a été conservée. Cette peinture représente la réalité telle que Gustave Courbet l'a vue. Dans sa correspondance, Courbet décrit son tableau à Francis et Marie Wey :

³³ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, 121.

³⁴ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, 126-127.

³⁵ Gustave Courbet, *Correspondance de Courbet*, Texte établi et présenté par Petra Ten-Doesschate Chu (Paris : Flammarion, 1996), 81-82.

« C'est un tableau de Casseurs de pierres qui se compose de deux personnages très à plaindre ; l'un est un vieillard, vieille machine raidie par le service et l'âge ; la tête basanée et recouverte d'un chapeau de paille noire ; par la poussière et la pluie. Ses bras qui paraissent à ressort, sont vêtus d'une chemise de grosse toile ; puis, dans son gilet à raies rouges se voit une tabatière en corne cerclée de cuivre ; à son genou posé sur une torche de paille, son pantalon de droguet qui se tiendrait debout tout seul à une large pièce, ses bas bleus usés laissent voir ses talons dans des sabots fêlés. Celui qui est derrière lui un jeune homme d'une quinzaine d'années ayant la teigne ; des lambeaux de toile sale lui servent de chemise et laissent voir ses bras et ses flancs : son pantalon est retenu par une bretelle en cuir, et il a aux pieds les vieux souliers de son père qui depuis bien longtemps rient par bien des côtés...³⁶ »

– Ornans, 26 novembre 1849



Fig. 1 : *Les Casseurs de pierres* par Gustave Courbet, 1849.

huile sur toile, 165 x 257 cm

Source : *Domaine public*

Comme *Jacquou le Croquant* et *La Vie d'un Simple*, ce tableau fut novateur dans la représentation de la classe paysanne. D'après les historiens Serge Bernstein et Pierre Milza, Courbet était plus innovateur que Millet dans le « Réalisme social » car il traite les paysans en tant qu'individus, et non en tant que « types »³⁷.

³⁶ Courbet, *Correspondance de Courbet*, p. 82.

³⁷ Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire de l'Europe contemporaine : le XIX^e siècle de 1815 à 1919* (Paris : Hatier, 1992), p. 228.

2.3 La Vraie France ?

Barnet J. Beyer édite la série littéraire dans laquelle *Jacquou the Rebel* apparaît en 1919. Il suggère que les écrivains fournissent un moyen de s'approcher de la « vraie France », mieux en certains égards qu'un livre d'histoire³⁸. Il commence la Note Introductrice ainsi : « We, in America, are only just beginning to learn and to appreciate the spirit and the character of the real France.³⁹ » À la fin de la Première Guerre mondiale, le public américain s'intéressait au peuple de France. On le redécouvrit à cause de la guerre. En dépit de la défaite initiale, la guerre a montré le courage, les qualités immuables de la France selon M. Beyer, « la vraie France ».

Dans *Jacquou le Croquant*, l'auteur décrit la scène de Noël, et plus tard la mère de Jacquou parle à propos de la souffrance de la classe paysanne ; inutile de dire les messes pour Martissou, les paysans ont fait leurs temps en enfer. Ce sont deux petits exemples de l'anticléricalisme d'Eugène Le Roy. La question se pose quant à la religion dans la société. Il faudra rechercher la tradition « anticléricale » et « laïque » en France. Puis, j'ai évoqué une réflexion personnelle sur la différence entre Jacquou « le Croquant » et « le rebelle ». L'Histoire et la culture française qui justifient le titre. Il est traduit en anglais par une description du paysan rebelle : *Jacquou the Rebel*. Or, l'historien Peter McPhee ne cherchait pas à le traduire dans son annexe, tandis que le titre de Guillaumin est traduit. Le personnage du curé Bonal parle de la similarités des langues : « nos patois » et le breton. Il faut clarifier ce que l'on entend par la langue et le langage, et le dialecte et le patois. Une deuxième question se pose en ce qui concerne la linguistique, les diverses *langues*, et par conséquent diverses *cultures* de France.

Moins ambiguë, *La Vie d'un Simple* est directe dans sa présentation. Ceci va de pair avec *Jacquou*. J'éviterais le mot « anti-thèse », (comme le recto n'est pas l'antithèse du verso). Guillaumin équilibre l'image produite à la fin du long 19^e siècle. *Jacquou* représente sérieusement l'injustice, et le fonctionnement duquel elle dépend. *La Vie* représente comment les hommes réels vivaient avec l'injustice et l'hypocrisie de l'époque. Parfois ils les détournent, souvent ils les subissent.

Avec « Aux Lecteurs », Guillaumin avoue son influence dans *La Vie d'un Simple*, ayant le rôle de rédacteur, mais il ne corrompt pas l'histoire étant un paysan lui-même. Le vieux narrateur est son voisin. Il raconte la vie à travers le siècle de la même façon que « le

³⁸ Beyer, « Note Introductrice », p. VI.

³⁹ Beyer, « Note Introductrice », p. V. « En Amérique, nous avons juste commencé d'apprendre et d'apprécier l'esprit et le caractère de la vraie France. » (Traduction personnelle)

vieux Jacquou » raconte principalement sa vie entre 1815 et 1830. Le vieux et aveugle Jacquou raconte encore son histoire soixante ans après l'incendie aux passants curieux. La question se pose sur la nature biographique dans les deux cas. Quel est le rôle du témoin dans l'histoire ? Le témoin peut-il passer son message à travers un roman ?

Dans *La Vie d'un Simple*, Tiennon relève la concurrence entre « ceux du bourg » et les campagnards. Un groupe s'adressait mieux à la Justice que l'autre. On se moquait l'un de l'autre de la façon de parler et de l'accent. Mais, lorsque les groupes arrivent au chef-lieu du département, ils se reconnaissent plus aisément entre eux qu'avec « ceux de la ville » par exemple. La question se pose sur la sociolinguistique : comment la langue, le dialecte et l'accent agissent sur la société. Sortant du roman en dernier lieu, le tableau de Courbet évoque la question de la représentation de la classe paysanne dans l'art et la littérature. La partie suivante espère répondre à ces questions, et elle soulève des nouvelles.

Dans les deux cas, la notion de vérité et véracité en Histoire est très pertinente. Ces romans sont « historiques » puisqu'ils emploient des événements réels ? Je me suis posé la question en anglais entre *history* et *story* ; je la pose entre *l'Histoire* et *l'histoire*. Le roman peut-il transmettre le vécu réel des classes défavorisées ? *La Vie d'un Simple* et *Jacquou le Croquant* traitent les individus sans les user pour faire semblant du réel. Alors il faut considérer l'intention de l'écriture ainsi que l'origine, que ce soit d'un paysan ou d'un bourgeois comme Zola. En revanche, dans l'introduction pour *The Life of a Simple Man*, Eugen Weber nomme *Jacquou le Croquant* « un roman bourgeois »⁴⁰. Ce qui n'est pas injuste, mais on a encore du mal à définir la vie et l'œuvre d'Eugène Le Roy. Certes, il n'est pas un bourgeois écrivain comme on trouve dans le récit de *La Vie d'un Simple* : un ami du propriétaire M. Gorlier prend des notes sur le parlé de Tiennon et de sa famille pour avoir « une scène champêtre » :

« Quand je disais quelque chose qui lui semblait particulièrement drôle, M. Decaumont tirait son carnet :
- Je note, je note, faisait-il. J'utiliserai ça pour des scènes champêtres dans mon prochain roman.⁴¹ »

La mise en abyme du roman « paysan » fait réfléchir à l'intention de l'auteur du roman. Ce n'est qu'à l'aube du 20^e siècle que Le Roy et Guillaumin *représentent* la classe paysanne, c'est-à-dire à nouveau, dans le monde littéraire.

⁴⁰ Weber, Introduction pour *The Life of a Simple Man*, p. XXVIII.

⁴¹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 153.

3 Relecture des Sources

Au début de 2012, les cadres du mémoire TTP que je ferai dans le cours HIST 451 s'étaient établis à partir du cours de Dr. Loader. À la rentrée, j'ai ajouté au semestre plein, un cours débutant de français, espérant qu'il m'aiderait en quelque sorte. Mais un cours ne suffisait pas. Ainsi j'ai rencontré « Jacquou *the Rebel* » et « *The Life of a Simple Man* ». Cette partie montre la recherche approfondie à l'UPPA dans les sections « Jacquou *le Croquant* » et « *La Vie d'un Simple* ».

Pour y arriver, je m'étais inscrit dans le dispositif *University Studies Abroad Consortium* (USAC, France) afin d'apprendre la langue française en France, ajoutant une seconde « *minor* » au diplôme d'Histoire ; Sociologie et « *French* ». À la rentrée 2013, les cours commençaient à l'UPPA dans l'Institut d'Études Françaises pour étudiants étrangers (l'IEFE) où j'aurai gagné le niveau nécessaire (DELF B2) pour m'inscrire dans le Master CAS (2014-2016).

C'est une véritable relecture des sources, mais le projet cherche à comprendre également le travail des auteurs en dehors du genre de fiction. Éventuellement, je voudrais montrer d'une part l'influence de la recherche historique faite par Eugène Le Roy antérieurement à *Jacquou* ; d'autre part chez Émile Guillaumin, comment la lutte syndicale propre à la classe paysanne reflète le but et le message du roman qu'il venait de publier.

Pendant la recherche à Las Vegas, j'ai trouvé et acheté aussitôt une édition de *The Life of a Simple Man*, réalisée par Eugen Weber⁴². Son introduction à *The Life* soutenait l'importance d'une œuvre écrite en réponse à *Jacquou*, bien qu'il le mentionne en passant. C'est un expert de la France Rurale et l'histoire sociale, ayant écrit un livre essentiel : *Peasants into Frenchmen*⁴³. Weber y élabore comment l'identité française vint au peuple divers au tournant du 20^e siècle. Weber explique au début de son ouvrage que son inspiration démarrait de la relecture du roman de Roger Thabault, *Mon Village*. « Je relus Thabault. Ce n'était pas la première fois, mais quand on cherche des choses différentes on voit des choses différentes.⁴⁴ »

⁴² Émile Guillaumin, *The Life of a Simple Man*, édité par Eugen Weber (Stanford : Stanford University Press, 1982).

⁴³ Eugen Weber, *Peasants into Frenchmen : The Modernization of Rural France, 1870-1914* (Stanford : Stanford University Press, 1976).

⁴⁴ Weber, *Fin des terroirs*, p. 10.

3.1 Jacquou « le Croquant »

En 1997, une édition de *Jacquou le Croquant* fut publiée avec deux introductions très informatrices : la préface par l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie (un spécialiste distingué de l'époque médiévale) et la présentation (et notes) par Amaury Fleges. J'ai acheté la trentième édition (2011) de celle-ci à la librairie Tonnet à Pau en 2014. Leurs analyses sont bien poussées et toujours intéressantes pour le dialogue. Elles prennent place dans la relecture des sources, notamment quant à la noblesse chez Eugène Le Roy sur laquelle cette sous-partie se focalise.

Le Roy Ladurie et Fleges signalent la dichotomie évidente entre le bon et le mauvais nobles, et l'inspiration historique. Le Roy Ladurie dit : « La Noblesse... Grande question dans *Jacquou le Croquant*. Quelle Noblesse ?⁴⁵ » Ensuite il explique comment Le Roy s'inspirait des événements et des personnages réels pour fabriquer ses personnages. Par exemple, il existait réellement un comte de Mansac, et l'écrivain glissait de *M* à *N* : « le comte de Nansac ». Cette technique figure encore chez le « bon noble ».

Le Roy Ladurie explique qu'en 1829, le comte de Mansac perd un procès de « reconnaissance de dettes signée sous la violence, de voies de fait, etc. », contre un nommé Lafon⁴⁶. Ce comte habitait le château de Pazayac qui fut légèrement pillé un an plus tard, après la révolution ; le maître n'y était pas. Par ailleurs, Émile Guillaumin remarque que les notables, auxquels les terres appartiennent, n'y sont pas fréquemment⁴⁷. Le Roy fait que le château du comte de Nansac (l'Herm) fut brûlé complètement avant la révolution de 1830. Notant que Le Roy fut un homme de gauche et franc-maçon, il continue : « À partir d'incidents de ce genre, Le Roy brode, ou plutôt force le trait ; il s'inspire aussi des incendies de vastes demeures qui avaient eu lieu plus tôt, en Périgord, pendant la Révolution française.⁴⁸ » Le Roy Ladurie critique le roman où il s'écarte de l'Histoire. C'est une critique de *Jacquou* que je retrouve souvent, y compris dans un livre par le président de l'Institut Eugène Le Roy, Gérard Fayolle. On démontre combien l'auteur se trompe sur l'Histoire par l'anachronisme et l'amalgame.

⁴⁵ Emmanuel Le Roy Ladurie, la Préface [1997] pour *Jacquou le Croquant* par Eugène Le Roy (Paris : Livre de Poche, 2011), p. 11.

⁴⁶ Le Roy Ladurie, Préface, p. 12.

⁴⁷ Guillaumin, *6 ans de lutte syndicale*, p. 31. « À côté d'un château vaste à loger un bataillon et *qui n'est jamais habité*, cent ménages croupissent dans des masures où manquent à la fois l'air, la lumière et l'espace. » (Italique de l'auteur).

⁴⁸ Le Roy Ladurie, Préface, p. 12.

En revanche, lors du dernier procès dans *Jacquou*, l'avocat Fongrave proclame combien le comte de Nansac est un gros anachronisme⁴⁹. Le Roy le savait... Donc il ne faut pas confondre Mansac avec Nansac. Ce dernier n'est pas le personnage du premier. Dans cette relecture, je voudrais avancer une analyse alternative. Alors il faut montrer le rapport entre *l'Histoire* et *l'histoire*, « *history* » et « *story* ». Bien évidemment Le Roy joue entre les deux, mais dire qu'il « force le trait » est injuste considérant la recherche sur la noblesse qu'il appliquait.

En 1889, dix ans avant la parution de *Jacquou le Croquant*, Eugène Le Roy étudiait en profondeur la noblesse de sa région dans un article modeste de 47 pages pourtant spécifique : *Recherches sur l'Origine et la Valeur des Particules des Noms dans l'Ancien Comté de Montignac en Périgord*⁵⁰. Le Roy prouve ses qualités de recherche et de réflexion sur la société. Nous avons déjà vu brièvement le regard porté sur la religion dans la société périgordine. Effectivement, pendant le temps où il écrivait plusieurs œuvres de fiction, entre 1891 et 1901, Le Roy abordait la rédaction d'un manuscrit impressionnant qui comptera 1086 pages. Il fut publié à l'occasion du centenaire de sa mort en 2007 : *Études Critiques sur le Christianisme*⁵¹. Ce livre monumental comprend trois introductions critiques, très élaborées sur la vie et l'œuvre d'Eugène Le Roy. Enfin le grand public pouvait apprécier ce travail monumental, et connaître « l'écrivain régionaliste » comme le philosophe qu'il fut. La lecture s'en poursuit actuellement pour réfléchir à la question de la religion.

En ce qui concerne la noblesse, Le Roy avait mené des recherches méticuleuses avant d'écrire *Jacquou le Croquant*. En premier lieu je traite l'analyse de la préface qui reflète la critique « standard » du roman. En second lieu, je vais montrer la recherche que Le Roy avait faite pour former une analyse alternative.

D'abord, que ce soit *avant* ou *après* la révolution de 1830, la critique tient mieux quant à l'historicité si Le Roy faisait que le château *Pazayac* fût brûlé au lieu de *l'Herm*. Alors que le château Pazayac n'y figure point. Néanmoins je suis d'accord sur la dynamique avant/après la Révolution, ce qui met le point sur la méchanceté du personnage. C'est ainsi que la campagne n'attend pas la capitale pour mettre à fin la Restauration : les révoltes étant séparées par l'espace, se passent pourtant simultanément.

⁴⁹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 365. « Je disais, messieurs les jurés, que le plus coupable était cet anobli qui apparaît en ce siècle un monstrueux anachronisme. »

⁵⁰ Eugène Le Roy, *Recherches sur l'Origine et la Valeur des Particules des Noms dans l'Ancien Comté de Montignac en Périgord* (Bordeaux : Imprimerie du Sud-Ouest, 1889).

⁵¹ Eugène Le Roy, *Études Critiques sur le Christianisme* (Périgueux : La Lauze, 2007).

C'est le château de l'Herm, appartenant fictivement au comte de Nansac qui fut brûlé. Les historiens s'attachent plutôt à l'achèvement de la revanche du « Croquant », qu'au procès. Cela suit l'optique du roman d'aventure que les adaptations adopteront. Mais Le Roy l'écrivait sous le titre « La Forêt Barade », et il faudra relire attentivement le roman comme un regard sur la société périgordine ; encore, *barade* qui veut dire « fermée » ou « close » en occitan. Dans un sens, il s'agit d'une *histoire* qui se passe dans un endroit coupé du monde, où *history* et *story* se mélangent.

En réalité, le château de Mansac fut *légèrement pillé après* la Révolution. Doit-on conclure que Le Roy « force le trait », ayant fait qu'un autre château, d'un personnage fictif, fut *complètement brûlé avant* la Révolution ? Je crois que le croisement de l'*Histoire* et l'*histoire* se trouve ailleurs. Amaury Fleges élabore sur le procès cité par Le Roy Ladurie, d'une façon très importante : il n'oublie pas de mentionner le vrai chevalier Gilibert (qui donne le nom « le chevalier Galibert ») qui apparaît en *Histoire* comme le vrai comte.

« *L'Écho de Vésone* du 6 avril 1829 relate les débats de la cour d'assises de Périgueux, à l'issue desquels la défense obtient, grâce aux témoignages de la population *et du chevalier Gilibert de Merlhac* – le Galibert de *Jacquou* –, l'acquiescement du prévenu. Noms, dates et circonstances du procès correspondent à ceux du roman.⁵² »

Le comte de Nansac rencontre le chevalier Galibert à la fin du roman, au procès de Jacquou. Ce qui correspond à la rencontre réelle lors du procès du comte de Mansac contre M. Lafon, avec le soutien du chevalier Gilibert. En ce qui concerne le comte de Nansac, le roman et l'*Histoire* se croisent plutôt au procès de 1829, qu'au sort d'un château quelconque en 1830. Le Roy Ladurie dit que Le Roy s'inspirait d'autres incendies de l'époque révolutionnaire. Effectivement, l'incendie de l'Herm s'est fait à l'instar du grand-père de Jacquou, qui mit le feu au château de Reignac pendant la Révolution de 1789⁵³. Ainsi Le Roy ne force pas le trait, mais le drame du roman s'achève en lien avec l'héritage du sobriquet « Croquant ».

Quant aux procès, il y en a deux dans *Jacquou*. L'un au début avec le comte de Nansac contre le père de Jacquou, le Martissou ; l'autre à la fin avec le comte de Nansac contre Jacquou. Revenons à l'*Histoire*, le 6 avril 1829 : Que se passe-t-il au procès du comte de Mansac contre M. Lafon *sans* le chevalier Gilibert ? Que se passe-t-il si ce procès a lieu à

⁵² Amaury Fleges dans la Présentation [1997] pour *Jacquou le Croquant* par Eugène Le Roy (Paris : Livre de Poche, 2011), p. 29.

⁵³ Le Roy, *Recherches*, p. 43. « En général, la noblesse de province valait mieux que la noblesse de cour, mais cela ne veut pas dire qu'elle fut irréprochable, il s'en faut ; il y avait beaucoup de petits tyrans, parmi les nobles de village, et des Louis XIV au petit-pied, qui exerçaient le droit du seigneur autour de leur gentilhommière. Il en est qui sont devenus légendaires, comme celui de Reignac. »

l'aube de la Restauration, non à la fin ? Avec un roman, Le Roy peut faire une « expérience historique ». La réponse serait l'injuste procès de Martissou. Étant donné la différence temporelle entre le début et la fin de la Restauration (lors des procès respectifs de Martissou et Jacquou), le « contrôle » dans cette expérience c'est le maître Fongrave, l'avocat bon et incorruptible. Il ne représente que des justes causes, par exemple du père et son fils. Martissou se défend chez lui, tuant le méchant régisseur Laborie, après que sa femme Françou est blessée au front par le ricochet d'une balle qui abat sa chienne dans sa cour. Par contre, Jacquou incite à une rébellion et met le feu au château. Difficile de dire si l'un est plus grave que l'autre, personne ne meurt lors de l'incendie.

Mais qu'importe, l'honnête avocat M. Fongrave n'a pas pu faire pour le père Martissou, ce qu'il a fait pour le fils Jacquou. Le temps *et* le chevalier, sont les éléments rajoutés au récit. Jusqu'ici nous avons parlé du roman d'une optique intrinsèque. Sortons du roman pour prendre un regard extrinsèque sur le roman à travers la recherche historique qui le soutient.

Ce qui est plus pertinent que les actions d'un noble intrinsèque au roman, c'est l'origine d'un « bon » et « mauvais » noble. La manière par laquelle ils ont acquis leurs lettres de noblesse explique mieux leur rôle respectif (plus que la comparaison de Mansac à Nansac). À mon étonnement, les origines du comte de Nansac et le chevalier Galibert apparaissent dans la recherche historique que l'auteur avait faite dix ans avant la parution de *Jacquou le Croquant*.

Dans ses *Recherches sur l'Origine et la Valeur des Particules des Noms dans l'ancien comté de Montignac en Périgord*, Le Roy n'était pas si catégorique dans le classement de la noblesse : c'est impossible de définir une ligne entre le « bon » et « mauvais » noble, ils tombent sur une palette diverse. En revanche, chez Le Roy et Guillaumin, il y a une importance donnée à la manière dont on devient noble ou propriétaire, que ce soit un bon ou mauvais. (Dans la campagne du 19^e siècle, les deux s'imbriquent). Ceux qui abandonnent la culture et la classe paysanne ne finissent pas bien. Dans *La Vie d'un Simple*, le frère aîné de Tiennon, le Louis, est devenu propriétaire par l'achat d'une terre. Il se vexe désormais d'être vu avec son frère cadet. Enfin, cela ne dure que deux ans avant qu'il soit ruiné, et nous revenons à la réalité que Courbet dépeint : le Louis avancé en âge, meurt cassant de la

pierre⁵⁴. Dans *Jacquou le Croquant*, l'agriculture libère le paysan de l'esclavage⁵⁵. Mais Tiennon déplore combien sa classe demeurait dans cet état⁵⁶. Ce qui aide à comprendre la lutte syndicale qu'Émile Guillaumin abordera entre 1906 et 1911.

En 1889, Le Roy s'occupe de l'ancienne noblesse dans ses *Recherches* pour arriver à l'usage des particules à la fin du 19^e siècle. Il démontre que les particules « *de, du, des,* » n'avaient jamais forcément une signification noble. Cependant, « S'il est une opinion généralement répandue, c'est celle qui attribue aux particules *de, du, des,* placées devant un nom, une valeur nobiliaire. Cette opinion est-elle fondée, ou est-elle un simple préjugé ?⁵⁷ » Il est donc conscient de la *mentalité* de son époque. Cette attribution à la noblesse abolie il y avait cent ans, nécessitait une investigation : « Il est indispensable, pour se former une opinion juste sur cette question, de rechercher l'origine des particules.⁵⁸ »

Recherchant l'origine des particules des noms, Le Roy va démêler l'origine complexe d'une noblesse extrêmement diverse. Y compris des roturiers anoblis par des moyens douteux, d'autres tout à fait légitimement. Rigoureusement, il n'y a plus de noblesse après 1789. Ces branches cessèrent d'exister en tant qu'une classe politique et sociale. Pourtant, la noblesse de *l'opinion* ou de caste, échappe aux décisions de l'État, car elle se lie au droit divin. Elle dépend de la pureté du sang que l'on montre à travers le nom, souvent avec des particules placées devant. Bien entendu, Le Roy se moque des « races » prétendues supérieures par le sang. Même Louis XV s'amusait ouvertement de ses origines roturières avec ses courtisans⁵⁹. Néanmoins, Le Roy comprenait l'effet qu'avait la notion, même erronée, d'avoir un lien à l'ancienne noblesse. Une élévation sociale résonnait fortement avec les noms à particule. Ainsi, en recherchant les particules, Le Roy étudie l'histoire de la noblesse elle-même.

Le Roy démontre dans ses *Recherches* comment les noms nobles, et roturiers, possédant « *de, du, des,* », évoluaient au cours des siècles. Ces particules ne signifiaient pas nécessairement une origine noble, et trois quarts de l'armorial de 1696 appartiennent aux

⁵⁴ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 258-259. « Faire fortune, c'est le rêve de tous les travailleurs. Mon frère Louis, pendant un moment, crut l'avoir réalisé. En douze ans, de 1860 à 1872, il avait trouvé le moyen de réserver une huitaine de mille francs. Alors le diable l'avait tenté de vouloir être propriétaire. (...) Il mourut deux ans plus tard, d'un congestion, un jour de grand froid qu'il cassait de la pierre sur la route de Moulins. »

⁵⁵ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 180. « C'est, vois-tu, le travail des champs qui a libéré de la servitude le peuple de France, et c'est par lui qu'un jour la terre sera toute aux paysans... »

⁵⁶ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 233-234. « « C'est malheureux, on est encore aussi esclave que dans l'ancien temps. » Je restais silencieux, comprenant combien ces observations étaient méritées. »

⁵⁷ Le Roy, *Recherches*, p. 5.

⁵⁸ Le Roy, *Recherches*, p. 7.

⁵⁹ Le Roy, *Recherches*, p. 42.

familles roturières⁶⁰. Quant aux particules, la noblesse légitime pouvait ne pas en avoir une. Le Roy cite La Roque qui dit,

« Les véritables gentilshommes ne cherchaient point ces vains ornements ; ils s'offensent même quand on les leur attribue... C'a [sic] été pour cette raison que Jacques Tézart, seigneur des Essarts, baron de Tournebu, se tint autrefois pour fort offensé qu'on eut ajouté la particule *de*, à son ancien et illustre nom.⁶¹ »

En dernier lieu, il cite le roi d'Aragon, qui dit que les ancêtres ne font pas une personne noble, mais l'action au présent, par l'individu en question⁶². Ayant démontré toute une gamme des nobles et des anoblis à travers les siècles, Le Roy était d'accord : on n'a pas besoin des aïeux pour être noble, et ceux qui les invoquent le font en vain. En effet, il critique la vanité de placer la particule devant un nom à plusieurs reprises⁶³.

Jacquou le Croquant se passe principalement entre 1815 et 1830, lorsque beaucoup de roturiers ont pénétré parmi les rangs de la noblesse. Alors il importe comment on devient noble. Les héritages respectifs du comte de Nansac et du chevalier Galibert synchronisent avec les méthodes décrites dans ses *Recherches*. Considérons l'origine donnée par l'auteur sur le chevalier Galibert, puis le comte de Nansac.

Souvent un personnage dans *Jacquou* constate quelque propos, et un autre personnage en demande des renseignements. Dans les notes en bas de page on lit fréquemment : voir prochain paragraphe, car Le Roy explique (fort heureusement aux étrangers) *sans-culottes*, les *ultras*, ou des mots spécifiques au parler périgordin.

Un jour, le chevalier Galibert se troublait lorsqu'il lisait des nouvelles de Paris. Les jésuites prenaient du pouvoir partout. On avait guillotiné quatre sergents de La Rochelle et fusillé des généraux. Ces *ultras* voulaient faire revenir le roi d'exil. Jacquou dit qu'il ne savait point ce qu'étaient ces ultras, mais qu'ils semblaient royalistes dans le genre du comte de Nansac.

Le chevalier sort une histoire de son répertoire comme d'habitude : « Un jour à la *Société Populaire...* », les *ultras* voulaient le jeter dans la rivière Vézère avec sa sœur ; mais

⁶⁰ Le Roy, *Recherches*, p. 5.

⁶¹ La Roque dans *Recherches sur l'Origine et la Valeur des Particules des Noms dans l'Ancien Comté de Montignac en Périgord* par Eugène Le Roy, p. 6.

⁶² Le Roi d'Aragon dans *Recherches* par Eugène Le Roy, p. 47. « Je compte pour rien ce que vous estimez tant en moi ; c'est la grandeur de mes ancêtres et non la mienne. La vraie noblesse n'est point un bien de succession ; c'est le fruit et la récompense de la vertu. »

⁶³ Le Roy, *Recherches*, p. 15. « Ces noms pris par vanité... » ; p. 16, « La vanité cependant, n'était pas le seul motif de ces prises de particules. » ; p. 23, « La vanité nobiliaire est toujours vivace, cent ans après la Révolution. »

le personnage Cassius, dit Chabannais qui a servi dans la Grande Armée, les avaient sauvés : « Laissez en paix le citoyen et la citoyenne La Jalage ; c'est eux qui nourrissent les pauvres de leur commune.⁶⁴ » Maintenant la question peut être posée par le curé Bonal. Il interroge sur le nom « La Jalage ».

D'abord, ces « bons » nobles (le chevalier et sa sœur Hermine) le sont puisqu'ils donnent aux gens moins fortunés qu'eux, c'est-à-dire par l'action, et non seulement grâce au lignage noble. Quant au lignage noble, Le Roy va démontrer une distinction entre le nom patronymique, et le nom de terre (qui peut devenir le nom de famille par l'usage). Le chevalier dit, « C'est notre nom patronymique ; Galibert est un nom de terre. Nous descendons du fameux Jean de La Jalage, dont vous voyez la grossière statue commémorative dans une niche carrée du mur extérieur de l'église qu'il défendit contre des routiers anglais.⁶⁵ »



Fig. 2 : L'Église de Fanlac

Source : Photo de Père Igor prise le 9 Décembre 2014 ; Droit libre sous CC BY-SA 4.0



Fig. 3 : Sculpture de Jean La Jalage
(mur extérieur nord de l'église)

Source : Photo de Père Igor prise le 11 Décembre 2014 ; Droit libre sous CC BY-SA 4.0

⁶⁴ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 187-188.

⁶⁵ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 188.

Jean La Jalage était sergent d'armes du temps de Charles VI lorsque les Anglais disputaient le contrôle de la Guyenne. Il suivit le maréchal Boucicault contre Archambaud, alors le dernier comte du Périgord. Archambaud s'est retiré jusqu'à Montignac qui fut pris en 1398. Jean La Jalage s'est établi à Fanlac où la sculpture à l'église fait hommage à cet homme qui perdit un bras en défendant le territoire. Une fois le territoire repris, le comté passa sous l'autorité du duc d'Orléans. Tous ces faits correspondent à l'Histoire. Puis, le chevalier constate que le duc d'Orléans donna à Jean La Jalage, le fief noble de Galibert, d'où le nom qui remplace La Jalage⁶⁶. Voici la manière légitime pour recevoir un titre noble. Le Roy retrace comment la noblesse prit les noms de terres nobles, remplaçant les noms de famille pour des raisons diverses⁶⁷.

Ainsi, l'héritage de « Galibert » s'est établi dans l'Histoire de la noblesse. Et, par le processus duquel les noms de famille évoluent, Le Roy fait sortir le personnage de l'Histoire majuscule ; il demeure un personnage tout à fait fictif. Notons aussi que ses noms « La Jalage » et « chevalier Galibert » n'emploient point de particules « *de, du, des* », qui selon l'essai rendent justement l'origine nobiliaire floue. Donc il n'y a point de doute sur l'origine juste du chevalier. Il descend simplement des illustres de l'Histoire de Périgord, et par un processus documenté dans *Recherches*, l'évolution des noms fait sortir le personnage « le Galibert » de l'Histoire.

En ce qui concerne le « mauvais » noble, l'origine est moins évidente. La figure 4 aide à comprendre les étapes successives par lesquelles le comte de Mansac est devenu un mauvais noble, pourtant légitime. On apprend l'origine lorsque Jacquou ouït le chevalier et le curé Bonal discuter de la disparition de la fille aînée du comte. Elle s'en est allée, on ne sait où, avec un « freluquet » ; alors le chevalier sort un de ses dictons : *Elle a de qui tenir, le sang ne peut mentir*. Encore une fois, le curé Bonal lui demande ce qu'il voulait dire, et l'origine est expliquée.

D'abord, pour comprendre l'origine, il faut savoir qui sont les habitants au château de l'Herm lors de l'explication. Il y a le vieux marquis et sa femme, leur fils le comte de Nansac, leurs quatre petites filles dont nous venons d'apprendre la disparition de l'aînée. Le comte de Nansac a aussi un fils qui habite à Paris, qui n'est descendu qu'assister à l'enlèvement de Jacquou. Ce qui déclenche l'organisation de l'incendie. La femme du comte, « une catholique sincère » est morte, on ne sait pas quand ni comment. Or, le défunt arrière grand-père « Crozat », est essentiel à la genèse de la famille Nansac, si l'on se souvient de l'évolution des

⁶⁶ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 188-189.

⁶⁷ Le Roy, *Recherches*, section IX., pp. 32-35.

noms qui s'opère chez les anoblis et la noblesse également ; quoique d'un raisonnement différent de la famille La Jalage.

Ce père Crozat avait fait sa fortune comme maltôtier des impôts militaires à la rue de Quincampoix à Paris. C'est ainsi que Crozat avait accumulé sa richesse, puis acheté les terres et le château de l'Herm. Son fils (l'actuel vieux marquis) est devenu marquis par l'achat des lettres de noblesse, dont sa femme libertine procurait l'occasion. Elle était surnommée « *La Cour et la Ville* », parce qu'elle entretenait une relation, entre autre, avec le ministre « tout puissant » de Louis XV, La Vrillière. Ce ministre vendit au fils d'un porteur d'eau de Saint-Flour (le père Crozat), le titre de « marquis ».

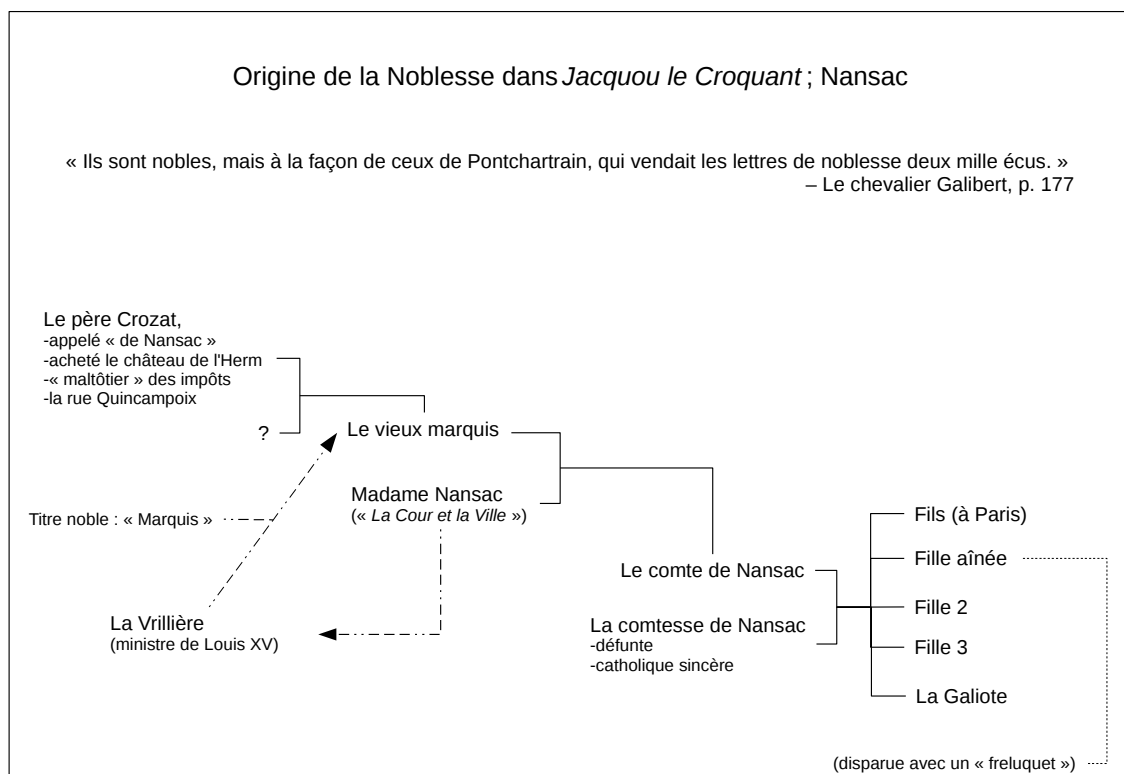


Fig. 4 : Origine nobiliaire du comte de Nansac
Source : J. Fleming 2016

Alors, la fille aînée « a de qui tenir », car c'est grâce à sa grand-mère que la famille à l'Herm fut « légitimement » anoblée. À la rigueur, le petit fils de Crozat, le comte de Nansac, est un noble légitime. Le chevalier préambule l'explication par : « Ils sont nobles, mais à la façon de ceux de Pontchartrain, qui vendait les lettres de noblesse deux mille écus.⁶⁸ » Nous apprenons plus tard, puisqu'il avait essayé de recruter le chevalier Galibert, que le comte de Nansac avait

⁶⁸ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 177.

attaqué des caravanes d'impôts pendant l'époque napoléonienne⁶⁹. Les dates sont extrêmement précises, je ne crois pas qu'elles soient aléatoires ni innocentes. Mais il suffit de se borner à l'origine des lettres de noblesse.

Dans ses *Recherches*, Le Roy expliquait d'une manière précise, des origines nobles et la valeur des particules. Il admettait qu'il y avait des nobles dignes de leurs titres avant 1789. Mais quelques familles illustres ne justifient point l'institution de la noblesse, « car que peut-on devoir en ce genre, aux acheteurs de lettres de noblesse ? aux familles dont la fortune et l'illustration datent de la rue Quincampoix ? ou d'une favorite royale ? ou d'un brigand féodal ?⁷⁰ » ; soit, toutes les caractéristiques de la famille Nansac...

Dans ses *Recherches*, Le Roy parle aussi du ministre Pontchartrain qui vendait les lettres de noblesse publiquement :

« Les assemblées des électeurs de la noblesse en 1789, étaient composées de nobles, d'origine diverses. Il y avait là des nobles de la façon du ministre Pontchartrain qui vendait publiquement les lettres de noblesse deux mille écus ; des acquéreurs, d'une de ces nombreuses charges de cour, de robe, qui anoblissaient : chauffe-cire, garde-sel, greffiers, huissiers, secrétaires du roi, conseillers du roi en quelque partie, officiers commensaux, etc., etc., tous bons bourgeois de race de vilains, ayant acquis une des *trois-mille-soixante-six* charges – Necker, dit environ *quatre-mille* – qui au moment de la Révolution de 1789, donnaient la noblesse héréditaire à des conditions diverses.⁷¹ »

Le chevalier Galibert transmet l'essentiel dans *Jacquou le Croquant*, soulignant la méthode de prendre un nom de terre avec la particule :

« Je vois maintenant quantité de gens qui se sont faufilés parmi la noblesse et qui eussent été mis honteusement à la porte s'ils s'étaient présentés pour voter avec nous en 1789 : quidams prenant le nom de terres nobles. Achetées à vil prix ; roturier émigrés pour des causes qui les auraient menés tout droit à la guillotine, – car la République a eu cela de bon qu'elle n'était pas tendre pour les fripons ; – bourgeois emparticulés [*de, du, des*], un moment disparus dans la tempête révolutionnaire, et se prétendant maintenant nobles comme Créqui ; tous ces gens-là ne m'en font pas accroire. Je leur dirais volontiers avec un des leurs qui avait du bon sens :

*Quelques nobles, ou soi-disants,
S'ils entendent bien les mystères
Trouveront qu'ils sont des paysans,
Parmi les écrits des notaires.⁷² »*

Le Roy Ladurie dit que Le Roy « brode » ou plutôt « force le trait ». Mais le travail qu'il avait fait dans le monde littéraire et « académique » mérite une relecture d'Eugène Le Roy, et de son contemporain Émile Guillaumin.

⁶⁹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 300-302.

⁷⁰ Le Roy, *Recherches*, p. 38.

⁷¹ Le Roy, *Recherches*, p. 37.

⁷² Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 177.

3.2 La Vie d'un simple

Dans cette sous-partie, la relecture des sources s'effectue sur plusieurs plans. D'une part, une relecture littéralement, quant aux enjeux sociolinguistiques, d'autre part comment le travail au journal syndical reflète l'histoire de *La Vie d'un Simple*. En ce qui concerne *Jacquou le Croquant*, nous avons vu la critique de l'amalgame et l'anachronisme. J'ai proposé une interprétation alternative étant donné la recherche antérieure au roman sur l'origine des noms à particules en Périgord, et son apport sur la noblesse en général. En ce qui concerne *La Vie d'un Simple*, nous considérons d'abord quelques divergences entre la langue originelle et sa traduction en anglais en 1919. Ensuite, nous terminons sur un extrait du journal *Le Travailleur Rural*. Émile Guillaumin y occupe la position du « secrétaire de la rédaction » après la rédaction du roman, où on trouve résumé des concepts dont Tiennon parlait dans ses mémoires.

Parmi les personnages divers du roman, cette partie se borne aux propriétaires car cela permet de comprendre le genre de lutte syndicale à laquelle Guillaumin s'est voué en 1906. Mais aussi, cela permet de considérer les conflits d'intérêt intrinsèque au milieu rural. J'avais exposé la rixe entre les jeunes gens des classes différentes : les *laboureux* (ce que j'appelle *ceux de la campagne*) et *ceux du bourg*. Il y apparaissait un regard intime sur les couches distinctes de la société. Lorsque les deux groupes se présentent au procès, nous voyons une troisième couche, le chef-lieu du département de l'Allier, alors la (grande) ville Moulins, ou par exemple Périgueux en Dordogne. La relecture avance sur les rapports sociaux dans le premier lieu ; opposant le métayer et le propriétaire.

La langue anglaise transmettait bien ces faits, et les conflits évidents. En revanche elle manque de la subtilité des rapports sociaux qui se transmettent dans la langue originelle ; surtout lorsqu'un rapport est transgressé. Nous verrons que Guillaumin le revisitera dans ses articles. Il s'agit ici de considérer trois propriétaires dans le « roman » biographique.

L'histoire se passe dans un contexte sociolinguistique qui importe d'une façon sous estimée. Le champ linguistique est divers et controversé en France. Ceux qui écrivent dans le parler régional (pourtant en français) ne jouissent pas de la même estime que les écrivains de profession, bourgeois. Le Roy écrit *Jacquou le Croquant* en « français périgordin », employant des expressions et mots *patois* (occitan). Georges Roger louange le langage de Le Roy dans son livre *Maîtres du roman de terroir* : « son style et choix du patois décourage toute traduction.⁷³ » Guillaumin assure à Tiennon qu'il traduit les mots, mais il garde

⁷³ Georges Roger, *Maîtres du roman de terroir : Eugène Le Roy, Henri Pourrat, Louis Hémon, Maurice Genevoix – Alphonse de Châteaubriant* (Paris : Silvaire, 1959), p. 48.

l'essentiel. Tiennon lui corrige ensuite les phrases qui ne sont pas « bien saisies de prime-abord »⁷⁴.

Dans un premier temps, nous comparons deux propriétaires : M. Fauconnet et M. Gorlier. Dans l'optique d'une relecture des sources, le texte originel est comparé à la traduction de Margaret Holden de 1919. Ainsi le mémoire procède également dans l'optique d'une ouverture sur la société française à la fin de la Première Guerre mondiale.

Étienne Bertin est né en 1823. « Le plus loin dont il se souvient » c'est en 1827, lorsqu'il tombe d'une charrette dans la boue en déménageant à la métairie Le Garibier. C'est un choc qui marqua la mémoire du petit Tiennon, et le début de sa « vie simple ». Le Garibier appartenait au fermier M. Fauconnet. Tiennon décrit la manière dont ce dernier parlait à tout le monde. Nous verrons l'extrait deux fois : dans le texte originel, puis dans l'édition anglaise de 1919 :

« M. Fauconnet tutoyait tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes. Dans ses moments de grosse jovialité, il allait jusqu'à décoiffer ma grand-mère...⁷⁵ »

« M. Fauconnet was familiar with everybody, young and old, men and women. In a mood of great joviality, he nearly went so far as to take off my grandmother's cap.⁷⁶ »

Donc le verbe *tutoyer* conjugué à la 3^e personne, est traduit : « *was familiar with* » (ce que donne l'anglicisme : *être familier avec*). Or, comme le masculin et féminin n'existent pas en anglais, l'idée de *tutoiement* ou *vouvoiement* n'y est pas non plus. Lors de la première lecture à l'UNLV, je me suis dit que M. Fauconnait connaissait la famille Bertin depuis longtemps, quoiqu'il soit étrange de décoiffer une vieille dame, il était seulement « *familier avec eux* ». Mais cela ne permet pas de comprendre pourquoi Tiennon le mentionne. La culture est en jeu, alors je le traduirais à peine « être *trop* familier avec », mais le tutoiement n'est pas forcément d'être « *trop* familier ». Il faut prendre en compte le contexte.

C'est pourquoi il était important d'apprendre la langue française en France, car la culture s'apprend le mieux par l'immersion. Il y a une façon d'employer la langue française. Il ne suffit pas seulement de savoir qu'il existe des registres différents et des niveaux sociaux. En anglais, en français divorcé de la culture, l'impact n'est pas ressenti lorsque le respect aux aînés est transgressé.

⁷⁴ Émile Guillaumin, « Aux Lecteurs » dans *La Vie d'un Simple*, p. VII.

⁷⁵ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 58.

⁷⁶ Guillaumin, *The Life of a Simple Man*, p. 50

En 1853, Tiennon s'installe à sa propre métairie, La Creuserie, où il passera 25 ans de sa vie. Le propriétaire s'appelait « M. de la Buffère » à cause d'un château qu'il possédait tout près de la propriété. Il se nommait « M. Gorlier » d'après son nom de famille, mais, « plus communément « M. Frédéric », pour lequel [le régisseur, M. Parent] semblait avoir un culte exagéré.⁷⁷ » Bien qu'il attache à son nom « de la Buffère » par la particule, cela ne signifie pas un rapport à la noblesse d'une manière concrète. Pourtant, Eugène Le Roy a parlé de la « noblesse de l'opinion » qui demeurait dans la mentalité, et de l'idée généralement répandue en ce qui concerne ces noms à particules. M. Gorlier ne possède pas un lien à la noblesse, mais il se comportait comme s'il en avait eu.

« Ainsi que Fauconnet, [M. Gorlier] tutoyait tout le monde et, comme il n'avait pas la mémoire des noms, ou à dessein peut-être, il appliquait invariablement à son interlocuteur le qualificatif de « Chose ».⁷⁸ »

« Like Fauconnet, he "thee'd and thou'd" everybody, and as had no memory for names, he invariably addressed the person he was speaking to as "What's your name."⁷⁹ »

La table 1 sert à comparer le comportement, et le tutoiement de M. Fauconnet et M. Gorlier. Nous verrons deux traductions différentes du même verbe *tutoyer* conjugué à la 3^e personne, dans deux contextes identiques (« Ainsi que Fauconnet... »).

Tableau 1 : Rapport Sociolinguistique
Source : J. Fleming 2016

Ex.	Personnage	1) Français	2) Traduction (1919)	3) Signification
A)	M. Fauconnet	tutoyait	<i>was familiar with</i>	Être familier avec qqn
B)	M. Gorlier	tutoyait	<i>thee'd and thou'd</i>	Tutoyer (archaïque)
C)	M. Gorlier	« Chose »	<i>What's-your-name</i>	Untel (méprisant)

(Emploi : A1 = tutoyait, B3 = Tutoyer (archaïque), C1 = « Chose »)

Quelques mots d'abord sur la traduction que Margaret Holden avait faite en 1919 : dans l'édition réalisée par Eugen Weber en 1982, Margaret Crosland retouche la traduction en question, car il y avait quelques fautes et « particularités stylistiques »⁸⁰. Malheureusement, je n'ai pas amené cette édition en France. Dans un prochain temps il faudra vérifier ces deux exemples, car effectivement il y a une particularité concernant le tutoiement de M. Fauconnet

⁷⁷ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 144.

⁷⁸ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 152.

⁷⁹ Guillaumin, *The Life of a Simple Man*, pp. 130-131.

⁸⁰ Margaret Crosland, « Translator's Note » dans *The Life of a Simple Man*, p. XXXV.

et M. Gorlier. Cependant, je postule une explication sur la raison qui pousse Mme Holden à traduire chez M. Fauconnet par la familiarité, et chez M. Gorlier par l'arrogance.

J'avais suggéré que « être [trop] familier avec » correspond au comportement de M. Fauconnet envers la famille Bertin. Alors, « tutoyait tout le monde » est plus que de l'amabilité, c'est du manque de respect. Autrement dit, M. Fauconnet transgresse la hiérarchie sociale.

En revanche, le tutoiement de M. Gorlier, qui est « Ainsi que Fauconnet », est traduit par « *thee'd and thou'd* ». En effet, ces anciens mots « *thee* » et « *thou* » veulent dire « *you* » (tu/vous). Mais la connotation paraît royale, noble, voire prétentieuse. Ces mots n'existent que dans l'œuvre de Shakespeare, et par exemple, dans les « 10 Commandements » de la Bible : *Thou shalt not kill*, etc. Ils étaient déjà archaïques en 1919. Ces mots sont directement liés au langage de la Bible KJV (*King James Version*, ou *Authorized Version* de 1611).

Une personne qui « *thee's and thou's* », pour ainsi dire, serait un anachronisme impossible. Dit figurativement, une telle personne est extrêmement conservatrice, jusqu'à être prétentieuse. Effectivement, M. Gorlier défend que les paysans s'adressent à lui : il faut communiquer à travers M. Parent. Il parlait en présence d'eux à la 3^e personne, « C'est lui, le métayer ? demanda-t-il à son régisseur.⁸¹ » Ou il s'adresse directement à eux comme « Chose » : « Eh bien, Chose, es-tu satisfait de ce temps-là ? Mère Chose, nous vous prendrons prochainement deux des poulets de la redevance...⁸² » ; à Tiennon, M. Gorlier dit à propos d'une plaisanterie avec sa maîtresse Mlle Julie : « Chose, tu as des expressions délicieuses.⁸³ » C'est pourquoi il reçoit ses amis Granval et Decaumont qui prennent des notes sur son parler.

D'après la traduction de 1919, Fauconnet « était familier avec » tout le monde, et le parler de Gorlier était moliéresque. Suivant le fait de décoiffer la grand-mère quant à M. Fauconnet, et la possession d'un château quant à M. Gorlier, ce sont deux attributions justifiables. Mais le contexte sociolinguistique est plus clair en français sur ce point, ce que la traduction mise à jour devrait inclure.

Dans la Table 1, les cases A1 et B1 représentent deux exemples parallèles du tutoiement dans le texte originel qui sont traduits différemment dans les cases A2 et B2. Leurs significations sont justifiées dans les cases A3 et B3. Il me semble que la traduction s'est écartée à cause du personnage de M. Gorlier. Prenant en compte qu'il s'agit d'un châtelain qui

⁸¹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 151.

⁸² Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 152.

⁸³ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 153.

se présentait comme ouvertement supérieur à la classe paysanne, la traduction penchait vers l'anglais ancien de 1611. Eugène Le Roy note que ceux qui collent le nom de terre à leurs nom par la particule, jouissent automatiquement de l'estime à l'étranger⁸⁴. C'est peut-être pourquoi le tutoiement de « M. Frédéric Gorlier *de Buffère* » s'est traduit différemment.

Tous les propriétaires n'étaient pas aussi insolents que M. Gorlier, comme son neveu qui hérite du château de Buffère et de ses terres en 1862. Ainsi La Creuserie, avec cinq autres métairies, passèrent à M. Lavallée, grâce à son mariage avec la nièce de M. Gorlier. Il était officier d'infanterie en garnison dans le nord de la France. Lors de son arrivée, il appelle tous les métayers et le régisseur dans la maison du propriétaire, où une scène curieuse s'ensuivit. Il y a un métayer nommé Primaud, qui est l'équivalent du « traître comme Jansou » de *Jacquou le Croquant*⁸⁵. On l'appelle le « *mangeur de lard* » à cause du lard qu'il dévorait en échange des renseignements sur les autres métayers. Celui-ci est assis à côté du régisseur, sur un canapé de luxe. Tiennon n'y voyait que des meubles et des choses inutiles. Il n'arrivait pas à deviner l'usage d'un meuble en particulier : c'était un piano. C'est fort comme image des paysans dans la maison tout près, pourtant si éloignée quant au confort.

Au contraire des propriétaires précédents, M. Lavallée vouvoyait Tiennon. Pourtant, si la mentalité de ses enfants, Ludovic (12 ans) et Mathilde (9 ans), reflète celle de M. Lavallée, il restait un abîme entre le maître et le métayer :

« Ludovic était de l'âge de mon Charles ; la petite avait trois ans de moins. Or, je fus bien étonné d'entendre un jour la cuisinière, et un autre jour le cocher, employer vis-à-vis ces gamins les termes « monsieur » et « mademoiselle ». Je pris à part le cocher et lui demandai s'il était indispensable de leur appliquer ces qualificatifs qui me semblaient ridicules. Il m'expliqua qu'il était d'usage de les décerner dès le berceau à tous les petits riches, et qu'il fallait bien se soumettre à la règle pour faire plaisir aux parents. (...) »

« Ils étaient en effet rudement insupportables, le « Monsieur » et la « Demoiselle »... Bref, comme personne n'osait rien leur dire, ils devenaient de vrais petits tyrans.⁸⁶ » (...) »

« Mais ce fut surtout notre petit Charles qui eut à se plaindre des enfants du maître. Tout de suite ils voulurent le prendre pour camarade de jeux... mais bien pour le traiter en esclave, le martyriser. (...) »

« Ils croquaient des bonbons. Ludovic, qui avait bon cœur parfois, en offrit à Charles.

– Prends donc, ça te remettra...

Mais sa sœur intervint :

– Maman a défendu qu'on lui en donne parce que ça lui fausserait le goût... Tu sais bien qu'il n'est pas un petit garçon comme toi ; lui et ses parents sont les instruments dont nous nous servons.⁸⁷ »

⁸⁴ Le Roy, *Recherches*, p. 19. « Tout au plus la particule créait-elle en voyage, pour l'étranger qui s'en paraît, une sorte d'équivoque, de présomption favorable dont profitait la classe bourgeoise. »

⁸⁵ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 45.

⁸⁶ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 191-192.

⁸⁷ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 193-194.

Qu'elle vouvoie ou non, la famille propriétaire semble transcender entièrement la hiérarchie paysanne. Alors même le patriarche d'une famille paysanne doit payer le respect aux fils du propriétaire. Il ne peut rien faire lorsque Mathilde donne un coup de fouet en plein visage à Charles. D'après elle, « C'est bien fait : il ne voulait pas courir, le cheval.⁸⁸ »

M. Parent reçoit bientôt son congé parce qu'il « n'était pas homme à révolutionner la culture et à perfectionner les cheptels...⁸⁹ » Est-ce pour améliorer la condition de ses métayers ? Pas exactement. M. Lavallée espère gagner les concours, alors il embauche M. Serbert qui a fait ses études d'agriculture à Rennes en Bretagne. Ce dernier a ses propres fins. Pour le propriétaire et le nouveau régisseur, les paysans ne sont qu'un moyen de gagner de l'argent.

- « À sa première visite, M. Lavallée me demanda :
- Eh bien, êtes-vous content de votre nouveau régisseur, Bertin ?
- Monsieur, il aime trop faire des affaires ; il ne fait que vendre et acheter : ça ne peut pas gagner.
- Si, vous verrez. Il renouvelle vos cheptels en bêtes de choix. D'ici deux ou trois ans, vous irez aux concours et vous obtiendrez des prix.⁹⁰ »

En réalité, M. Serbert gagnait 5 % des ventes. « C'était uniquement pour faire sa poche qu'il avait vendu et acheté sans relâche.⁹¹ » ; et il lui fallait une indemnité de trente mille francs pour annuler le contrat de 6 ans... Voilà pourquoi les métayers travaillaient sans cesse avec de nouvelles bêtes, ce qui peut être très dangereux. Tout le monde fait de l'argent aux dépens des paysans sans réfléchir au travail lui-même.

« M. Lavallée n'eut plus d'autre ambition que celle de tirer de ses biens le plus d'argent possible », alors il se retirait à Paris, embauchant un nouveau régisseur, M. Roubaud, le fils d'un petit propriétaire voisin⁹². Il savait lire et écrire, alors il gérait seulement les comptes, et enfin : « Nous eûmes, nous, les métayers, une liberté plus grande, et les choses n'en allèrent que mieux.⁹³ » M. Lavallée n'appelait pas les paysans « chose », mais ils demeuraient néanmoins des *instruments* de la richesse.

En 1878, se cachant à Paris pour éviter la colère des paysans, M. Lavallée augmentait les rentes à 900 francs ; jusqu'alors à 600 francs. Sans une justification, c'était pour renvoyer

⁸⁸ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 195.

⁸⁹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 188.

⁹⁰ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, pp. 189-190. Or, en France, il me semble que s'adresser à quelqu'un par leur nom de famille ne se fait pas couramment.

⁹¹ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 190.

⁹² Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 191.

⁹³ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 191.

des tenants. Ce fut le cas de ceux du Plat-Mizot, de Praulière et de La Creuserie. Tiennon en dit :

« Je n'aurais jamais cru que le maigre et remuant Lavallée cachât sous des dehors affables une telle dose de perfidie. Roubaud, plus tard, me rapporta de lui cette phrase :
– Les métayers sont comme les domestiques : avec le temps ils prennent trop de hardiesse ; il est nécessaire de les changer de loin en loin.⁹⁴ »

« Dépayser » commence à exprimer le fait de ce « coup rude ». Après 25 ans à la Creuserie, la terre était inséparable du paysan qui la travaillait :

« Pour tous les voisins, pour tous ceux qui me connaissaient bien, n'étais-je pas « Tiennon, de la Creuserie » et pour d'autres « le père Bertin, de la Creuserie. » À tous, ma personne semblait inséparable du domaine ; il paraissait impossible de disjoindre nos deux noms liés par l'accoutumance. »

Les points de vue de M. Fauconnet, M. Gorlier et M. Lavallée se rapprochent quant au sort de la paysannerie. Les bourgeois voient la campagne soit d'une manière pittoresque, soit comme une source de revenu. Ils ignorent le travail, qui est la source de leurs richesses, auquel la classe paysanne s'est faite à leur sens. M. Gorlier rit à la demande d'une place gratuite pour le fils de Tiennon dans l'école. À quoi bon éduquer un fils de métayer ?

Émile Guillaumin voulait que les paysans soient traités en tant que « hommes » (et femmes), dit couramment comme les êtres-humains et les égaux des propriétaires. Alors le relèvement intellectuel et moral de la classe paysanne sera un souci principal des syndicats, dont Guillaumin distingue plusieurs genres. Il y en a des indépendants, qui sont composés exclusivement de paysans, ce qu'il appelle les « *syndicats d'évolution sociale* » ; qui s'opposent aux syndicats mixtes (propriétaires et paysans), ce qu'il appelle « *syndicats d'évolution conservatrice* »⁹⁵. C'est très curieux, l'opposition d'évolution *conservatrice* à *sociale*. Guillaumin procède dans l'optique où le relèvement de la classe paysanne profite à la société française d'une façon globale. Tandis que les propriétaires préfèrent garder le *statu quo* par l'évolution conservatrice : pas trop d'éducation pour les paysans, il faut les faire circuler comme les domestiques pour qu'ils n'aient pas trop de courage et osent contester le sort de la paysannerie.

Dans l'exemple de la rixe entre les jeunes gens des classes en concurrence, l'hostilité était rituelle mais non moins vive d'après E. Weber⁹⁶. L'hostilité envers les maîtres était d'une

⁹⁴ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 235.

⁹⁵ Émile Guillaumin, « Pour servir d'Introduction à une future Étude », [*Travailleur Rural*, N° 3 – Août 1906] dans *6 ans de lutte syndicale*, pp. 23-25.

⁹⁶ Weber, l'Introduction pour *The Life of a Simple Man*, p. XVI.

autre nature. Guillaumin résume succinctement les extraits qui signalent en quoi l'hostilité, entre le propriétaire et le paysan, germait :

« L'attitude envers les maîtres, nous ne demandons pas qu'elle soit agressive ou malhonnête, nous demandons qu'elle soit franche, ferme et digne. Et, ce faisant, nous estimons que bien loin de creuser l'abîme entre les classes nous travaillerons avantageusement pour le seul rapprochement souhaitable. Il n'y aura plus que des hommes libres ayant entre eux des rapports d'hommes libres. Et alors c'en sera fini des émeutes brutales, violentes et sanglantes – faits d'esclaves trop longtemps comprimés dont se déchaîne la brutalité primitive – il n'y aura plus de jacqueries ; il n'y aura plus de tragédies comme nous en avons vues récemment à Fressenneville, ou à Cluses.

« Car nous espérons que, dans le temps qu'il nous faudra encore pour en arriver là, la mentalité des hautes classes aura suivi en sens inverse une évolution parallèle. Nous espérons que les bourgeois ne se permettront plus de tutoyer nos grand-mères et ne se fâcheront pas de ce que nous refusions de donner du « Monsieur » ou « Mademoiselle » à leurs gosses au maillot.⁹⁷ »

Dans *La Vie d'un Simple*, il n'y a pas de bons, ni de mauvais propriétaires, mais la classe profite largement d'un système proche de l'esclavage, dans le sens qu'il n'y a ni l'infrastructure ni les lois nécessaires pour combattre l'injustice. Il ne fallait pas se plaindre de l'augmentation des rentes, l'impôt colonique, les redevances, le travail particulier à la maison de propriétaire, etc., car un autre métayer en sera content.

Dans *Recherches*, Le Roy cite une plainte déposée au Parlement de Bordeaux le 8 avril 1743, parce qu'un hobereau du village La Rivière terrorisait la campagne. Ensuite il constate,

« Tous les nobles n'étaient certainement pas semblables à ce chenapan ; mais on conviendra sans doute qu'ils pouvaient être hautains, insolents et tyrans, sans aller jusque-là, et se rendre insupportables à beaucoup moins.

« Les faits de ce genre, aident à comprendre la Révolution.⁹⁸ »

De la même manière, un nouveau regard sur la vie simple de Tiennon, et le rapport que l'on voit entre le métayer et le propriétaire, aident à comprendre la lutte syndicale qui se méfiait des fins de la classe propriétaire et bourgeoise dans les affaires de la paysannerie.

⁹⁷ Émile Guillaumin, « Études et Discussion », [*Travailleur Rural*, N° 4 – Novembre 2016] dans *6 ans de lutte syndicale*, E. Guillaumin, p. 35.

⁹⁸ Le Roy, *Recherches*, p. 45.

3.3 Romanciers : paysans, de terroirs, rustiques ?

Eugène Le Roy est né en 1837 au château d'Hautefort. Ses parents étaient aisés, servant le Baron Damas. Le Roy est placé en nourrice auprès d'une femme du village, où il apprend fatalement l'occitan en grandissant. Ainsi Le Roy écrit l'occitan parfaitement comme Marc Ballot l'explique dans sa thèse⁹⁹. Cela aide à comprendre l'intimité avec laquelle il décrit la société périgordine. Non seulement un observateur du Périgord, Le Roy en fait partie aussi. Bien qu'il ne rédige pas un livre en occitan, sa renommée littéraire avait renforcé la société félibréenne en Dordogne, *Lo Bournat*. Il était un parrain, mais sa renommée bascule en controverse lorsque, restant fidèle à ses principes, il démissionne en 1903. Jean Page l'explique :

« Son anticléricalisme fut toute sa vie sans concession. Ainsi lorsqu'il fonda le Bournat (société félibréenne du Périgord) et en fut le parrain, il démissionna en 1903 lorsque le fanion fut béni officiellement par le curé de Mareuil, les statuts du Bournat prévoyant sa neutralité religieuse.¹⁰⁰ »

Dans sa correspondance avec M. Dusolier, il dit : « c'est de conformer notre conduite à nos principes ; que les autres fassent à leur guise.¹⁰¹ »

Ses penchants pour l'anticléricalisme remontent aussi à son enfance. Il est renvoyé à Périgueux pour faire ses études religieuses. Il était censé devenir prêtre, mais il détestait le milieu clérical. Cependant la révolution de 1848 le marque pendant qu'il y était. Le rejet de la religion et les idées *quarante-huitardes* sont mises en valeur. Les thèmes de justice sociale et l'anticléricalisme apparaissent souvent dans ses écrits.

Ayant abandonné la voie religieuse, il monte quelque temps à Paris où il travaille dans une épicerie. De là, il s'enrôle directement dans l'armée. Il fait plusieurs campagnes en Algérie et en Italie, mais le service militaire n'apparaît pas dans son œuvre d'une façon importante. Ses acquis en lettres étant assurés par son service, il prépare le concours de percepteur d'impôts directs. Il le réussit et travaille un peu partout au sud de la France, surtout en Périgord et ses alentours, sachant communiquer avec toute personne. Il travaille à Bordeaux, où il écrit *Le Moulin de Frau*, une histoire du pays qui lui manque. Ainsi il se lance dans le genre de la fiction, mais aussi dans des recherches érudites. Il commence *Études Critiques*, et

⁹⁹ Marc Ballot, *Eugène Le Roy, écrivain rustique*, thèse de Doctorat de l'Université de Bordeaux mention lettres, (Bordeaux : Delbrel, 1946).

¹⁰⁰ Dr. Jean Page, « Eugène Le Roy et la Franc-Maçonnerie », l'introduction dans *Études Critiques sur le Christianisme* (Périgueux : La Lauze, 2007), p. 48.

¹⁰¹ Marcel Secondat, *Eugène Le Roy, connu et inconnu : sa vie, son temps, son œuvre* (Périgueux : Les Éditions de Périgord Noir, 1978), p. 612

publie des essais érudits dont nous avons vu *Recherches sur l'origine de la valeur des particules*. Il rejoint la loge maçonnique à Bordeaux en 1886, étant membre depuis 1878¹⁰². Il postulait en 1877, mais la loge à Périgueux avait été fermée temporairement par le gouvernement. Citant son appartenance à la loge maçonnique, ce n'est pas pour ajouter au mystère de l'auteur. Car, il écrit à propos des *ultras* dans *Jacquou le Croquant*, que l'hostilité idéologique « causait par toute la France un mécontentement général qui favorisait le développement des sociétés secrètes.¹⁰³ »

Grâce à son métier et ses recherches personnelles, Eugène Le Roy avait accès aux actes de notariés concernant la richesse, ainsi que l'héritage de familles roturières et nobles pareillement. Nous nous rappelons le dicton du personnage de Galibert,

« Quelques nobles, ou soi-disants,
S'ils entendent bien les mystères
Trouveront qu'ils sont des paysans,
Parmi les écrits des notaires.¹⁰⁴ »

Ce n'est pas une biographie exhaustive, mais ces éléments aident à comprendre l'auteur de *Jacquou le Croquant* et ses écrits sur la société rurale.

Émile Guillaumin est né en 1873, dans une famille bourbonnienne d'Ygrande en Allier. Il bénéficie des lois Ferry, mais surtout il a soif de lecture. Plus tard, Guillaumin luttera pour le relèvement intellectuel de la paysannerie, encourageant les syndicats à établir des *foyers populaires*, des bibliothèques techniques et littéraires pour que les paysans puissent occuper leur temps libre d'une façon productive, au lieu de s'attarder au café¹⁰⁵.

Sa vie est beaucoup plus « simple ». Il fut un cultivateur toute sa vie, sauf pendant la Première Guerre mondiale. Ses jours se divisent en deux : « le jour, il est paysan ; la nuit, et le dimanche, il lit et écrit. D'abord des poèmes et des contes pour le journal local. Puis à trente ans il entreprend de raconter l'histoire d'un métayer.¹⁰⁶ » Guillaumin est considéré comme le tout premier paysan écrivain de France. Il publie une douzaine de romans, plusieurs essais et des articles. Il est journaliste pendant et après la guerre. *La Vie d'un Simple* est son œuvre la mieux connue. Il l'écrit en 1902, et le publie en 1904. Le livre sera réédité plusieurs fois, dont nous avons la troisième édition dès 1906. Cette année-là, « le sage d'Ygrande » devient

¹⁰² Dr. Jean Page, « Eugène Le Roy et la Franc-Maçonnerie », p. 48.

¹⁰³ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 187.

¹⁰⁴ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 177.

¹⁰⁵ Gene J. Barberet, « Émile Guillaumin, 1873-1951 » *The French Review*, Vol. 26, No. 3 (Jan., 1953), p. 198.

¹⁰⁶ Jean-François Soulet, « La Quotidienne d'un paysan français aux XIX^e siècle vue par Émile Guillaumin », *Histoire et Littérature au XX^e siècle. Hommage à Jean Rives* (Toulouse : GRHI, 2003), p. 22.

encore une fois le porte-parole des métayers, en tant que secrétaire de la rédaction du journal *Le Travailleur Rural*. Ce journal sert aux paysans bourbonnais et ailleurs entre 1906 et 1911, lors de la « défaite » du mouvement syndical paysan en Allier. Il écrit un roman sur le syndicalisme, *Le Syndicat de Baugignoux*, qui semble suivre l'arc tragique de sa propre lutte syndicale.

Le Roy et Guillaumin écrivaient d'un point de vue intime sur la France qu'ils connaissaient. Ils exposaient fidèlement le parler local. Guillaumin en parle dans *La Vie d'un Simple*, mais pour remarquer que l'un des objectifs du service militaire ne marchait pas comme prévu ; les paysans rentrent avec le français correct, et francisent leurs familles. Au bout d'un moment le fils de Tiennon abandonne cette mission et revient à sa façon de parler. Guillaumin focalisait sur l'amélioration du sort de la paysannerie. Le roman *La Vie d'un Simple* démontre de quoi il voulait changer. C'est pourquoi Guillaumin oppose les syndicats « d'évolution sociale » et « d'évolution conservatrice ».

Étant donné ces œuvres de *Recherches* et *Études Critiques*, et son appartenance à la loge « Les Amis de Vésone et les Étioles Réunies », l'objectif d'Eugène Le Roy penche vers la philosophie, et l'idéalisme.

Il est difficile de mettre ces écrivains dans un groupe. Il y a beaucoup de qualificatifs : rustiques, de campagne, champêtres, ruraux, de terroir, régionaux, paysans, etc. Chaque auteur les met dans un groupe différent, et parfois ensemble.

De toute façon, la perspective de Le Roy ne peut être décrite que de l'intérieur de la paysannerie *périgordine*, de même que Guillaumin et son témoin viennent de la paysannerie *bourbonnienne*. Quel fut le vécu paysan en Dordogne et en Allier pendant le 19^e siècle ? Prenant ces départements comme un point de départ, nous avons des cadres géographiques qui se forment à l'ancienne frontière du pays d'Oc et d'Oïl. Ainsi nous posons la question : quel fut le vécu paysan au 19^e siècle sur les marges de l'ancienne Occitanie ? Comment cette histoire est-elle représentée ?

4 Nouvelles Pistes

La relecture a révélé de nouvelles pistes que je souhaite approfondir dans un prochain temps. Il suffit ici de les mentionner. D'abord, quant à la représentation de la France Rurale, *La Vie d'un Simple* est plus fidèle à la réalité. Alors, si l'historien préfère chercher la véracité, il serait intéressant d'étudier la source originelle (roman), puis ses adaptations. Mais ce n'est pas *La Vie d'un Simple* qui fut réinterprété, c'est *Jacquou le Croquant* qui fut adapté à plusieurs reprises. Puisque la véracité n'est qu'un élément parmi d'autres dans l'étude des mentalités, c'est aussi important de voir comment *Jacquou* évolue à travers les adaptations. Elles font une nouvelle piste à explorer.

Ayant suivi le cours du Master, je me suis rendu compte de l'importance de la géographie en Histoire. Braudel a fait beaucoup pour avancer l'étude de la géographie dans l'étude historique, y compris en la mettant en perspective par les échelles de temps qui correspondent. Nous allons commencer une observation sur la France par rapport aux romans. Les romans portent sur un territoire très spécifique, et cela aide à dresser des cartes. Y compris une carte politique à l'échelle nationale, spécifiquement les départements. Mais la politique seule ne suffit pas à comprendre le contexte.

Nous verrons la réalité linguistique en jeu, en rapport avec la topographie. Les dialectes occitans s'étendent sur la carte en fonction de l'espace. Nous nous intéressons à la zone où deux langues et cultures se rencontrent. Troisièmement, je voudrais explorer le rapport entre la langue et la culture. Donc la langue occitane et son rapport au français dans le contexte d'un pays où la langue officielle est le français depuis 1539, mais des régions entières ne la parlaient pas jusqu'au 20^e siècle. Les Américains et Anglais rencontrent *Jacquou le Croquant* et *La Vie d'un Simple* en 1919, à la fin de la Première Guerre mondiale. Or, les deux guerres mondiales servirent de catalyseurs pour homogénéiser le pays.

Pour décrire l'histoire sociale et intellectuelle au 19^e siècle, il faudrait continuer à étudier les mutations des sources, la géographie, et les langues régionales¹⁰⁷.

¹⁰⁷ Par chance, l'État où je vis aux EU, le Nevada, compte le seul institut d'études basques du pays, à Reno.

4.1 Les Adaptations de *Jacquou le Croquant*

Je m'intéresse à la mentalité de la campagne, et le roman ouvre une porte sur le monde paysan du 19^e siècle, ainsi que le roman écrit en réponse par Émile Guillaumin. Mais il est aussi important de voir comment le roman s'est adapté aux genres divers à travers le siècle qui suit. Venant en France, j'ignorais toutes les adaptations qui s'étaient faites depuis la première en 1969.

Entre le temps à l'Institut d'Études Françaises pour étudiants étrangers et le Master CAS, j'ai vu pour la première fois une adaptation de *Jacquou le Croquant*. Je tiens beaucoup au roman à cause de ses valeurs comme source historique. Je l'étudie méticuleusement, alors l'adaptation de Laurent Boutonnat de 2007 m'a frappé plutôt comme une épopée fantastique, qu'un regard sérieux sur la paysannerie. Pourtant, c'est exactement ce que le réalisateur voulait. Au début je suis venu pour relire le roman, mais désormais je souhaite à comprendre les adaptations. Je veux savoir comment le roman évolue dans la société française. Puis pendant le master, j'ai vu la toute première adaptation de 1969 par Stelio Lorenzi. Ceci reflète le temps après Mai 68, et la détresse en campagne. Lorenzi a connu la discrimination des lois de Vichy, et son adaptation est une critique sociale de son époque autant que le roman est une critique du temps d'Eugène Le Roy. Dans ce sens, Laurent Boutonnat s'écarte carrément.

Entre le roman de 1899 et la série télévisée de 1969, il y a naturellement du changement à cause du support. Mais la série et le film de 2007 sont pareils à cet égard, utilisant le support audiovisuel. Étant donné que la série télévisée est découpée en six épisodes, et le film (qui était d'abord deux films) est compressé dans un long tournage (2h 30min), les deux adaptations marquent un changement dans la façon de *représenter* l'histoire de 1899. L'historienne du Périgord, Joëlle Chevé, dit :

« Le *Jacquou* du réalisateur Laurent Boutonnat, aux allures de séduisant bandit corse, reflète les critères esthétiques et émotionnels de notre société. Mais cette reconstitution historique, très soignée, lumineuse, optimiste, s'est éloignée de la veine idéologique de ses précédents littéraires et cinématographiques.¹⁰⁸ »

Pour considérer l'évolution des « critères esthétiques » de la société, il faut repérer toutes les adaptations. J'ai dressé un schéma, Figure 5, des adaptations depuis la sortie du roman. Je les ai toutes vues et lues, sauf l'adaptation théâtrale. Il faudra encore que j'analyse toutes les adaptations systématiquement.

¹⁰⁸ Joëlle Chevé, *Historia*, le 28 décembre 2006, sur le site « Autopsie de Laurent Boutonnat » par Jodel Saint Marc, <http://jodel.saint.marc.free.fr/jacquou-critiques1.htm>

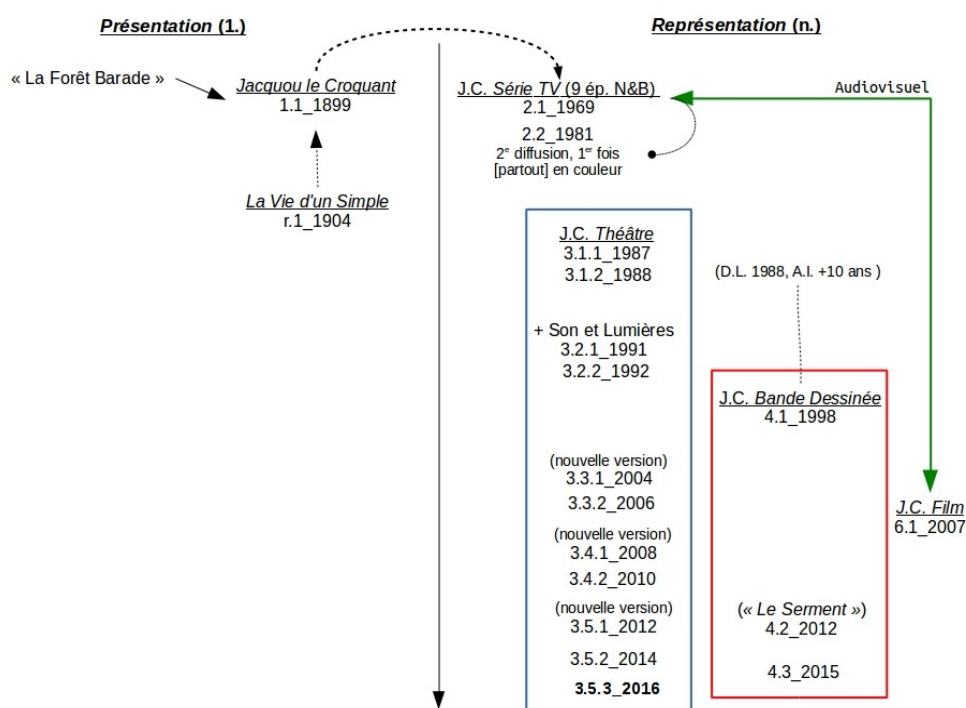
Schéma des Sources : Présentation et Représentation de *Jacquou le Croquant*

Fig. 5 : Schéma des Sources
Source : J. Fleming 2016

Le schéma se divise en deux parties. À gauche nous voyons « présentation ». Il y a trois éléments. Le roman, *Jacquou le Croquant*, son titre originel « La Forêt Barade », et la réponse : *La Vie d'un Simple*. Ces trois éléments comprennent la présentation du roman. C'est-à-dire comment l'histoire s'est présentée au monde, comment elle est entrée dans la culture et la langue françaises. Nous traçons ensuite comment le roman est représenté.

Il est important de comprendre le contexte du roman. Tous les romans d'Eugène Le Roy se passent en Périgord. Ce n'est pas un lieu quelconque, mais chez Le Roy. Il y était en nourrice, il jouait avec les enfants de campagne, bien qu'il soit né au château. Donc le lieu de mémoire fonctionne d'une façon importante. L'histoire se passe dans la forêt fermée, *barade* ; un mot occitan propre au dialecte du Périgord. Ensuite, la réponse est le roman d'Émile Guillaumin. Il s'inspirait du travail de Le Roy, et ils correspondaient pendant les dernières années de Le Roy. Guillaumin s'engage dans la lutte syndicale pour la paysannerie que leurs romans traitent d'une façon similaire : c'est la voix propre d'un paysan qu'amène les histoires.

Quant aux adaptations, ce sont les *représentations* du roman. Le Roy, et son contemporain présentent la paysannerie d'une façon originelle dans le monde littéraire en fin

du siècle, pareil à Courbet dans le monde artistique au milieu du 19^e siècle. Les paysans ne sont pas de « types », mais les hommes, les endroits ne sont pas découverts par une quelconque recherche, mais ils sont connus des auteurs. Les histoires proviennent du vécu des auteurs avec le peuple qu'ils décrivent. Il est intéressant de voir comment l'histoire qui démarre ce mouvement littéraire sera reprise.

La première *représentation* apparaît en 1969 par Stellio Lorenzi, sous la forme d'une série télévisée. Comprenant six épisodes, cette adaptation demeure un chef-d'œuvre. Elle occupe une place importante dans l'esprit des Français qui l'ont vue sur la deuxième chaîne. C'était au début de l'essor de la télévision, quand l'image en couleur n'était pas encore partout. Alors la deuxième diffusion en 1981 était partout en couleur, ce qui apparaissait pourtant étrange pour ceux qui la regardaient une deuxième fois. Peut-être la première séance les avait beaucoup marqués. Il faut vérifier cette hypothèse avec plus de témoignages.

Ensuite, six ans plus tard, le deuxième genre d'adaptation est créé, au théâtre. Le groupe Clair-Logis la monte en 1987 et encore en 1988. Cette année-là, le dépôt légal est déposé pour le troisième genre d'adaptation, la bande dessinée (BD). Cependant, la publication ne se fait que dix ans plus tard en 1998. Consultant les archives de l'Institut National d'Audiovisuel à Paris, j'ai découvert plusieurs événements où l'adaptation de Lorenzi avait bravé l'action syndicale en 1969 et 1981. J'ignore si l'éditeur attendait un climat moins politisé pour faire sortir une BD visant un lectorat d'enfants. En revanche, un tel climat aurait vendu plus d'exemplaires, c'est pourquoi le calcul politique pouvait y prendre part.

Revenant à l'adaptation théâtrale, il y aura onze séances cet été. Suivant le succès de 1987 et 1988, le groupe ajoute « Son et Lumière » à partir de 1991 et 1992. « Jacquou le Croquant, Son et Lumières » revient en 2004 où il est monté depuis tous les deux ans. J'y assisterai le 22 juillet prochain.

Quant à la BD, il y en a trois : celles de 1998, 2012 et 2015. La première, et la dernière (« librement adaptée »), s'écartent le plus du roman¹⁰⁹. Elles s'adressent aux enfants, les personnages sont plus stéréotypés, et la mise en vignettes plus classique que dans celle de 2012, qui s'adresse aux adultes. Cette dernière cherche à rester fidèle au roman, elle s'intitule « Jacquou le Croquant, Le Serment »¹¹⁰. Donc elle traite la moitié du roman, jusqu'à la mort

¹⁰⁹ « Jacquou le Croquant », scénario de Marie-Noëlle Pichard, dessin de Pierre Frisano, mise en couleur par Marie-Paule Alluard (Paris : Éditions Bayard, Okapi, 1998) ; « Jacquou le Croquant », scénario de Lemoine, dessin de Cécile, mise en couleur par Mariacristina Federico. (Grenoble : Éditions Glénat, Vents d'Ouest, 2015).

¹¹⁰ « Jacquou le Croquant, le Serment », par Stéphane Laumonier, avec la participation de Félix & Bigotto, (Tulle : Dolmen, 2012).

du père Martissou, où Jacquou et sa mère prêtent serment contre le comte Nansac. Par le dessin, la mise en page, et les couleurs choisies (noirs et blanc, bistre), elle renvoie à l'atmosphère de la série télévisée de Lorenzi. L'édition contient une photo du bureau de Le Roy, et vise un public qui cherche une représentation fidèle de l'histoire et de l'auteur du roman. J'ai lu et je possède ces trois bandes dessinées, que j'exploiterai dans la poursuite de mes recherches.

Dernièrement, il y a l'adaptation de Laurent Boutonnat qui est sortie lors du centenaire de la mort d'Eugène Le Roy. La sortie du film a fait de l'ombre à la publication des *Études Critiques*, il est vrai que ce dernier texte n'est pas d'une lecture facile. En revanche, l'image de Jacquou, comme lien avec Eugène Le Roy, en sort renforcé en dépit du reste de son œuvre. Puisque les adaptations audiovisuelles touchent le plus grand nombre de personnes, je compte focaliser sur celles-ci parmi les adaptations. La recherche préliminaire est encourageante. Les adaptations montrent l'évolution du personnage, et la mentalité du dernier tiers du 20^e, début 21^e siècles envers la paysannerie du 19^e siècle.

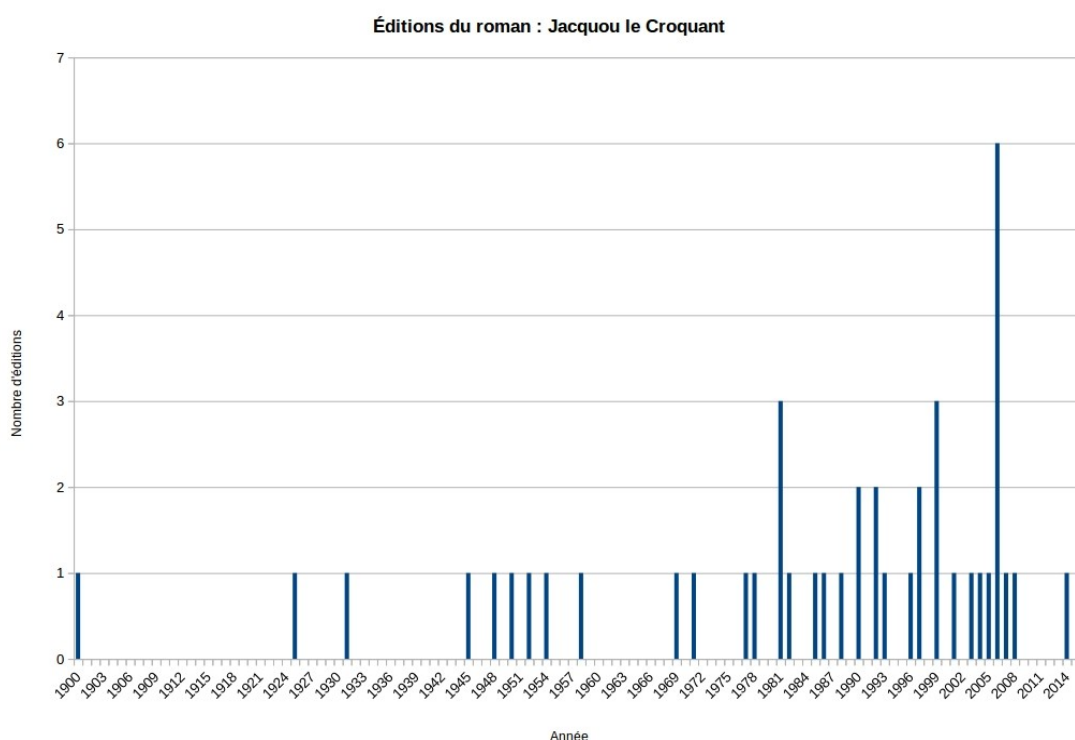


Fig. 6 : Éditions du roman
Source : BNF, J. Fleming 2016

Les adaptations vont jouer un rôle privilégié dans l'étude de la mentalité, mais il est aussi intéressant de voir le nombre d'éditions du roman lui-même. La Figure 6 montre le plus grand nombre d'éditions uniques en 2007.

Nous verrons plusieurs éditions juste après la deuxième diffusion de la série télévisée en 1981, et le plus grand nombre d'éditions en 2007 avec la sortie du film. Il me semble que l'audiovisuel impacte l'intérêt du roman, et par conséquent le héritage de l'auteur. Je vais faire la même analyse pour le roman d'Émile Guillaumin. En ce qui concerne les éditions de *La Vie d'un Simple*, Guillaumin remanie le texte plusieurs fois. Alors il faut prendre en compte les changements et les chiffres de vente.

4.2 Mise en Perspective de la France Rurale

Le mémoire s'intéresse au peuple qui ne fait pas partie du pouvoir politique au 19^e siècle : le pays occitan, et la campagne d'une façon générale, qui se caractérise par la particularité linguistique. Je voudrais mettre en perspective les histoires régionales sur la grande échelle, celle de la géographie.

Pour ce faire, nous allons considérer deux cartes en détail qui se distinguent par le fond. En premier lieu, l'image satellite fournie par Google. En deuxième lieu les données topographiques fournies par l'Information Grandeur Nature (IGN, Institut National de l'information Géographique et Forestière). Cela aide à placer les histoires locales dans un contexte européen, éventuellement mondial. Quant aux calques, il y en a deux que nous regarderons de plus près : la politique et la linguistique. Puisque les histoires concernent des territoires précis comme nous verrons, le calque politique va repérer les histoires dans les départements. Bien que le découpage politique fournisse de l'information importante, la politique seule ne peut pas donner toute l'information que nous voulons tirer.

Nous verrons le pays d'occitan ne reconnaître pas les frontières nationales. Mais aussi, le Sud de la France comprend d'autres langues d'origine latine, ainsi qu'une langue tout à fait unique : la langue basque. Autrement dit le français « officiel » doit être compris comme une deuxième langue pour la période qui nous concerne, et un signe de pouvoir et du prestige social. Au 20^e siècle, l'instruction publique et surtout l'armée ont fait beaucoup pour consolider la langue et la culture françaises. Alors un calque linguistique rend sens à la réalité sociale au 19^e, début 20^e siècles.

Nous allons suivre une série de cartes qui illustrent comment la réflexion s'est faite sur les enjeux linguistique et politique, et sur le rôle de la géographie et topographie, en évitant toutefois « le déterminisme géographique ». Celui-ci cherche à trouver un rapport entre la composition chimique de la terre et la tendance politique... Il n'y a pas un lien causal, mais il peut y avoir un rapport correspondant. Justement, la géographie, sur l'échelle de civilisation explique où le pays d'oïl et d'oc se divisent. Ainsi, un argument peut se faire pour une certaine réaction politique. Cela est en dehors de l'optique du mémoire. Considérons d'abord où se trouvent les villes des histoires.

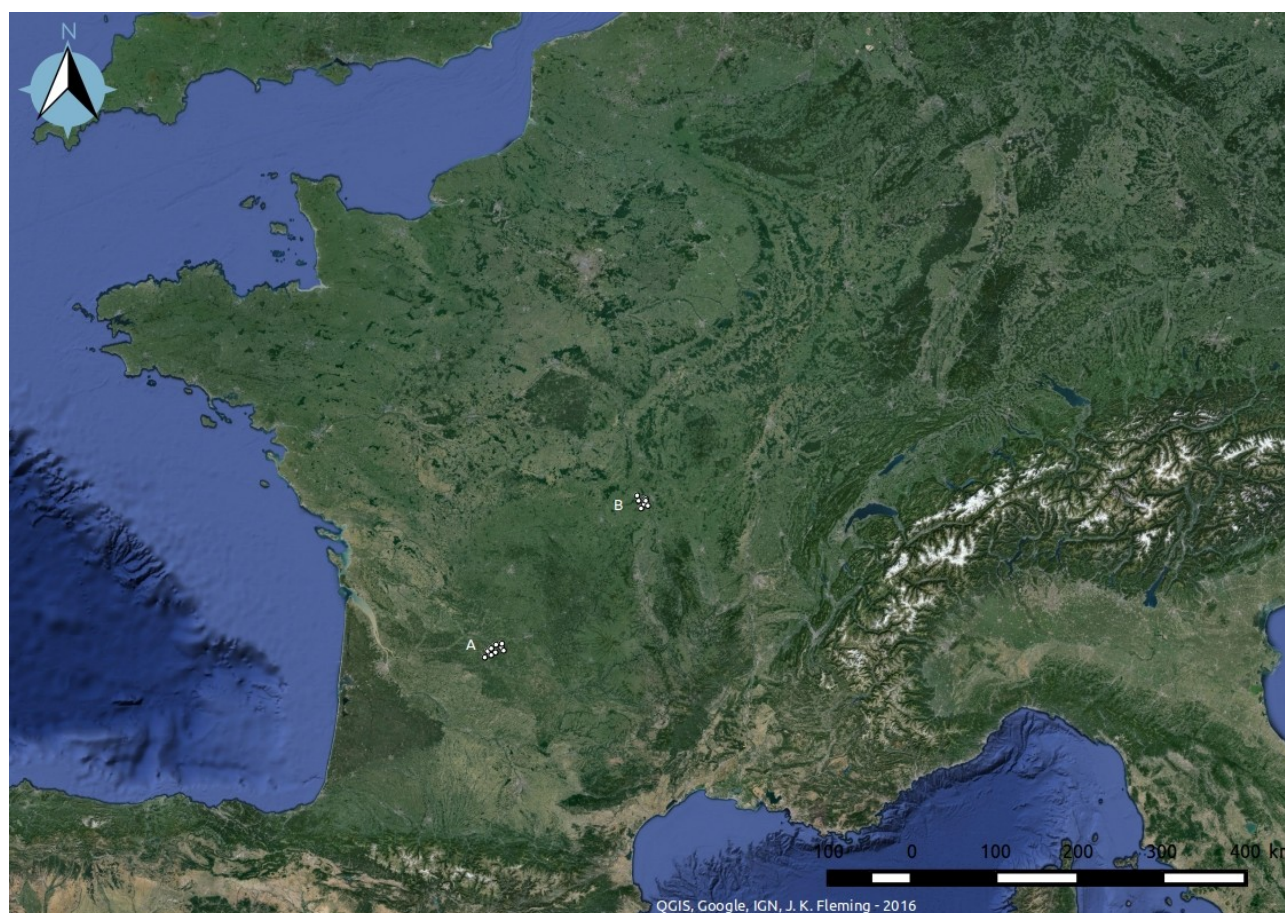


Fig. 7 : Image Satellite de France, Lieux des romans
Source: J. Fleming 2016

Depuis l'espace, nous verrons la géographie de *l'hexagone*, la forme géographique qui se définit largement par les montagnes et les mers. Sur la terre, nous verrons où sont les forêts, les vallées, les plaines, etc. Nous avons identifié les villes en deux groupes, A et B, qui comprennent l'action des histoires en France. Groupe A représente les lieux de *Jacquou le Croquant*. Groupe B représente les lieux de *La Vie d'un Simple*.

A priori, un rapport n'existe pas entre ces groupes. Seulement, ils se trouvent respectivement au sud-ouest et au centre de la France, autrement dit à la campagne. Nous savons qu'au niveau littéraire, l'histoire du groupe B a été écrite suivant la lecture de l'histoire du groupe A. Cette histoire, intitulée d'abord « La Forêt *Barade* », emprunt un mot occitan pour décrire un territoire « fermé » en Dordogne. En revanche, nous verrons que *La Vie d'un Simple* se passe en dehors de l'Occitanie, en pays bourbonnais. Après avoir considéré la politique et la linguistique avec les données topographiques, nous reviendrons à cette carte.

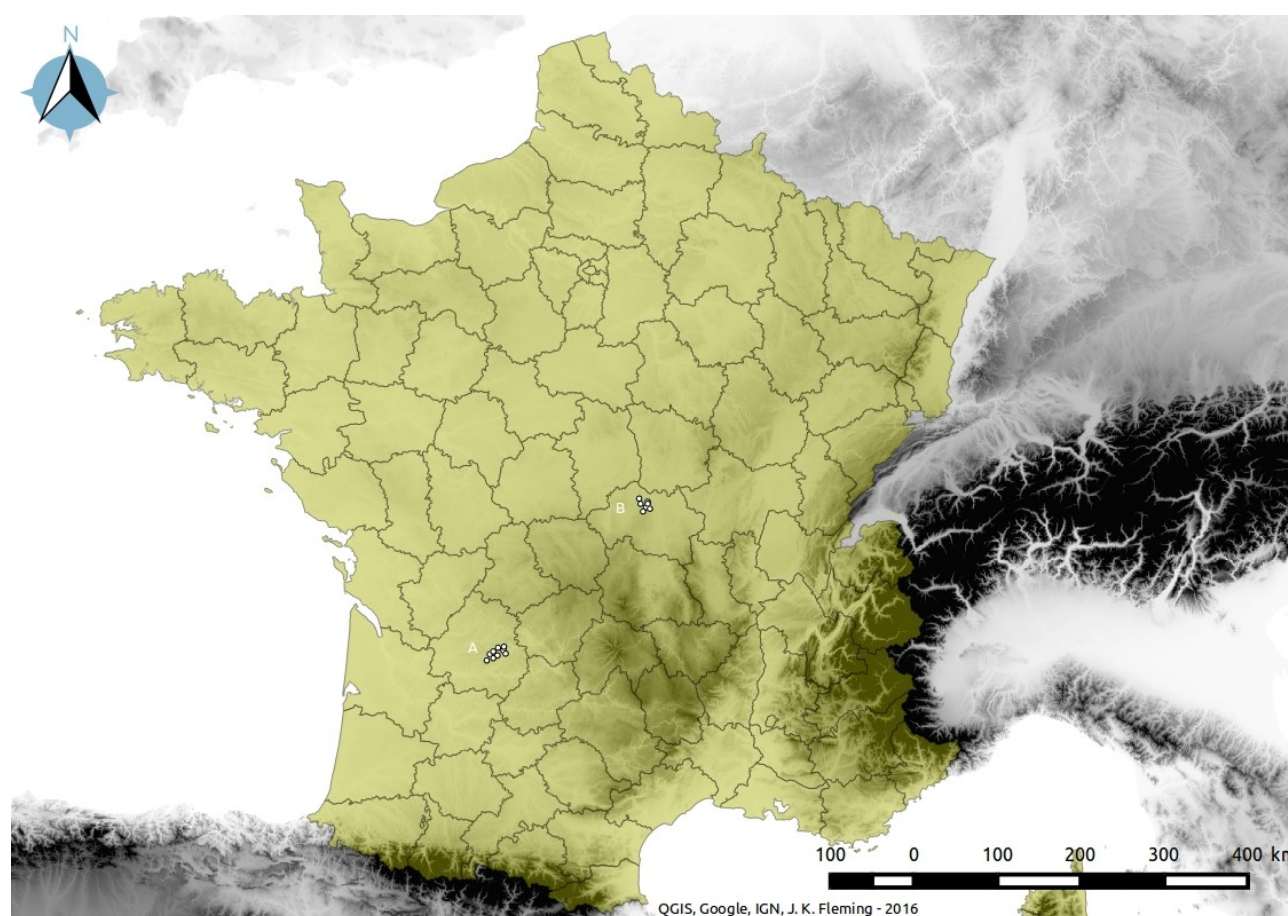


Fig. 8 : Données Géographiques de France, Lieux des romans
Source : J. Fleming 2016

Nous verrons ici les données topographiques, et les départements. La topographie présente un regard alternatif au rapport entre les humains et le territoire en question. La première carte montrait quelles montagnes avaient de la neige, où la forêt était la plus visible, parmi d'autres avantages. Mais elle a un inconvénient, l'élévation n'est pas évidente. La géographie et la topographie jouent des rôles importants, elles déterminent où les humains occupent la terre, où la migration se passe, où des communautés se rencontrent, et des indices sur la biodiversité.

Le Groupe A se trouve dans le département de la Dordogne, le Groupe B se trouve dans le département de l'Allier. Ces groupes se trouvent sur les côtés opposés d'une zone ombrée, le Massif central. Nous remarquons que l'ombrage remplit les deux départements au milieu, correspondant aux limites départementales. Au sud du groupe B, une vallée pénètre le massif vers le sud. La Dordogne et l'Allier, sont des lieux de passage du nord au sud, car le Massif central est une frontière naturelle à l'intérieur de l'hexagone. Ensuite nous verrons les villes desquelles les groupes se composent.

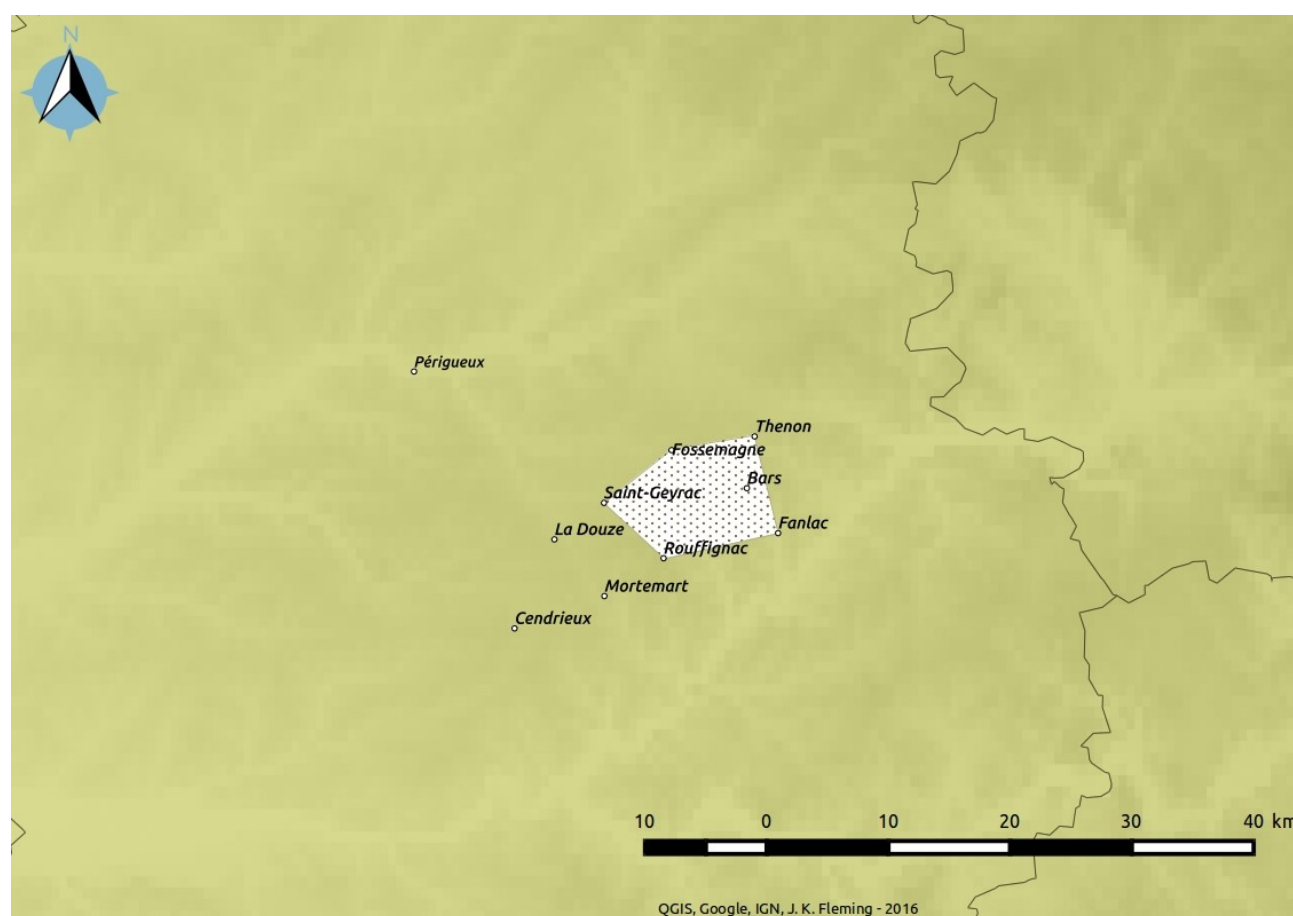


Fig. 9 : Lieux de *Jacquou le Croquant*, « Groupe A »
 Source : J. Fleming 2016

Nous avons cité la nature biographique que les romans partagent. Ici, Jacquou décrit la forêt dans laquelle l'histoire se passe :

« Dans les temps anciens, à ce qu'il paraît, la forêt était beaucoup plus vaste et considérable que maintenant, car elle s'étendait sur les paroisses de Fossemagne, de Milhac, de Saint-Geyrac, de Cendrieux, de Ladouze [sic], de Mortemart, de Rouffignac, de Bars, et venait jusqu'aux portes de Thenon. Encore à cette époque où j'étais petit drôle, quoique moins grande qu'autrefois, elle était cependant bien plus étendue qu'aujourd'hui, car on a beaucoup défriché depuis. Elle se divisait, ainsi qu'aujourd'hui, en plusieurs cantons, ayant un nom particulier : forêt de l'Herm, forêt du Lac-Gendre, forêt de La Granval ; mais lorsqu'on parlait de tous ces bois qui se tenaient, on disait, comme on dit encore : « la Forêt Barade », qui vaut autrement à dire comme « la Forêt Fermée », parce qu'elle dépendait des seigneurs de Thenon, de la Mothe, de l'Herm, qui défendaient d'y mener les troupeaux.¹¹¹ »

Toute l'histoire se passe dans un rayon de 10 km, hormis les procès à Périgueux. L'historien Jean-François Soulet le note également pour l'histoire d'Émile Guillaumin.

¹¹¹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 106-107.

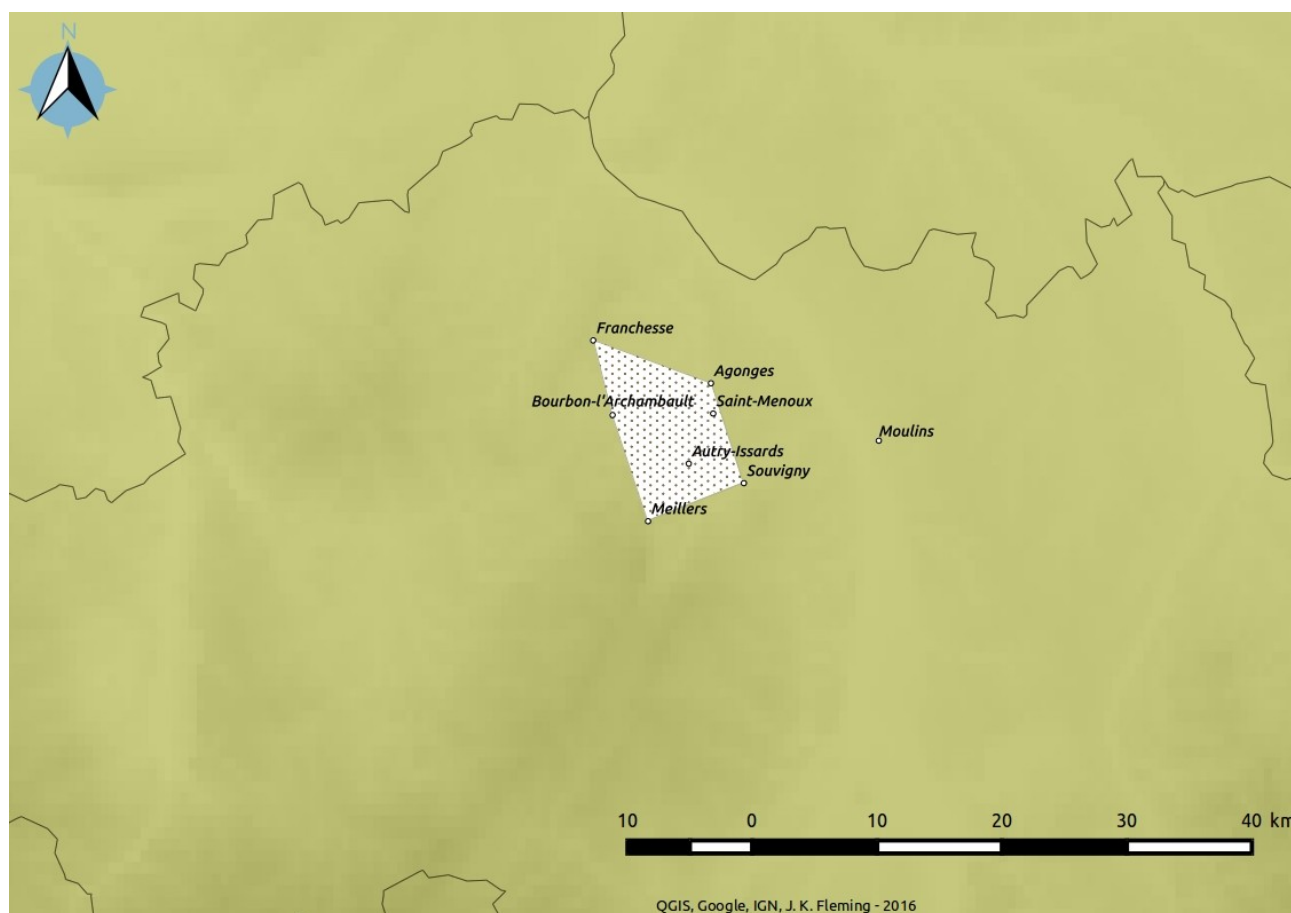


Fig. 10 : Lieux de *La Vie d'un Simple*, « Groupe B »
Source : J. F.

Dans son article, Jean-François Soulet décrit le contexte sous : « Un îlot de terre bourbonnaise » :

« La vie d'Étienne Bertin, personnage central du roman de Guillaumin, se déroule tout entière sur un îlot de terre bourbonnaise. Pour en mesurer les limites, il suffit de prendre un compas, d'en placer la pointe à la jonction de la route départementale 134 et du ruisseau Chamaron, au sud-est de Bourbon l'Archambault, et de tracer un cercle d'un rayon de dix kilomètres... Tous les lieux qui ont marqué l'existence de ce petit métayer se situent à l'intérieur de cette sphère...¹¹² »

Ainsi que « La Forêt Barade », l'histoire se situe dans un contexte très spécifique. Puisqu'il ne s'agit pas de lieux, ni de paysans, « types », nous commençons par la précision. D'une part nous pouvons identifier ce qui est propre, que ce soit à la paysannerie de l'Allier ou la Dordogne. D'autre part nous identifions ce qui change entre ces lieux, notamment la terre, la géographie où se trouvent les paysans. Ceci détermine comment l'exploitation est faite, ainsi que le rapport de pouvoir entre les classes en campagne.

¹¹² J.-F. Soulet, « La Quotidienne d'un paysan français aux XIX^e siècle vue par Émile Guillaumin », p. 2.

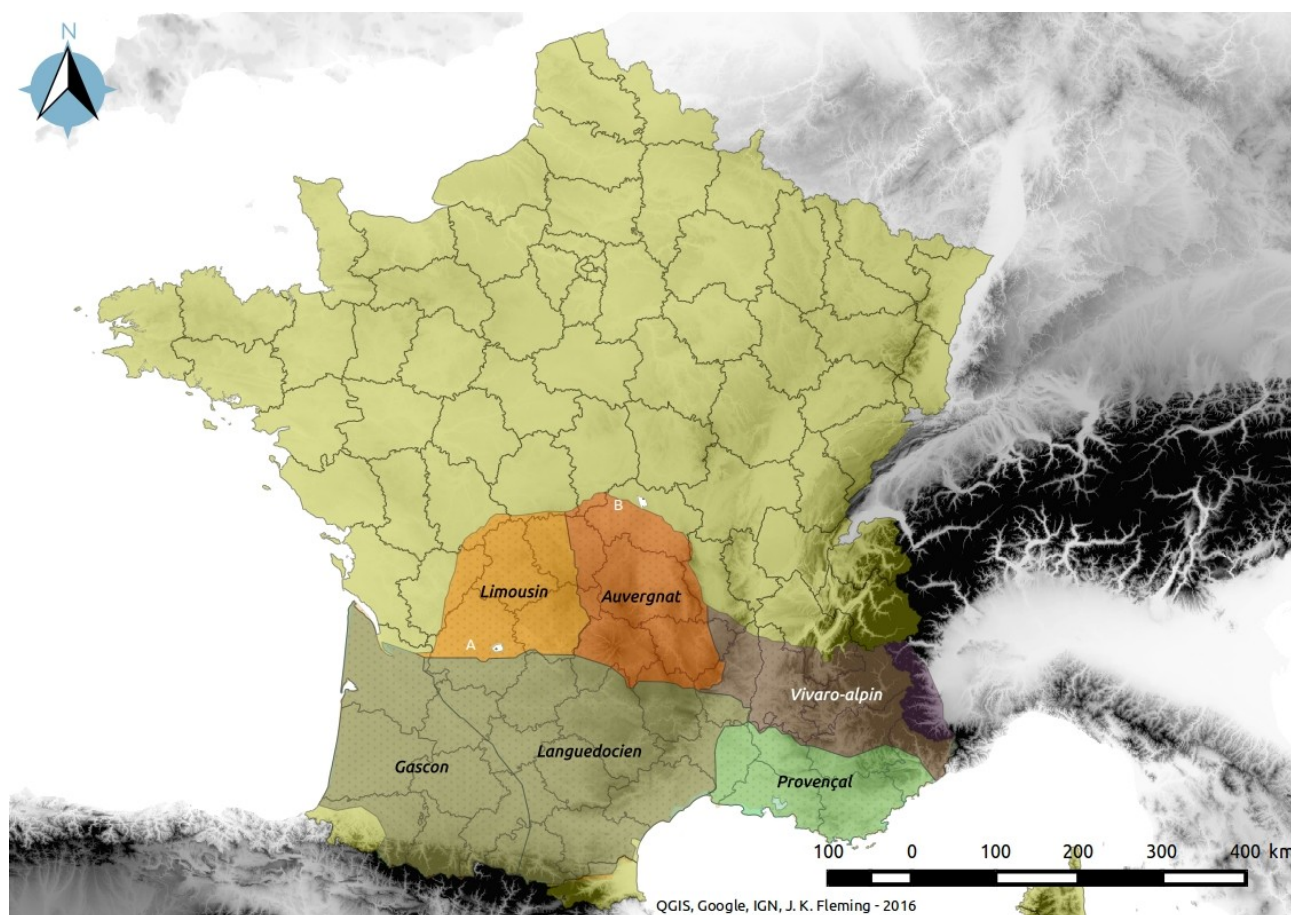


Fig. 11 : Frontières Linguistiques

Source : J. F.

Les départements suivent la topographie, mais aussi la réalité linguistique. Nous voyons ici un calque dressé sur les données d'IGN et les départements. Les Groupes A et B se trouvent sur deux frontières linguistiques. Quant au groupe A, deux *dialectes* de langue d'oc : le limousin et le languedocien. Quant au groupe B, deux familles de *langues* : l'auvergnat (d'oc) et le bourbonnais (d'oïl).

Je suis tombé par hasard à Emmaüs sur un vieux guide touristique pour la Dordogne et le Lot¹¹³, qui est juxtaposé au sud-est. Ces régions, appelées Périgord et Quercy, étaient proposées ensemble grâce au grand nombre de châteaux dans une géographie partagée. On y découvre beaucoup de châteaux forts, placés stratégiquement sur les collines abondantes. Traçant une ligne au sens inverse de Dordogne-Quercy, la Charente est juxtaposée au nord-ouest du Périgord. Elle marque la frontière des pays d'Oc et d'Oïl.

D'une part, le Périgord porte un dialecte de l'occitan qui n'est pas tout à fait le limousin. Le Roy fut le parrain de l'école félibrige : *Lo Bournat*, qui mettait en valeur la

¹¹³ « Périgord Quercy », Guide de Tourisme, 3^e éd. (Paris : Pneu Michelin, 1993).

langue périgordine, et rivalisait avec l'école aînée : *Limouzi*. D'autre part, le Périgord s'étend sur le territoire languedocien ainsi que le limousin. C'est un lieu de mélange culturel sur la grande échelle : « Le syncrétisme se traduit par la naissance d'un nouveau panthéon gallo-romain, mais aussi par une architecture religieuse originale, laquelle apparaît notamment à Périgueux avec la tour de Vésone.¹¹⁴ »

Les lieux de passage, où des sociétés se rencontrent, sont très intéressants pour l'histoire globale, ou l'histoire dite « glocale » visant un territoire spécifique sur la grande échelle du temps. Eugène Le Roy écrit d'abord pour les Périgordins, puis pour faire connaître les histoires périgordines à l'étranger. De la même manière, Émile Guillaumin voulait que les gens à Moulins et Paris sachent au juste ce qu'est « la vie d'un simple ». Ce n'est pas par hasard que l'identité d'une communauté, attachée fortement à la terre, se concrétise dans les lieux de rencontre. C'est là où on voit le plus clairement la variété d'une société. En revanche, la diversité peut être appréhendée au 19^e siècle comme nuisible au nationalisme naissant. Ce qui s'était bâti sur une langue et une culture centralisées.

Nous avons vu dans la figure 11, des frontières linguistiques et politiques en fonction des romans. Les départements semblent refléter les frontières géographiques, divisant le nord du sud de la France. Mais elles découpent deux départements en particulier, la Charente et l'Allier, où on entre le plus facilement en pays d'oc. La réalité linguistique n'est pas respectée par les départements, au contraire, les départements sont presque toujours situés sur la frontière linguistique ; notamment tout au long des pays gascon et languedocien. Y a-t-il une raison pour la division en deux des départements en pays d'Oc ? Je voudrais voir quel est le découpage en Bretagne, et dans la France Rurale d'une façon générale.

Or, le pays vivaro-alpin s'étend un peu à l'est en Italie dans les montagnes. Sur les bords des Pyrénées, le pays d'Oc rencontre d'autres langues. À l'ouest, le pays Basque s'étend en France et en Espagne. À l'est se trouve le pays catalan qui s'étend pareillement entre deux pays. Quoique la langue catalane soit plus proche de l'occitan que l'espagnol ou le français, elle est encore une autre langue latine. La langue basque demeure un mystère, ayant une origine en dehors de l'énorme famille des langues *indo-européennes*.

¹¹⁴ Antoine Lebègue, *Histoire des Aquitains*, nouv. éd. (Bordeaux : Sud-Ouest, 1992), p. 51.

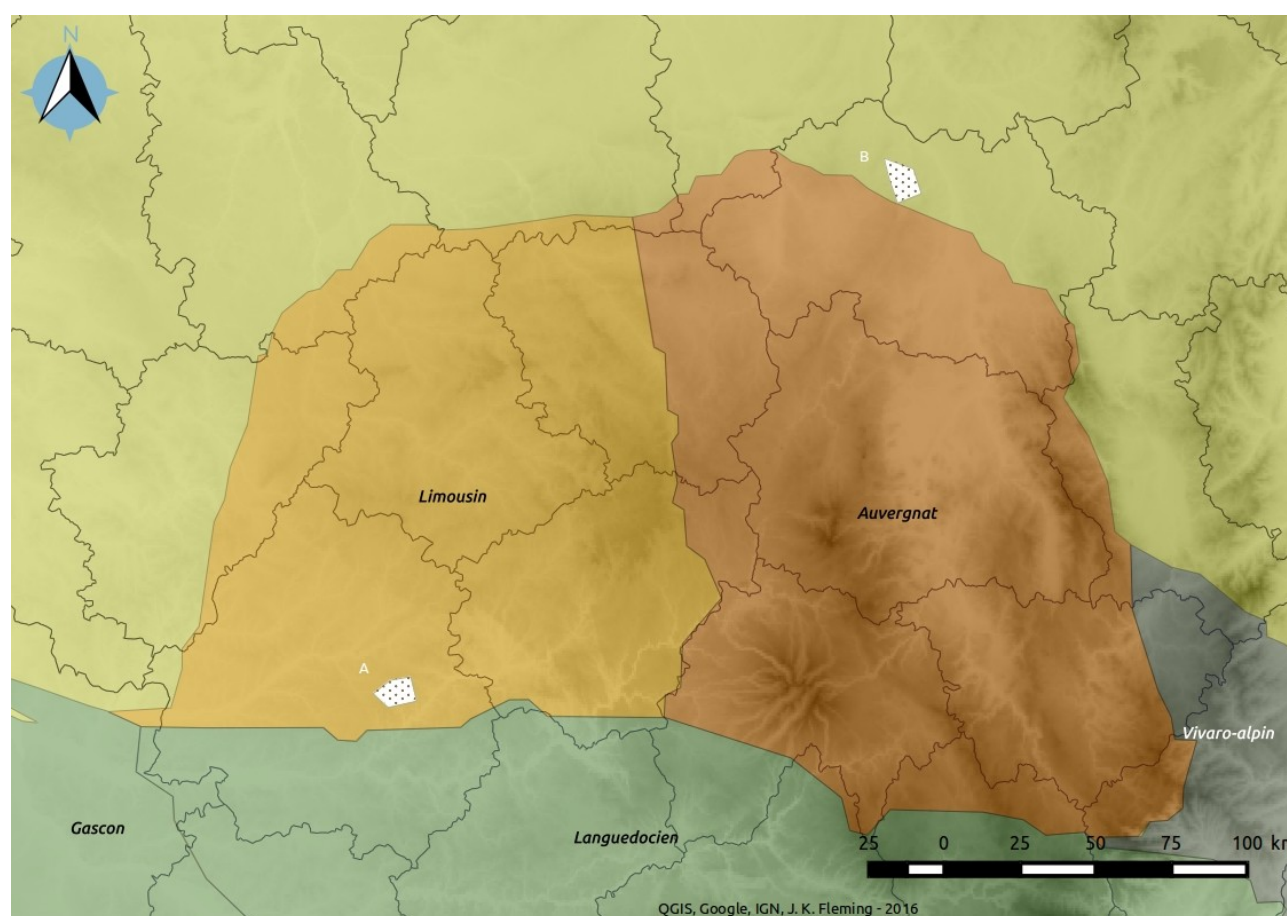


Fig. 12 : Détail des Frontières Linguistiques
 Source : J. Fleming 2016

Une étude comparative avait été faite en 2012 sur les cartes de Cassini, dont les chercheurs étudiaient les forêts autrefois en rapport aux actuelles. C'était la première étude de ces cartes avec les méthodes modernes, le système d'information géographique (S.I.G.). Dont nous avons utilisé « QGIS », un logiciel puissant, gratuit et libre, pour générer les cartes du mémoire.

Les chercheurs montrent l'existence des forêts un peu partout en France. À la fin du 18^e siècle, « Ardennes, Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Bourgogne, mais également le Var par exemple, étaient les régions les plus forestières à cette époque (>25%), alors que l'Auvergne et le Limousin étaient fortement déboisées.¹¹⁵ » Alors les régions qui nous concernent étaient en train d'être défrichées. Les petites forêts ne sont pas toutes représentées dans les cartes de Cassini. Sous le sous-titre « Aquitaine », le Périgord est mentionné brièvement : « Dans le Périgord, la majorité des boisements sont récents. Les noyaux

¹¹⁵ Vallauri D., Grel A., Granier E. et Dupouey J.L., « Les forêts de Cassini. Analyse quantitative et comparaison avec les forêts actuelles » (WWF/INRA : Marseille, 2012), p. 2.

forestiers anciens sont de taille inférieure à 2500 ha et disséminés.¹¹⁶ » La petite forêt « fermée » de Le Roy correspond avec cette observation.

Sous le sous-titre « Auvergne », les chercheurs notent un changement entre le massif central et le nord de France. Il s'agit de l'élévation des montagnes qui joue un rôle dans la biodiversité et la présence d'arbres.

« En Auvergne, la dynamique forestière semble opposer le nord (au nord de Clermont-Ferrand) et le sud. Le nord se caractérise par la présence de nombreux grands noyaux forestiers anciens (comme par exemple le massif forestier de Tronçais, la forêt domaniale des Colettes à l'ouest de Vichy, l'arc forestier privé à l'est de Moulins, les Bois noirs et la forêt domaniale de l'Assise à l'est de Thiers) avec de grandes surfaces déboisées depuis Cassini, particulièrement le long de la Loire. Au sud, une forte dynamique de recolonisation marque les zones de basse montagne. Toutefois, on trouve quelques grands noyaux forestiers anciens, comme le bois de La Bourboule, les forêts domaniales de Maubert et d'Algèze...¹¹⁷ »

Ces forêts figurent au début de l'histoire de Guillaumin. Ce sont les scieurs de bois qui distraient Tiennon, le petit garçon bourbonnais qui était responsable des brebis. Parce qu'il est allé parler avec les scieurs, quelques brebis s'étaient perdues à cause de la mauvaise herbe qu'elles avaient trop mangée. Lorsque le propriétaire rend visite à la famille Bertin, il dit : « Et toi [Tiennon], brigand d'Auvergne... ». Tiennon commente : « Il m'appelait « brigand d'Auvergne » en souvenir du jour où j'avais laissé pénétrer les moutons dans le trèfle pour m'être allé promener dans la forêt avec le scieur de long auvergnat.¹¹⁸ » Alors dans la mentalité du propriétaire, le « brigand d'Auvergne » est associé à la perte de ses biens.

J'ignorais la logique qui liait « auvergnat » au « brigand », de la même manière que le mot « croquant » est employé au lieu de « rebelle ». L'histoire culturelle et linguistique aident à comprendre la mentalité, et comment ces mots sont employés. Bien que le sobriquet « brigand d'Auvergne » soit une plaisanterie, il montre encore que les rapports sociaux sont complexes en Allier. La politique et la linguistique sont importantes, mais la géographie triangule nos renseignements sur le territoire.

La forêt est un élément important. Elle est quasiment un personnage dans *Jacquou le Croquant*, autant que la mine monstrueuse l'est dans le roman *Germinal* par Zola. La forêt protège le Martissou, ainsi que Jacquou qui y devient adulte. Le *maquis* donne un recours aux rebelles. L'imagination la transforme en lieu hanté par les loups et les brigands. Ayant dressé une carte, nous voyons plus carrément la réalité géographique qui soutient des références culturelles et linguistiques.

¹¹⁶ Vallauri, et al., « Les forêts de Cassini », p. 48.

¹¹⁷ Vallauri, et al., « Les forêts de Cassini », p. 49.

¹¹⁸ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 58.

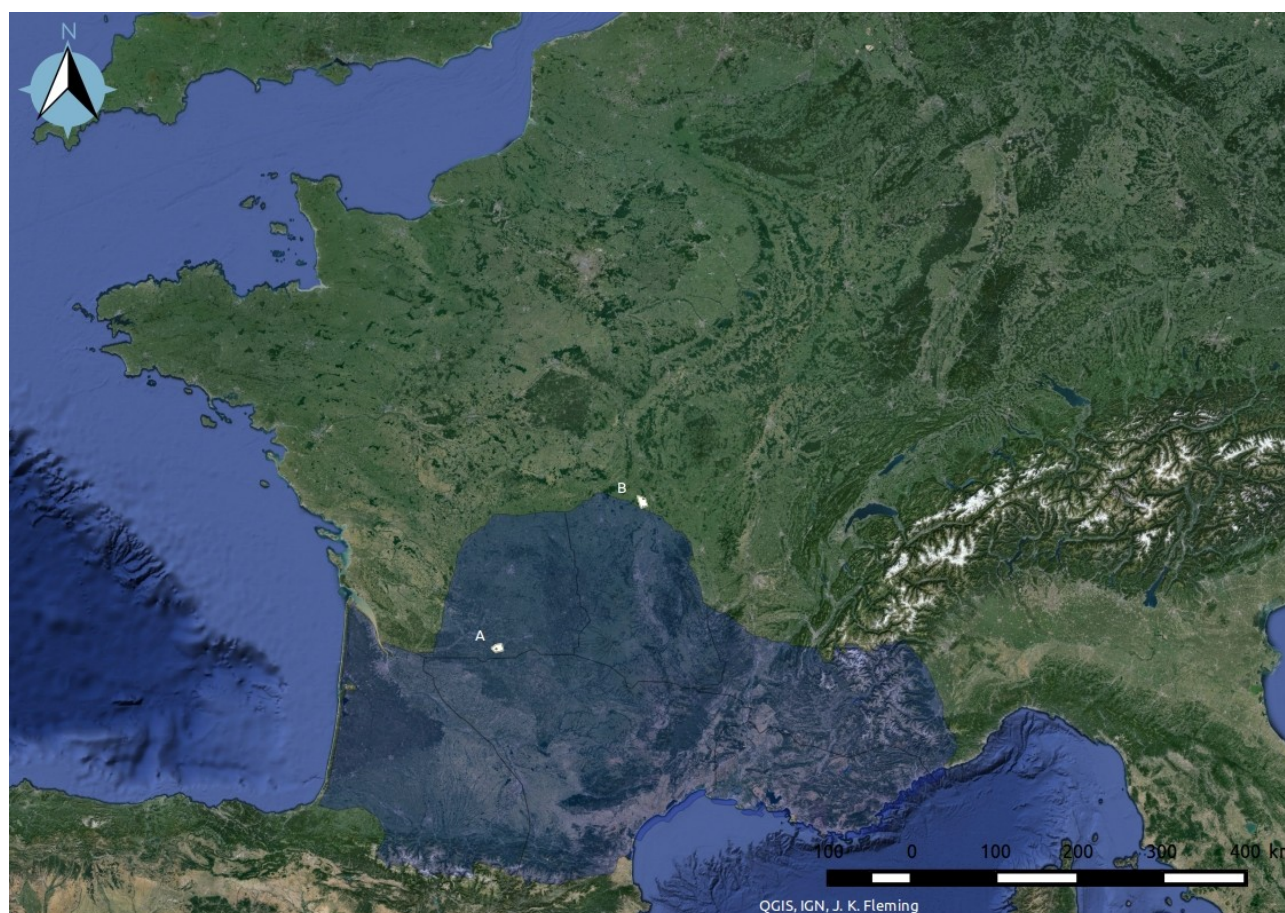


Fig. 13 : Détail des Frontières Linguistiques

Source : J. F.

L'historien Christophe Charle parle dans son livre d'histoire sociale du 19^e siècle, du système de pouvoir des notables qui « organise les rapports sociaux et politiques sur une base « réelle », la terre et la capacité économique, dont tous les autres pouvoirs ou atouts sociaux dérivent.¹¹⁹ »

Le métayage ne fonctionnait pas de la même façon en Dordogne et en Allier. Notamment la géographie ne permettait pas les grandes fermes dans le pays boisé et rocheux de Périgord. Tandis qu'en Allier, qui se situe le dos aux montagnes, l'auteur de *La Vie d'un Simple* va lutter contre les grands propriétaires. La proximité d'un territoire à la capitale est aussi un enjeu dans l'histoire sociale et intellectuelle, comme nous voyons dans l'histoire de Le Roy. Parlant de Paris, une expression paraît dans *Jacquou* : « C'est à Pampelune ! », « Lorsqu'on parlait d'un pays dont on ignorait la situation.¹²⁰ » Pour le paysan au 19^e siècle, Paris est un pays chimérique, des dames riches et belles. Ainsi nous pouvons réfléchir davantage aux rapports géographiques, politiques et linguistiques.

¹¹⁹ Christophe Charle, *Histoire sociale de la France aux XIX^e siècle* (Paris : Seuil, 1991), p. 10.

¹²⁰ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 184.

4.3 Langue et Culture

Nous avons repéré où les histoires se passent, et comment la géographie joue un rôle dans l'étude. À cet égard il y a encore de la recherche à faire. La partie précédente met en valeur la dernière piste : « Langue et Culture ».

En dépit de la géographie, la langue et la culture s'étudient moins facilement en dehors du pays en question. C'est pour cela que je suis profondément reconnaissant à tous mes professeurs à l'UPPA, et surtout aux Palois qui m'ont accueilli entre 2013 et 2016. En 2012, je me suis rendu compte en lisant les traductions de ces romans puissants, qu'il y avait quelque chose qui se perdait, sur laquelle il était difficile de mettre le doigt. Dont le sobriquet « croquant », qui n'est qu'un exemple que je voudrais aborder ici.

Alors je voulais comprendre l'origine et le sens du mot « croquant », et pourquoi pas « croustillant » ? Aujourd'hui, le mot « croquant » renvoie au livre, au gâteau du même nom, au paysan révolté, ou au paysan tout court. Dans le roman *Jacquou le Croquant*, le personnage principal devait l'assumer. Étant sorti de la cachette au château de l'Herm, Jacquou se rappelle le sobriquet devant les paysans assemblés, avant de mettre le feu château :

« Vous avez tous vu près de la Vézère, en allant à la dévotion de Fonpeyrine, les ruines du château de Reignac, dans la paroisse de Tursac. Il y avait là, avant la Révolution, un noble si gredin, si mauvais sujet pour les femmes, qu'on l'appelait dans le pays : *le bouc de Reignac*. Eh bien, ces ruines, c'est mon grand-père qui les a faites avec les gens de Tursac, fatigués des malfaisances de ce misérable... de même que les gens de Tursac ont brûlé Reignac, il nous faut brûler l'Herm. L'abolition totale de ce repaire de bandits achèvera de ruiner ce prétendu seigneur, qui s'en ira mendier de château en château une pitié méprisante qui sera son plus grand châtiment ! ...

« Croyez-m'en, mes amis ! Je suis d'une race où l'on s'y connaît. Du temps de Henri IV, un de mes anciens, chef d'une troupe de croquants, brûlait les châteaux des nobles, tyrans du pauvre paysan, et c'est de celui-là que nous vient ce sobriquet de *Croquant* ! Mon grand-père brûla Reignac, comme je viens de le dire ; moi, j'ai commencé, il y a treize ans, en brûlant la forêt de l'Herm, et aujourd'hui, je vais faire flamber le château !¹²¹ »

Ayant pris le château sans tuer personne, Jacquou seul met le feu et revendique son geste, mais trois paysans, pris au hasard, sont amenés avec lui. Lors du premier jour du procès, le 29 juillet 1830, les témoins sont entendus pour et contre Jacquou et ses compagnons. La plus jeune fille de Nansac « ne témoigna rien que la vérité », en dépit du témoignage de ses sœurs. Ensuite, les paysans qui faisaient « le récit naïf de leurs misères », et en dernier lieu parla le chevalier Galibert, qui « eut un grand succès ». Le procès est ajourné, et reprend le 30 juillet 1830.

¹²¹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 348-349.

« Le lendemain on savait qu'à Paris le peuple avait battu les Suisses, la garde royale, et que Charles X était en fuite. Ces nouvelles estomaquèrent quelque peu les gens de la justice qui attendaient autre chose ; mais pourtant ça n'empêcha pas le procureur de demander ma tête avec âpreté. Ce n'était point l'homme juste qui s'élève au-dessus des hommes et des choses, qui pèse les circonstances, scrute les motifs, tient compte des événements et requiert le châtement qui dans sa conscience lui paraît équitable : non, son métier était de me faire guillotiner, et il faisait tout son possible pour y arriver. Il assura que j'avais le crime dans le sang, témoin cet ancien à moi, pendu autrefois pour révolte et incendie, à qui je devais le sobriquet injurieux de *Croquant*. De celui-là, il passa à mon grand-père emprisonné à la veille de la Révolution pour avoir brûlé le château de Reignac ; puis vint à mon père, le meurtrier de Laborie, mort au bagne, et enfin, arrivant à moi, il dit que j'avais dépassé mes ancêtres en précoce perversité, puisque, avant d'incendier l'Herm, à l'âge de huit ans j'avais brûlé la forêt du comte.¹²² »

L'avocat M. Fongrave le suit avec un discours passionné, « reproduit en entier le lendemain, par le journal *l'Écho de Vésone* ». Ceci est le nom du journal où se trouve le procès du comte de Mansac, contre un paysan, M. Lafon et le chevalier Gilibert, cité dans la partie 3.1. Eugène Le Roy termine le discours du bon avocat ainsi :

« Si l'on consulte l'histoire, on voit que, jusqu'à la Révolution qui en fut comme la synthèse, tous les soulèvements populaires ont été causés par la tyrannie cruelle des puissants : Bagaudes, Pastoureaux, Jacques, Gauthiers, Croquants...

« Ferral et ses compagnons ont fait en grand : à défaut de la loi, ils ont appelé la force au service de la justice. Acquittez-les, messieurs ! La Révolution, triomphante à Paris, ne peut être condamnée ici. Acquittez-les, et vous comblerez les vœux de vos concitoyens qui vous béniront pour avoir jugé, non en froids légistes, mais en hommes de cœur que rien de ce qui touche à l'humanité ne laisse indifférents !¹²³ »

On voit que le sobriquet est employé différemment selon l'interlocuteur. Le sens du mot change. Dans le roman *Jacquou le Croquant*, Le Roy fait que le personnage principal assume le sobriquet injurieux, ainsi il revendique l'héritage de ses anciens. De la même façon que « Roi » est un terme honorable, cela signifiait autre chose à l'époque romaine, lorsqu'on l'affichait au-dessus de Jésus, « Roi des Juifs ». Dans ce contexte, le sous-entendu est grave.

Dans *Études Critiques sur le Christianisme*, Le Roy suit l'évolution des doctrines, des croyances et des pratiques. Il démontre aussi la justification « tirée par les cheveux » des intellectuels religieux, qui détournent le sens des mots :

« Les théologiens entre eux, dans leurs disputes, se paient d'équivoques, de mots forgés ou détournés de leur sens, de raisonnements alambiqués, de termes mal définis, d'hypothèses bizarres, d'expressions auxquelles chacun des contendants [sic] attache une signification différente. C'est ainsi qu'ils croient dérober aux profanes, le néant de l'objet de leurs

¹²² Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 362-363.

¹²³ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, pp. 367-368.

discussions ; mais on peut dire d'eux, ce que Scaliger disait des Basques : on assure qu'ils s'entendent entre eux, mais je n'en crois rien.¹²⁴ »

La langue et la culture se lient fortement dans l'appréhension du monde, et d'autrui. À propos des Basques, Arnaud Mitz dit qu'ils étaient hostiles à la Révolution à cause de la concentrations des prêtres qui n'avaient pas prêté serment à la constitution civile du clergé, comme l'a fait le curé Bonal. Bertrand Barère, révolutionnaire convaincu, généralisait à tout le peuple basque cette opposition à la Révolution disant que, par conséquent, « *le fanatisme parle basque* »¹²⁵.

Lié au sobriquet, le « surnom » est impliqué dès la première ligne de *La Vie d'un Simple*. La façon de donner et employer un surnom, ou un sobriquet, est un élément important de la culture et de la langue en France Rurale :

« Je m'appelle Étienne Bertin, mais on m'a toujours nommé « Tiennon ». C'est dans une ferme de la commune d'Agonges, tout près de Bourbon l'Archambault, que j'ai vu le jour au mois d'octobre 1823. Mon père était métayer dans cette ferme en communauté avec son frère aîné, mon oncle Antoine, dit « Toinot ». Mon père se nommait Gilbert et on l'appelait « Bérot », car c'était la coutume, en ce temps-là, de déformer tous les noms.¹²⁶ »

Alors Étienne Bertin devient « Tiennon ». Au sud de la France, Étienne deviendrait « Tiennou ». Les noms des Ferral se transforment également. Le « ou » est ajouté à beaucoup de noms. En Périgord, Martin s'appelle Martissou, il me semble que 'Françou' vient de François, (plusieurs adaptations le changent en Marie...), Jacques s'appelle Jacquou. On voit « Jansou » parmi d'autres noms terminant par « ou ».

Ces transformations sont en fonction de l'esthétique, ils facilitent la prononciation d'un nom (Tiennon), ou le rendent plus doux (Martissou, Françou, Jacquou). Le surnom se différencie du sobriquet, qui existe en fonction de la personnalité d'une personne, qui peut transmettre l'héritage d'une famille. Ainsi « le Croquant », qui se passe de père en fils. Cela correspond avec une histoire des rebelles, des *jacqueries* en Périgord. Donc on se demande si le nom Jacques (Jacquou) est innocent.

Le sobriquet hante la famille Ferral dans *Jacquou* « *le Croquant* ». Mais le sobriquet, n'était pas dans le titre originel, il ne s'agit pas d'un élément formateur de l'histoire. Il paraît rarement dans l'histoire. Et il change de sens selon l'interlocuteur. En campagne, le méchant

¹²⁴ Le Roy, *Études Critiques*, p. 143.

¹²⁵ Arnaud Mitz, « Les Basques, peuple le plus ancien d'Europe », dans *Nouvelle Revue d'Histoire*, n° 11 automne-hiver 2015, p. 26.

¹²⁶ Guillaumin, *La Vie d'un Simple*, p. 1.

régisseur Laborie emploie une formule simple : « Martissou le Croquant¹²⁷ ». Lorsqu'il est en prison à Périgueux, sa femme veut parler avec « Martissou, de Combenègre¹²⁸ ». L'homme dernière le guichet lui répond « Ah ! l'assassin de Laborie... », tandis que l'avocat demande à Françou, « C'est vous qui êtes la femme de Martin Ferral ?¹²⁹ ». Enfin, on lit la sentence de « Martin Ferral, dit le Croquant, de Combenègre...¹³⁰ », alors son nom complet et le sobriquet, ayant le lieu d'habitation attaché par la particule.

Nous avons vu dans *La Vie d'un Simple* que, ayant vécu 25 ans à La Creuserie, la personne du vieux Tiennon est attachée à cette terre : « Tiennon de La Creuserie » ou « Père Bertin de La Creuserie ». Pendant son enfance, le sobriquet « brigand d'Auvergne » lui est donné brièvement. Ces titres *de facto* fournissent des pistes sur la langue et la culture.

Le sobriquet « brigand d'Auvergne » est intéressant pour la mentalité envers la France Rurale. Pendant le master, j'ai recherché tout ce qui avait un rapport avec le mot « croquant » et « jacquerie ». Je fais le rapport entre l'histoire en Périgord et celle sur la frontière d'Auvergne, d'une part à cause du lien direct entre Le Roy et Guillaumin, d'autre part l'idée d'un « croquant » et d'un « auvergnat » apparaissent ensemble dans une chanson par le chanteur renommé George Brassens.

« Chanson pour l'Auvergnat » apparaît dans son album sorti en 1954, *Les Sabots d'Hélène*, qui parle des « croquants », et « croquantes », qui ne voulaient pas lui donner de secours, alors qu'un Auvergnat l'aidait enfin. Deux ans plus tard, Brassens fait sortir un album en 1956 appelé « Je me suis fait tout petit » avec la chanson « Les croquants ». Elle fait référence au paysan qui visite le bourg. Ces chansons sont reproduites en annexe. Or, le Petit Larousse indiquait en 1967 que le mot « croquant » n'existe qu'au masculin¹³¹. Ces exemples ajoutent à la culture qui donne un sens aux mots. La renommée de Brassens est définitive dans le champ de la musique, mais il existe depuis 1999 un groupe de musique qui s'appelle « Les Croquants » qu'il faudra explorer.

La recherche va continuer à étudier ces pistes. Je compte travailler sur la langue et la culture occitanes, ainsi que la langue et la culture basques. Même cela ne suffit pas pour rendre compte de toute la richesse culturelle et linguistique en France, mais il y a un début à tout...

¹²⁷ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p 31.

¹²⁸ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p 87.

¹²⁹ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p. 88.

¹³⁰ Le Roy, *Jacquou le Croquant*, p 96.

¹³¹ <https://fr.wiktionary.org/wiki/croquant>, consulté le 15 mars 2016.

5 Conclusion Provisoire

Ce mémoire s'achève mais, la recherche continue cet été, elle continuera dans une thèse en Master à l'UNLV. Les sources sont documentées, et j'ai commencé la lecture pour l'historiographie, mais il faut que j'en fasse beaucoup plus, surtout en ce qui concerne *La Vie d'un Simple* et Émile Guillaumin. Alors en conclusion, je vais parler de l'état de l'historiographie allant vers la prochaine étape, où elle doit se poursuivre.

En 1976, deux livres sont publiés en même temps par deux experts de la France Rurale, Eugen Weber et Georges Duby. Weber se focalise sur le long 19^e siècle dans *Peasants into Frenchmen*¹³². La série ambitieuse de Duby, *Histoire de la France Rurale*, en aborde toute l'histoire. Elle se poursuivait cette année-là par la parution du troisième tome qui couvre la même période : 1789 à 1914¹³³.

Suivant le climat de Mai 68, l'historiographie sur la France Rurale croît pendant les années 70. Le monde académique s'intéressait à la campagne. La société populaire s'y intéressait en même temps. La série télévisée « Jacquou le Croquant » par Stelio Lorenzi, inspirait des œuvres sur les soulèvements en campagne, ainsi qu'une réaction immédiate par les Jeunes Agriculteurs¹³⁴. Sans doute elle influençait les titres qui traitent l'auteur et le roman. La série est née dans le climat *soixante-huitard*, elle lui sera fidèle lors de la deuxième diffusion. En effet, elle alimentait immédiatement une grève en 1981 à Neuvic en Dordogne qui durait trois semaines. Les plaintes se focalisaient sur les heures de travail, le paiement du « treizième mois » et la reprise du travail sans licenciement¹³⁵. La grève était organisée par la Confédération générale du travail (CGT).

La deuxième adaptation audiovisuelle fut en 2007, sans controverse politique. Au contraire, les historiens se lamentaient sur sa transformation en épopée. Elle perd son élan de révolte contre l'injustice. La série télévisée est très informatrice quant à la mentalité et l'évolution du sujet, et je crois qu'elle est en jeu dans l'historiographie, en ce qui concerne le choix de sujet et des titres.

¹³² E. Weber, *Peasants into Frenchmen : The Modernization of Rural France, 1870-1914* (Stanford : Stanford University Press, 1976).

¹³³ Georges Duby et Armand Wallon, *Histoire de la France Rurale*, tome 3, Paris : Seuil, 1976.

¹³⁴ « Interview de M. Hilaire Flandre », INA, titre coll. JT 20H, diffusé le 12 novembre 1969, 2 min., consulté le 9 déc. 2015.

¹³⁵ « Grève Jacquou le Croquant », INA, titre coll. IT1 13H, diffusé le 28 décembre 1981, consulté le 9 déc. 2015.

En 1986, l'œuvre de Weber est traduite en français, cependant sous le titre décevant *Fin des terroirs*. L'histoire sociale de Weber touche à l'histoire du peuple, et par conséquent il relève des pistes qui traite le vécu différent de l'Histoire en Bretagne et d'autres régions. Mais ce changement du titre reflète la narration historique du « Roman National », du progrès inévitable vers le présent. Se souvenant de la différence entre « le Croquant » et « *the Rebel* », je me demande l'effet du titre « Fin des terroirs » pour le livre « *Peasants into Frenchmen* ».

Je ne crois pas que le nom « Jacquou » (Jacques), attaché au sobriquet « Croquant », soit innocent. J'ai recherché les termes « Croquant » et « Jacquerie » pendant la relecture. Je commence à voir une tendance dans l'historiographie, mais il faut encore de la lecture pour identifier tous les arguments au fil du temps. En gros, avant 1969, on considère l'œuvre publiée par Le Roy, et comment elle s'inscrit dans la littérature régionale¹³⁶. En 1946, Marc Ballot avait essayé de comprendre Eugène Le Roy en fonction de toute son œuvre, focalisant sur la langue française qu'il y employait¹³⁷. Après les adaptations commencent à se réaliser, *Jacquou le Croquant* domine son héritage, et les travaux sur les « Croquants » et les « Jacqueries ». Nous voyons aussi des livres spécifiquement sur le Périgord « de » Jacquou ou « de » Le Roy ; et chacun donne son interprétation.

Eugène Le Roy publie *Jacquou le Croquant* à fin du 19^e siècle, focalisant sur la Restauration (1815-1830). Il me semble que l'historiographie ne traite pas assez le 19^e siècle, puisque les « Croquants » et la « Jacquerie » amènent le regard des historiens sur les siècles précédents. Si l'historiographie prend inspiration de *Jacquou*, je crois que c'est le cas, il me semble dommage de revisiter surtout le passé antérieur au 18^e siècle même, et d'ignorer la mentalité au 19^e siècle. Ces livres sont intéressants, mais il y a un trou dans l'historiographie à mon sens. Ainsi nous avons des études sur les soulèvements des 14^e et 15^e siècles. Maurice Dommanget publie *La Jacquerie*¹³⁸, Michel Mollat et Philippe Wolff publient *Ongles Bleus, Jacques et Ciompi : Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles*¹³⁹. L'historien réputé Yves-Marie Bercé écrit un livre qui traite de la période jusqu'au 19^e : *Croquants et nu-pieds. Les soulèvements en France du XVI^e au XIX^e siècles*¹⁴⁰.

¹³⁶ G. Roger, *Maîtres du Roman de Terroir* (Paris : A. Silvaire, 1959).

¹³⁷ M. Ballot, *Eugène Le Roy, écrivain rustique*, thèse de Doctorat de l'Université de Bordeaux mention lettres, (Bordeaux : Delbrel, 1946).

¹³⁸ Maurice Dommanget, *La Jacquerie*, nouv. éd. (Paris : F. Maspero, 1974).

¹³⁹ Michel Mollat et Philippe Wolff, *Ongles Bleus, Jacques et Ciompi : Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles* (Paris : Calmann-Lévy, 1970).

¹⁴⁰ Yves-Marie Bercé, *Croquants et nu-pieds. Les soulèvements en France du XVI^e au XIX^e siècles* (Paris : Gallimard, 1974).

L'histoire régionale apparaît d'une façon importante en réponse à l'intérêt nouveau, et donc l'occasion de faire sortir un livre sur le sujet. Pour une période qui me semble arbitrairement désignée, de 1800 à 1850 (puisque en ce qui concerne l'histoire régionale, il ne s'agit pas de la narration d'Histoire nationale ?), Gérard Fayolle, président de l'Institut Eugène Le Roy, publie *Le Périgord de Jacquou le Croquant, 1800-1850*¹⁴¹. D'autres livres sont réédités sur les mythes et légendes du Périgord pendant les années 70. Par exemple ces de George Rocal (1881-1963), un abbé du Périgord¹⁴².

En 1978, Marcel Secondat écrit un grand livre sur l'auteur que l'on redécouvrit : *Eugène Le Roy, connu et méconnu*¹⁴³. On y trouve, et cela m'a beaucoup intéressé, la correspondance entre Eugène Le Roy, et le jeune homme qu'il inspirait juste avant sa mort, Émile Guillaumin. En 2010, Richard Bordes et Claude Lacombe font sortir une relecture très importante, *Le vrai visage d'Eugène Le Roy*¹⁴⁴, en dépit d'une préface peu inspirante qui commence ainsi : « Encore un ouvrage sur Eugène Le Roy... On croirait la cause entendue depuis longtemps.¹⁴⁵ »

En fait j'étais frustré par les erreurs reproduites maintes fois, y compris dans le livre de Fayolle sur l'origine de *Jacquou le Croquant* et le mélange des faits. Je remercie Georges Le Nestour pour son aide, qui m'a permis de démêler les fils... Le troisième temps de l'historiographie (par nécessité) est la relecture après 2007. Richard Bordes écrit une des trois introductions d'*Études Critiques* (2007). Les autres sont écrites par Guy Penaud et Jean Page. Guy Penaud publie *Le Roy à Hautefort*¹⁴⁶ la même année, et Jean Page est un expert sur la franc-maçonnerie. Donc en 2007 la vie et l'œuvre de ce penseur du Périgord sont reconsidérées critiquement.

Pour cela, je crois qu'il y a deux raisons. Au premier lieu, le film de 2007 montre clairement combien le personnage a changé entre les *représentations* de masse (audiovisuelles), et j'approfondis la problématique à toute adaptation dans l'optique de la mentalité. Je veux savoir le changement entre la *présentation* par Eugène Le Roy et les *représentations* après 1969. En deuxième lieu, la sortie d'*Études Critiques* renforce les contributions de Le Roy en dehors de la fiction. C'est un rappel à l'œuvre monumentale

¹⁴¹ Gérard Fayolle, *Le Périgord de Jacquou le Croquant, 1800-1850*, (Saint-Amand-Montrond : Hachette, 1977).

¹⁴² Georges Rocal, *Croquants du Périgord*, nouv. éd., (Périgueux : P. Fanlac, 1970), G. Rocal, *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, (Périgueux : P. Fanlac, 1971).

¹⁴³ Marcel Secondat, *Eugène Le Roy, connu et inconnu*, (Périgueux : Les Éditions de Périgord Noir, 1978).

¹⁴⁴ Richard Bordes et Claude Lacombe, *Le Vrai visage d'Eugène Le Roy : contre enquête* ; (Périgueux : La Lauze, 2010).

¹⁴⁵ Gérard Fayolle, Préface pour *Le Vrai visage d'Eugène Le Roy*, p. 9.

¹⁴⁶ Guy Penaud et José Correa, *Le Roy à Hautefort*, (Périgueux : La Lauze, 2007).

d'Eugène Le Roy, alors que l'on considérait jusque-là *Jacquou le Croquant* comme dominant l'héritage de l'auteur.

En 2002, Hubert Delpont et Anne-Marie Cocula publient *La Victoire des Croquants : les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution : 1789 – 1799*¹⁴⁷. La figure 15 illustre le livre ; la figure 14 inspirait l'autre. Ces images montrent une narration sur la paysannerie qui ne vient pas d'elle-même. La Révolution a fait beaucoup de bien pour la paysannerie. Auparavant elle était méprisée sous les trois ordres : ce qui motivait sans doute les Jacqueries et les Croquants. Mais va-t-elle trop loin, l'idée de « La Victoire » ?



Fig. 14 : « Â faut espérer q'eu s jeu la finira ben tôt »

Anonyme, eau-forte, 1789
Source : gallica.bnf.fr



Fig. 15 : « J'savoit ben qu'jaurions not tour / vive le Roi, vive la nation »

Anonyme, eau-forte, 1789
Source : gallica.bnf.fr

Comme nos sources l'indiquent, et les témoignages le montrent, il fallait encore lutter pour l'amélioration du sort en campagne. Le mouvement syndical mené par Guillaumin au début

¹⁴⁷ Hubert Delpont et Anne-Marie Cocula, *La Victoire des Croquants : les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution : 1789 – 1799*, (Nérac : Amis du vieux Nérac, 2002).

du 20^e s'est détruit après 6 ans de lutte, puis deux guerres mondiales changent désormais la composition de la campagne, écrasent-elles un mouvement démarré par le tout premier paysan-écrivain ?

Je me méfie des représentations trop simples de la paysannerie. Dans les figures 14 et 15, nous voyons deux scénarios : soit tout le monde est sur le dos du paysan, soit c'est « le tour » du paysan de prendre l'avantage (et vive le Roi !). Toutes deux sont des représentations faites en dehors de la classe qui est représentée. Le renversement des rôles inégaux comprend-il la « victoire » ? Ces affiches sont poussées par la politique. C'est pourquoi il est si important, parlant de l'histoire sociale de la France, que l'on écoute la voix des paysans eux-mêmes. L'instruction publique aide à créer nos sources, et la littérature générée par la voix des paysans est indispensable pour comprendre l'évolution de la société, et pour former une nouvelle interprétation de l'Histoire. La lutte pour la justice continuait après 1789, au 19^e contre la politique réactionnaire, au 20^e dans le mouvement syndical, et encore au 21^e siècle.

6 Annexes

« Chanson pour l'Auvergnat »

Dans *Sabots d'Hélène* (1954) par George Brassens

Producteur : Jacques Canetti, *Label* : Polydor

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'Auvergnat qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de bois
Quand, dans ma vie, il faisait froid,
Toi qui m'as donné du feu quand
Les **croquantes** et les **croquants**,
Tous les gens bien intentionnés,
M'avaient fermé la porte au nez...
Ce n'était rien qu'un feu de bois,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encor'
À la manière d'un feu de joi'.

Toi, l'Auvergnat quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'hôtesse qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim,
Toi qui m'ouvris ta huche quand
Les **croquantes** et les **croquants**,
Tous les gens bien intentionnés,
S'amusaient à me voir jeûner...

Ce n'était rien qu'un peu de pain,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encor'
À la manière d'un grand festin.

Toi l'hôtesse quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise à travers ciel,
Au Père éternel.

Elle est à toi cette chanson,
Toi, l'Étranger qui, sans façon,
D'un air malheureux m'as souri
Lorsque les gendarmes m'ont pris,
Toi qui n'as pas applaudi quand
Les **croquantes** et les **croquants**,
Tous les gens bien intentionnés,
Riaient de me voir emmené...
Ce n'était rien qu'un peu de miel,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore
À la manière d'un grand soleil.

Toi l'Étranger quand tu mourras,
Quand le croqu'-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

« Les croquants »

Dans *Je me suis fait tout petit* (1956) par George Brassens

Producteur : Jacques Canetti, Label : Philips

Les croquants vont en ville, à cheval sur
leurs sous,
Acheter des pucelle' aux saintes bonnes
gens,
Les croquants leur mett'nt à prix d'argent
La main dessus, la main dessous...
Mais la chair de Lisa, la chair fraîch' de
Lison
(Que les culs cousus d'or se fass'nt une
raison !)
C'est pour la bouch' du premier venu
Qui' a les yeux tendre' et les mains nues...

Les croquants, ça les attriste, ça
Les étonne, les étonne
Qu'une fille, une fill' bell' comm' ça,
S'abandonne, s'abandonne
Au premier ostrogoth venu :
Les croquants, ça tombe des nues.

Les fill's de bonnes mœurs, les fill's de
bonne vie,
Qui' ont vendu leur fleurette à la foire à
l'encan,
Vont s'avautrer dans la couch' des croquants,
Quand les croquants en ont envie...
Mais la chair de Lisa, la chair fraîch' de
Lison
(Que les culs cousus d'or se fass'nt une
raison !)

N'a jamais accordé ses faveurs

À contre-sous, à contrecœur...

Les croquants, ça les attriste, ça
Les étonne, les étonne
Qu'une fille, une fill' bell' comm' ça,
S'abandonne, s'abandonne
Au premier ostrogoth venu :
Les croquants, ça tombe des nues.

Les fill's de bonne voie ont le cœur
consistant
Et la fleur qu'on y trouve est garanti'
longtemps,
Comm' les fleurs en papier des chapeaux,
Les fleurs en pierre des tombeaux...
Mais le cœur de Lisa, le grand cœur de
Lison
Aime faire peau neuve avec chaque saison :
Jamais deux fois la même couleur,
Jamais deux fois la même fleur...

Les croquants, ça les attriste, ça
Les étonne, les étonne
Qu'une fille, une fill' bell' comm' ça,
S'abandonne, s'abandonne
Au premier ostrogoth venu :
Les croquants, ça tombe des nues.

7 Sources

« Présentation et Représentation »

Romans

Guillaumin, Émile. *La Vie d'un Simple : Mémoires d'un Métayer*, 3^e édition. Paris : P.-V. Stock, 1906.

Guillaumin, Émile. *The Life of a Simple Man*. Traduction de Margaret Holden, préface d'Edward Garnett. London : Selwyn & Blout, 1919.

Guillaumin, Émile. *The Life of a Simple Man*. Traduction par Margaret Crosland, édité par Eugen Weber. Lebanon : University Press of New England, 1983.

Le Roy, Eugène. *Jacquou le Croquant*. Paris : Calmann-Lévy, 1899.

Le Roy, Eugène. *Jacquou the Rebel*. Traduction d'Eleanor Stimson Brooks, édité par Barnet J. Beyer. New York : E. P. Dutton & Company, 1919.

Le Roy, Eugène. *Jacquou le Croquant, l'Ennemi de la Mort, Le Moulin de Frau, suivi de Carnet de notes d'une excursion de quinze jours en Périgord*. Préface de Gérard Fayolle. Paris : Omnibus, 2006.

Le Roy, Eugène. *Jacquou le Croquant*, 30^e édition. Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie, présentation et notes d'Amaury Fleges. Paris : Poche, 2011.

Productions Audiovisuelles

« Au pays de Jacquou le Croquant », documentaire : TF1, production : Radiodiffusion Télévision Française (RTF), réalisateur : Daniel Wronecki, prises de vue miniatures : Roland Hulot, montage : Andrée Sélignac, montage sonore : Manette Sauzay, ORTF, diffusé le 16 janvier 1953, 16 1/2 min.

Lorenzi, Stello, *Jacquou le Croquant*, série feuilleton, O.R.T.F., deuxième chaîne, diffusé le 4 octobre au 8 novembre 1969, 6 épisodes, 9 heures 30 minutes.

« Interview de M. Hilaire Flandre », entretien sur TF1 avec le vice-président des Jeunes Agricultures, journaliste : François Henri de Virieu, titre de collection JT 20H, diffusé le 12 novembre 1969, 2 min.

« Entretien à bâtons rompus avec Stello Lorenzi et Marcel Bluwal », entretien : ORTF, émission : *Micro et Caméras*, réalisateur : Jacques Locquin, présentateur : Annick Boissenin, diffusé le 28 mars 1970, 43 minutes.

« Au pays de Jacquou le Croquant », entretien avec Jean-Claude Dutilh, un homme et une femme du Périgord : Office national de radiodiffusion télévision française (ORTF, Bordeaux), émission : *Vivre en France*, réalisateur : J. C. Dutilh, ORTF Bordeaux, diffusé le 13 décembre 1970, 7 minutes.

« Grève Jacquou le Croquant », journal télévisé sur Télévision Française 1 (TF1, Paris), présentateur : Patricia Allémonière, titre collection : IT1 13H, diffusé le 28 décembre 1981, (durée inconnue)

Boutonnat, Laurent. *Jacquou le Croquant*, film, 2 heures 30 minutes, 2007.

Théâtre

Jacquou le Croquant, Son et Lumière, adaptation théâtrale par Paul Michaud, Théâtre du Clair-Logis : *Théâtre Logis*. Saint-Rémy-en-Mauges (Maine-et-Loire), 22, 23, 29 et 30 juillet 2016, environ 2 heures.

Bandes Dessinées

« Jacquou le Croquant », scénario de Marie-Noëlle Pichard, dessin de Pierre Frisano, mise en couleur par Marie-Paule Alluard. Paris : Éditions Bayard (Okapi), Dépôt Légal : 1988, Achèvement d'Imprimerie : 1998.

« Jacquou le Croquant, le Serment », par Stéphane Laumonier, avec la participation de Félix & Bigotto. Tulle : Dolmen, 2012.

« Jacquou le Croquant », scénario de Lemoine, dessin de Cécile, mise en couleur par Mariacristina Federico. Grenoble : Éditions Glénat (Vents d'Ouest), 2015.

Autres Sources Écrites

Courbet, Gustave. *Correspondance de Courbet*. Texte établi et présenté par Petra Ten-Doesschate Chu à l'*University of Chicago*. Paris : Flammarion, 1996.

Guillaumin, Émile. *Six ans de Lutte Syndicale : Articles d'Émile Guillaumin parus dans « Le Travailleur Rural »*. Moulins : Éditions des Cahiers Bourbonnais, 1977.

Le Roy, Eugène. *Recherches sur l'Origine et la Valeur des Particules des Noms dans l'Ancien Comté de Montignac en Périgord*. Bordeaux : Imprimerie du Sud-Ouest, 1889.

Le Roy, Eugène. *Études critiques sur le Christianisme*. Introduction par Guy Penaud, Richard Bordes et Dr. Jean Page. Périgueux : La Lauze, 2007.

Sources Iconographiques

« Â faut espérer q'eu s jeu la finira ben tôt », Anonyme, eau-forte (25 x 16,5 cm), 1789, gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

« J'savoit ben qu'jaurions not tour / vive le Roi, vive la nation », Anonyme, eau-forte (18 x 13 cm), 1789, gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

Les Casseurs de pierres par Gustave Courbet, huile sur toile, 165 x 257 cm, 1849.

8 Bibliographie

- Ado, A. *Paysans en Révolution : Terre, pouvoir et jacquerie, 1789 – 1794*. Paris : Société des études Robespierriennes, 1996.
- Barberet, Gene J. « Émile Guillaumin, 1873-1951 » *The French Review*, Vol. 26, No. 3 (Jan., 1953).
- Ballot, Marc. *Eugène Le Roy, écrivain rustique*, thèse de Doctorat de l'Université de Bordeaux mention lettres. Bordeaux : Delbrel, 1946.
- Bercé, Yves-Marie. *Croquants et nu-pieds. Les soulèvements en France du XVI^e au XIX^e siècles*. Paris : Gallimard, 1974.
- Berstein, Serge. *Histoire de l'Europe contemporaine : le XIX^e siècle de 1815 à 1919*. Paris : Hatier, collection « Initial », 1992.
- Bordes, Richard et Claude Lacombe. *Le Vrai visage d'Eugène Le Roy : contre enquête*. Préface par Gérard Fayolle, avant-propos par Catherine Pinsard. Périgueux : La Lauze, 2010.
- Charles, Christophe. *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*. Paris : Seuil, 1991.
- Corbin, Alain, Pierre Georgel, Stéphane Guégan, Stéphane Michaud, Max Milner et Nicole Savy, *L'Invention du XIX^e siècle, Le XIX^e siècle par lui-même : littérature, histoire, société*. Paris : Klincksieck, Bibliothèque du XIX^e siècle, Presse de la Sorbonne, 1999.
- Delpont, Hubert et Anne-Marie Cocula. *La Victoire des Croquants : les révoltes paysannes du Grand Sud-Ouest pendant la Révolution : 1789 – 1799*. Nérac : Amis du vieux Nérac, 2002.
- Dommanget, Maurice. *La Jacquerie*, nouv. éd. Paris : F. Maspero, 1974.
- Duby, Georges et Armand Wallon. *Histoire de la France Rurale*, tome 3. Paris : Seuil, 1976.
- Fayolle, Gérard. *Le Périgord de Jacquou le Croquant, 1800-1850*. Saint-Amand-Montrond : Hachette, 1977.
- Galtayries, P.-J. « Contre lecture d'Eugène Le Roy », *Romantisme*, N° 15 : Mythes, rêves, fantasmes, (1977), pp. 108-112.
- Garavini, Fausta. « Un exemple d'utilisation régressive de l'idée de peuple : Jacquou le Croquant », *Romantisme*, N° 9, (1975), pp. 65-76.
- Garavini, Fausta. « Réponse de Fausta Garavini », *Romantisme*, N° 15 : Mythes, rêves, fantasmes, (1977), pp. 112-113.
- Guide de Tourisme, « Périgord Quercy », 3^e édition. Paris : Pneu Michelin, 1993.
- Legègue, Antoine. *Histoire des Aquitains*, nouvelle édition. Bordeaux : Sud-Ouest, 1992.

- McPhee, Peter. *A Social History of France, 1789-1914*, 2^e Édition. Gordonsville : Palgrave Macmillen, 2004.
- Mitz, Arnaud. « Les Basques, peuple le plus ancien d'Europe », dans *Nouvelle Revue d'Histoire*, N° 11, automne-hiver 2015 : *Les peuples fondateurs de l'Europe*.
- Mollat, Michel et Philippe Wolff. *Ongles Bleus, Jacques et Ciompi : Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles*. Paris : Calmann-Lévy, 1970.
- Penaud, Guy et José Correa. *Le Roy à Hautefort*. Préface par Gérald Fayolle, postface par Monique Folio. Périgueux : La Lauze, 2007.
- Reid, Donald. « Metaphor and Management : The Paternal in Germinal and Travail. » *French Historical Studies* Vol. 17, N   4 (Autumn, 1992) : 979-1000.
- Rocal, Georges. *Croquants du Périgord*, nouvelle édition. Périgueux : P. Fanlac, 1970.
- Rocal, Georges. *Les vieilles coutumes d  votieuses et magiques du Périgord*. Périgueux : P. Fanlac, 1971.
- Roger, Georges. *Maîtres du roman de terroir : Eugène Le Roy, Henri Pourrat, Louis Hémon, Maurice Genevoix, Alphonse de Ch  ateaubriant*. Paris : A. Silvaire, 1959.
- Secondat, Marcel. *Eugène Le Roy, connu et méconnu : sa vie, son temps, son œuvre*. Périgueux : Les   ditions de Périgord Noir, 1978.
- Soulet, Jean-François. « La Quotidienne d'un paysan français aux XIX^e siècle vue par Émile Guillaumin », *Histoire et Littérature au XX^e siècle. Hommage    Jean Rives* (Toulouse : GRHI, 2003), pp. 339-352.
- Vallauri D., Grel A., Granier E., Dupouey J.L. « Les forêts de Cassini. Analyse quantitative et comparaison avec les forêts actuelles », Marseille : Rapport WWF/INRA, 2012.
- Weber, Eugen. *Peasants into Frenchmen : The Modernization of Rural France, 1870-1914*. Stanford : Stanford University Press, 1976.
- Weber, Eugen. *La Fin des terroirs : La modernisation de la France rurale, 1870-1914*. Paris : Fayard, 1983.

9 Documents à exploiter

Série Télévisée

Chalvon-Demersay, Sabine. « « Adaptations télévisuelles et figures temporelles », Les sept visages des misérables », *Réseaux*, N° 132, (2005), pp. 135-184.

Chancel, Jacques. *Dictionnaire Amoureux de la Télévision*. Paris : Plon, 2011.

Coutant, Isabelle. « Les réalisateurs communistes à la télévision. L'engagement politique : ressource ou stigmat ? », *Sociétés & Représentations*, Vol. 1, N° 11, (2001), pp. 349-378.

Veyrat-Masson, Isabelle. « Au cœur de la télévision : l'Histoire », *Le Débat*, N° 177, (2013), pp. 96-109.

Critiques sur le film de Boutonnat

<http://jodel.saint.marc.free.fr/jacquou-critiques1.htm>

<http://jodel.saint.marc.free.fr/jacquou-critiques2.htm>

<http://jodel.saint.marc.free.fr/jacquou-critiques3.htm>

<http://jodel.saint.marc.free.fr/jacquou-critiques4.htm>

Sources : Assemblées par Jodel Saint Marc sur le site « Autopsie de Laurent Boutonnat », critiques sur le film Jacquou le Croquant, consulté le 1^{er} juin 2016.

DATE	AUTEUR	SOURCE
janvier 2006	Thierry Chéze	<i>Studio Magazine</i>
4 janvier 2006	Anonyme	<i>TéléguideMag</i>
5 janvier 2006	Anne Castel	<i>Gaumont/Pathé</i> ¹⁴⁸ , page 30
17 janvier 2006	C. Vié	<i>20 Minutes</i>
12 décembre 2006.	Frédéric Mignard	<i>A voir A lire</i>
15 décembre 2006	Laetitia Heurteau	<i>Comme au cinéma</i>
15 décembre 2006	Clara Géliot	<i>Le Figaro</i>
15 décembre 2006	« Norman Bates »	<i>MFiscal</i>
28 décembre 2006	Joëlle Chevé	<i>Historia</i>
28 décembre 2006	François Quenin	<i>Historia</i>
28 décembre 2006	Caroline Leroy	<i>Excessif</i>
janvier 2007	Charlotte Duperray	<i>Je Bouquine</i> n°275, page 57
janvier 2007	I.G.	<i>Kinémag</i>
janvier 2007	-	<i>Têtu</i> n°118
8 janvier 2007	L.D.	<i>Télé Z</i> , page 120
10 janvier 2007	Jean-Philippe Bernard	<i>24 Heures</i> (Suisse)
12 janvier 2007	Jean-Luc Brunet	<i>Mcinéma</i>

¹⁴⁸ Magazine du producteur du film.

12 janvier 2007	-	<i>Téléstar</i>
13 janvier 2007	Anne-Élisabeth Lemoine	<i>Ça balance à Paris, Paris Première</i>
13 janvier 2007	C.G.	<i>Le Figaro Magazine</i>
13 janvier 2007	Clara Dupont-Monod	<i>Marianne</i> n°508
14 janvier 2007	Jean-Luc Bertet	<i>Le Journal du Dimanche</i> n°3131
14 janvier 2007	Michel Bitzer	<i>7hebdo, Le Républicain Lorrain</i>
14 janvier 2007	Pierre Fornerod	<i>Ouest France</i> n°473
15 janvier 2007	-	<i>À nous Paris</i>
15 janvier 2007	-	<i>Le Nouvel Observateur</i> (Associated Press)
15 janvier 2007	Guillaume Loison	<i>Chronic'art</i>
15 janvier 2007	Clémence Piot	<i>WebCity</i>
16 janvier 2007	T.S.	<i>Le Monde</i>
16 janvier 2007	Viviane Pescheux	<i>Télé 7 jours</i>
16 janvier 2007	Axelle Ropert	<i>Les Inrockuptibles</i>
- 17 janvier, Sortie du film -		
17 janvier 2007	Jean-Claude Raspiengéas	<i>La Croix</i>
17 janvier 2007	-	<i>L'Union</i> n°19224
17 janvier 2007	Anonyme	<i>L'Est Éclair</i> n°19634
17 janvier 2007	Didier Péron	<i>Libération</i>
17 janvier 2007	Allard Ariane	<i>La Provence</i> n°3505
17 janvier 2007	E.H.	<i>Les Échos</i>
17 janvier 2007	Florence Chédotal	<i>La Montagne,</i>
17 Janvier 2007	Jean-Michel Braud	<i>Fiftiz</i>
17 janvier 2007	Laurent Dérouet	<i>Paris Normandie</i> n°28204
17 janvier 2007	Dominique Borde	<i>Le Figaro</i> , page 28
17 janvier 2007	Stéphane Boudsocq	<i>RTL</i>
17 janvier 2007	Julien Wagner	<i>Evene</i>
17 janvier 2007	Thomas Flamerion	<i>Evene</i>
17 janvier 2007	Jacques Goffinon	<i>Le Courrier Picard</i>
17 janvier 2007	-	<i>Le Matin Bleu</i> (Suisse)
17 janvier 2007	-	<i>Le Matin Orange</i> (Suisse)
17 janvier 2007	Brigitte Baudin	<i>Le Figaro et vous</i> , page 28
17 janvier 2007	-	<i>Le Progrès de Lyon</i> , 17 janvier 2007.
17 janvier 2007	-	<i>VSD</i> n° 1534, page 64
17 janvier 2007	P.V.	<i>Le Parisien</i> , page 28
18 janvier 2007	-	<i>Le Télégramme</i>
18 janvier 2007	-	<i>Paris Match</i>
18 janvier 2007	Pascal Gavillet	<i>La Tribune de Genève</i>
18 janvier 2007	Liam Engle	<i>Film de culte</i>
18 janvier 2007	Propos recueillis par R. Botte ¹⁴⁹	<i>Mon Quotidien</i>

¹⁴⁹ 12, 10, 11 ans

18 janvier 2007	Olivier De Bruyn	<i>Le Point</i> , n°1792, page 130
19 janvier 2007	Annie Coppermann	<i>Les Échos</i>
19 janvier 2007	« Miss Ritchie »	<i>MFiscalled</i>
20 Janvier 2007	Frédéric Strauss	<i>Télérama</i> n° 2975
20 janvier 2007	-	<i>Le Quartier Lorrain</i>
22 janvier 2007	Marjolaine Gout	<i>Écran Large</i>
24 janvier 2007	David Monmignot	<i>iMédias</i>
24 janvier 2007	Anonyme	<i>Les Inrockuptibles</i>
25 janvier 2007	Marie-Ambre Devanlay	<i>Cinéma-France</i>
février 2007	DeBryun	<i>Première</i>
1 février 2007	Anonyme	<i>Clap.ch</i>
4 février 2007	Thierry Attard	<i>Objectif Cinéma</i>
27 février 2007	Soni	<i>À voir à Lire</i>
20 septembre 2007	Caroline Leroy	DVDrama ¹⁵⁰
-	Xavier Leherpeur	<i>Cinélive</i> n° 108, page 59
-	Romain Cole	<i>Score</i> n° 25, page 106
-	-	<i>Télé loisirs</i>
-	-	<i>Score</i>

Eugène Le Roy

Bordes, François, et al. « Mémoire de la Dordogne », *Revue des archives départementales*, N° 7, (Déc., 1995), pp. 1-42.

Héraut, Jean-Charles. « Psychanalyse et paysans : le mythe de Jacquou le Croquant », *Prolégomènes à une approche anthropologique et clinique, Le Coq-héron*, N° 214, (2013), pp. 41-49.

Lebeau, Henri. « Eugène Le Roy, romancier du Périgord, sa vie et son œuvre », Conférence donnée à l'Université McGill, réimprimé de l'Université Magazine, décembre 1909.

Marache, Corinne. « Richesse et Pauvreté aux champs en Périgord au temps de Jacquou le Croquant », *Histoire & Sociétés Rurales*, Vol. 37, N° 1, (2012), pp. 117-148.

Palou, Jean. « L'Ancien Régime et la Révolution dans l'œuvre d'Eugène Le Roy (1836-1907) », *Annales historiques de la Révolution française*, 21^e année, N° 116, (Oct.-Déc. 1949), pp. 294-310.

Émile Guillaumin

Barberet, Gene J. « Émile Guillaumin, 1873-1951 », *The French Review*, Vol. 26, N° 3, (Jan., 1953), pp. 195-200.

Giraud, Jean. « L'œuvre d'Émile Guillaumin », *L'Actualité de l'histoire*, N° 31 : Émile Guillaumin, publié par l'association Le Mouvement Social, (Apr.-Jun., 1960), pp. 1-14.

¹⁵⁰ Critique du DVD

Matsumura, Takeshi. « Émile Guillaumin, Allen de Valery Larbaud et des mots régionaux », FRA-CAS, Groupe de recherche sur la langue et la littérature française du centre et d'ailleurs, (Tokyo), 2014, pp. 1-11.

Roche, Agnès. « Émile Guillaumin : du lecteur au prescripteur de lectures militantes », *Siècles* [En ligne], Vol. 29 : Lectures militantes au XX^e siècle, (2009), pp. 13-22.

Stock, Pierre-Victor. *Mémoire d'un éditeur. Deuxième série, Henri Becque, Georges Clémenceau, Gustave Nadaud, Coquelin Cadet, Guy de Maupassant, Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Émile Guillaumin. Anecdotes*. Paris : P.V. Stock, 1936.

Émile Zola

Lacoste, Francis. « Zola et la représentation du monde rural dans *La Terre* », *Excavatio*, Vol. XXV, (2015), pp. 1-9.

Lambert, Cécile. *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Rapport de recherche bibliographique sous la direction de Marie-Ordette Ollier, Université de Nanterre, Paris X, 1995.

Wells, B.W. « Zola and Literary Naturalism », *The Sewanee Review*, Vol. 1, N° 4, (Aug. 1893), pp. 385-401.

Zola, Émile. *La Terre*, 1887. Préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie, édition d'Henri Mitterand. Paris : Gallimard, 1980.

Zola, Émile. *Le Roman expérimental*. 1880. <http://fr.wikisource.org/wiki/Le%20Roman%20exp%C3%A9rimental?oldid=3730344>.

Histoire Littéraire en France

Barral, Pierre. « Littérature et monde rural », *Économie rurale*, N° 184-185 : Un siècle d'histoire française agricole, (1988), pp. 199-204.

Claval, Paul. « Le thème régional dans la littérature française », *Espace géographique*, Tome 16, N° 1, (1987), pp. 60-73.

De la Martrille, Jean. *Propos Littéraires et Pittoresques*. Paris : Achille Faure, 1867.

Dupront, Alphonse. « Livre et culture dans la société française du XVIII^e siècle (réflexions sur une enquête) », *Annales. Économies, Société, Civilisations*, 20^e année, N° 5, (1965), pp. 867-898.

Dusolier, Alcide. *Nos Gens de Lettres, Leur Caractère et Leurs Œuvres*. Paris : Achille Faure, 1864.

Garavini, Fausta. « Le pari mistralien », *Romantisme*, N° 33 Poétiques, (1981), pp. 59-74.

Le Roy Ladurie, Emmanuel. « Le carré d'amour occitan », *Le Débat*, Vol. 3, N° 3, (1980), pp. 62-87.

- Parris, David L. « Cents ans de migration littéraire », *International Journal of Francophone Studies*, Vol. 12, N° 2-3, (2009), pp. 405-416.
- Péru, Jean-Michel. « Une crise du champ littéraire française : Le débat sur la « littérature prolétarienne », 1925-1935 » *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 89 : Le champ littéraire, (Sept., 1991), pp. 47-65.
- Ponton, Rémy. « Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 17-18 : La paysannerie, une classe objet, (Nov. 1977), pp. 62-71.
- Poulot, Dominique. « Les mystères de la terre. Littérature, société et idéologie sous la monarchie censitaire », *Espaces Temps*, N° 13, (1979), pp. 62-74.
- Spitzer, Leo. « Milieu and Ambiance : An Essay in Historical Semantics », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 3, N° 2, (Dec., 1942), pp. 169-218.
- Sugnet, Charles J. « Pour une littérature-monde en français : manifeste retro ? », *International Journal of Francophone Studies*, Vol. 12, N° 2-3, (2009), pp. 237-252.
- Wright, Beth Segal. « Scott's Historical Novels and French Historical Painting 1815-1855 », *The Art Bulletin*, Vol. 63, N° 2, (Jun. 1981), pp. 268-287.

Histoire Régionale

- Boutier, Jean. « Jacqueries en pays croquant. Les révoltes paysannes en Aquitaine (décembre 1789-mars 1790) », *Annales. Économies, Société, Civilisations*, 34^e année, N° 4, (1979), pp. 760-786.
- Cholvy, Gérard. « Histoires contemporaines en pays d'Oc », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 33^e année, N° 4, (1978), pp. 863-879.
- Fel, André. « Paysans français », *Géographie et cultures* [En ligne], éditeurs : Laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENEC), (1992), pp. 1-9.
- Gachon, Lucien. « Histoire, géographie, démographie », *Noréis*, N° 7, (Juil.-Sept. 1955), pp. 281-316.
- Garavini, Fausta. « Province et rusticité : esquisse d'un malentendu », *Romantisme*, N°35 : Les nationalités, la nation et la province, (1982), pp. 73-90.
- Gudin de Vallerin, Gilles. « Habitat et communautés de famille en Bourgogne (XVII^e -XIX^e siècle) », *Études rurales*, N° 85, (1982), pp. 33-47.
- Hufton, Olwen. « The Seigneur and the Rural Community in Eighteenth-Century France. The Seigneurial Reaction : A Reappraisal », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th Series, Vol. 29, (1979), pp. 21-39.
- Jones, P. M. « Recent Work on French Rural History », *The Historical Journal*, Vol. 46, N° 4, (Dec., 2003), pp. 953-961.

Magraw, Roger William. « Pierre Joigneaux and Socialist Propaganda in the French Countryside, 1849-1851 », *French Historical Studies*, Vol. 10, N° 4, (Autumn, 1978), pp. 599-640.

Smith, Timothy B. « Assistance and Repression : Rural Exodus, Vagabondage and Social Crisis in France, 1880-1914 », *Journal of Social History*, Vol. 32, N° 4, (Summer 1999), pp. 821-846.

Weber, Eugen. « Comment la Politique Vint aux Paysans : A Second Look at Peasant Politicalization », *The American Historical Review*, Vol. 87, N° 2, (Apr., 1982), pp. 357-389.

Weber, Eugen. « Religion and Superstition in Nineteenth-Century France », *The Historical Journal*, Vol. 31, N° 2, (Jun., 1988), pp. 399-423.

Instruction Publique

Allen, James S. « Toward a History of Reading in Modern France, 1800-1940 », *French Historical Studies*, Vol. 15, N° 2, (Autumn, 1987), pp. 263-286.

Champagne, Patrick. « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 52-53 : Le travail politique, (Juin, 1984), pp. 19-41.

De Bellaigue, Christina. « Behind the School Walls : The School Community in French and English Boarding Schools for Girls, 1810-1867 », *Paedagogica Historica*, Vol. 40, N° 1-2, (Apr., 2004), pp. 107-121.

Gillis, A. R. « Institutional Dynamics and Dangerous Classes : Reading, Writing, and Arrest in Nineteenth-Century France », *Social Forces*, Vol. 82, N° 4, (Jun., 2004), pp. 1301-1331.

Hery, Everlyne. « Le présent, un paradoxe dans l'enseignement de l'histoire ? Le cas de l'histoire enseignée dans les lycées français (1870-1940) », *Paedagogica Historia*, Vol. 48, N° 6, (Dec., 2012), pp. 825-839.

Rowe, Steven E. « Educating the people : *Cours d'adultes* and social stratification in France, 1830-1870 », *Paedagogica Historica*, Vol. 46, N° 1-2, (Feb.-Apr., 2010), pp. 179-192.

Nationalisme, Culture Populaire

Clarke, Joseph. « 'Valour Knows Neither Age Nor Sex' : The *Recueil des Actions Héroïques* and the Representation of Courage in Revolutionary France », *War in History*, Vol. 20, (2013), pp. 50-75.

Forth, Christopher E. « Intellectual Anarchy and Imaginary Otherness : Gender, Class, and Pathology in French Intellectual Discourse, 1890-1900 », *The Sociological Quarterly*, Vol. 37, N° 4, (Autumn 1996), pp. 645-671.

Joutard, Philippe. « Histoire et mémoires, conflits et alliance », extrait, *La Cliothèque*, mise en ligne le 12 mai 2013, pp. 1-6.

Smith, Anthony. « 'The land and its people' : reflections on artistic identification in an age of nations and nationalism », *Nations and Nationalism*, Vol. 19, (2013), pp. 87-106.

- Thiesse, Anne-Marie. « Mutations et permanences de la culture populaire : la lecture à la Belle Époque », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 39^e année, N° 1, (1984), pp. 70-91.
- Vause, Erika. « "He Who Rushes to Riches Will Not Be Innocent" : Commercial Values and Commercial Failure in Postrevolutionary France. », *French Historical Studies*, Vol. 35, N° 2, (Spring 2012), pp. 321-349.